
G
720
Sup.





PAGES DÉTACHÉES

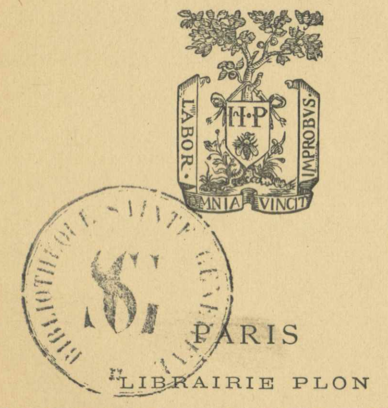


PARIS. TYP. E. PLON, NOURRIT ET C[ie], RUE GARANCIÈRE, 8.

Paul CLAVERIE

PAGES DÉTACHÉES

NOTES DE VOYAGE





PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1894

Les pages qui suivent sont détachées d'un fouillis de notes prises au jour le jour. Je les ai reportées ici à peu près telles qu'elles ont été écrites sur les lieux et à leur heure pour fixer mes souvenirs.

A défaut d'autre mérite, elles auront du moins celui d'être sincères, de refléter exactement mes impressions du moment, d'avoir été vécues.

Je n'ai pas prétendu faire un livre d'étude ; j'ai voulu seulement mettre en relief ce que voit surtout le curieux qui passe et qui cherche à saisir au vol le trait original, pittoresque, exotique et vrai.

P. C.

I

AU SÉNÉGAL

28 juin 188.. — Il y a bientôt dix jours que le *Congo* m'a déposé à Dakar. J'ai à peine eu le temps d'entrevoir le futur grand port de la côte occidentale d'Afrique; j'ai passé toute ma journée en chemin de fer, de Dakar à Saint-Louis, dans des wagons transformés en étuves par un soleil de feu.

Haletant sous les bouffées embrasées qui montent du sol surchauffé et debout sur la passerelle qui tourne autour des wagons, j'ai vu défiler comme dans un rêve d'immenses plaines arides et brûlées couvertes d'une herbe rare et jaunie, des bois sans ombre et sans eau, des arbres aux troncs calcinés et noircis par le soleil; des villages aux toits pointus, grouil-

lants de nègres, négresses et négrillons; des blockhaus tout blancs au-dessus desquels un grand vent d'est soufflant du feu faisait battre les plis du pavillon français.

Dans les wagons, qu'un étroit couloir divise en deux dans leur longueur et fait communiquer ensemble d'un bout du train à l'autre, je vois des visages de toutes sortes, noirs pour la plupart, somnolents et abêtis par la chaleur : ici la figure hâlée et ruisselante de sueur d'un Européen; là le visage jaune citron d'un mulâtre ou la face rebondie d'une grosse négresse aux joues luisantes couleur d'ébène et aux vêtements multicolores.

C'est un amoncellement de paquets dans tous les coins, et, par-dessus tout, flotte une odeur chaude, fade et écœurante, faite d'huile rance, de victuailles, de parfums trop forts et de sueur aigre.

Huit heures du soir; la nuit est presque venue quand nous arrivons à Saint-Louis. On nous attend à la gare : quelques amis retrouvés, des mains qui se tendent pour une joyeuse

bienvenue, d'autant plus joyeuse que l'heure de notre arrivée sonne pour d'autres l'heure tant attendue et si désirée du départ.

Quelques centaines de mètres sur une route poudreuse que bordent de maigres arbres et où tremblote la lumière falote d'une demi-douzaine de réverbères à pétrole; puis un grand, interminable pont de bateaux dont le plancher de bois inégal sonne sous nos pas, et qui oscille au courant en tendant ses chaînes avec un bruit de ferraille, et au-dessous le Sénégal, dont les eaux clapotent contre le pont, en miroitant sous la clarté des étoiles. Plus loin, la silhouette vague et noire de quelques navires mouillés dans le fleuve, et en face un amas confus de maisons.

Voilà notre arrivée à Saint-Louis du Sénégal.

Je m'installe à la hâte dans ma chambre de l'aviso *la C...;* qui va me porter pendant près de deux ans; je fais le lendemain une rapide connaissance avec Saint-Louis, et vingt-quatre heures après nous levons l'ancre.

Nous remontons le fleuve le plus haut possible, au-devant de la colonne qui descend du Soudan, et pendant que j'écris ces lignes, par mes larges sabords ouverts, je vois la rive défiler à une centaine de mètres, au bruit monotone des roues qui battent bruyamment les eaux un peu jaunâtres du Sénégal.

Dans la journée qui a précédé notre départ, j'ai parcouru Saint-Louis et ses rues droites et larges se coupant uniformément à angle droit, et dans la plupart desquelles on enfonce jusqu'à la cheville dans un sable poussiéreux.

Toute blanche sous la lumière crue d'un soleil ardent, sans ombre que celle portée par ses maisons, sans aucune construction riche, élégante ou simplement originale, à part, peut-être, l'hôtel du gouverneur, elle offre, au contraire, surtout quand on s'éloigne un peu du centre, un aspect délabré et même en ruine; avec leur faux air mauresque, les maisons y étalent lamentablement leurs lézardes et leur décrépitude, et de tout Saint-Louis monte un parfum d'ennui et de morne tristesse qu'une

certaine animation des rues ne parvient pas à dissiper, laissant la sensation, exacte d'ailleurs, d'une ville autrefois prospère, aujourd'hui déchue.

Elle est construite dans une île de sable au milieu du Sénégal; un grand pont de bateaux, long de près de sept cents mètres, passe pardessus le grand bras du fleuve, à l'est de la ville : c'est le pont de Sorr. Sur la rive gauche se trouvent le village nègre de ce nom, la gare du chemin de fer Saint-Louis-Dakar et le cimetière européen.

Un pont de bois fixe jeté sur le petit bras, à l'ouest de la ville, la relie à l'étroite et longue bande de sable qui forme la côte et où sont les deux immenses villages nègres de Guett'N'Dar et de N'Dar'toutt, sur le bord de la mer.

Le Sénégal, à la hauteur de Saint-Louis et au-dessous, offre, en effet, cette particularité assez rare de courir pendant plusieurs milles du nord au sud parallèlement à la mer, dont il ne se trouve séparé que par une bande sablonneuse et basse, assez étroite en certains

points pour qu'aux époques d'inondation du fleuve ou de grande tempête les eaux du Sénégal se mêlent à celles de la mer.

En aval et en amont du pont de Sorr sont les quais de Saint-Louis, où accostent les grands bateaux qui ont pu franchir la barre ; à certaines époques de l'année il s'y fait un mouvement important de chargement et de déchargement de marchandises.

A mon arrivée, quelques bricks ou trois-mâts et deux grands steamers y étaient à quai, et dans le milieu du fleuve trois avisos de l'État.

C'est la fin de la saison sèche, à laquelle va succéder la saison des pluies, des tornades, de la chaleur lourde, humide et malsaine.

Nous n'avons encore que la chaleur ; mais à mesure que nous avançons dans le fleuve, elle croît sensiblement, et je passe la moitié de mon temps à m'éponger du matin au soir et trop souvent du soir au matin.

5 juillet. — Nous sommes au terme de notre course, au delà de Podor, devant un barrage

que le peu de profondeur des eaux ne nous permet pas de franchir.

Le fleuve commence à peine à grossir.

Nous mouillons et nous attendons la colonne remorquée en chalands de Kayes jusqu'à nous.

Depuis Saint-Louis, le paysage a peu varié : des rives plates et basses bordées d'un peu de broussailles et de bois qui paraissent grillés par la chaleur, et au delà de cette étroite bande de végétation entretenue par l'humidité du fleuve, s'étend à perte de vue, avec des ondulations à peine sensibles, une immense plaine au sol crevassé, montrant çà et là de grandes taches d'herbes jaunies et desséchées.

Tous les jours nous avons eu sous les yeux le même horizon, d'immenses plaines et d'immenses déserts qui nous indiquent que nous sommes sur les limites du Sahara ; une impression de désolation indicible se dégage de ces grands espaces, qui barrent l'horizon d'une ligne droite implacable et nue, et sous l'ardente chaleur du soleil il monte du sol en feu ces vapeurs bizarres d'air surchauffé, qui trem-

blotent et miroitent en s'élevant comme un rideau transparent de gaze impalpable.

Le matin, de larges brouillards courent au ras du sol, et d'étranges effets de mirage font voir au loin des lacs fantastiques aux rivages ombreux, paysages fantômes qu'un rayon de soleil dissipe en quelques secondes.

La rive droite, la rive du Sahara, est la rive des Maures; de temps en temps nous longeons un campement dont tous les habitants, hommes, femmes et enfants, viennent bruyamment se ranger sur la berge à notre approche; tous sordides, les enfants nus, les hommes et les femmes drapés dans de grands vêtements jadis bleus, horriblement crasseux; les femmes voilées jusqu'aux yeux.

Et, quand nous passons, les enfants nous suivent un instant en courant sur la rive, nous criant des injures avec des gestes obscènes.

De ce côté, à certains points d'escale fixés à l'avance par le gouverneur, arrivent les caravanes du Soudan. On voit venir dans un flot de poussière une longue file de chameaux

chargés de sacs, de bœufs à bosse sur lesquels un ou deux Maures sont à califourchon, guidant cette monture d'un nouveau genre par une corde fixée à un anneau qui perce le nez; et d'immenses troupeaux de moutons et de chèvres suivent avec des ânes et des chevaux.

Tout cela, bêtes et gens, commence par se précipiter dans le fleuve en un tohu-bohu indescriptible, avec un tapage infernal : les ânes partent au galop au milieu des ruades; les hommes crient d'une voix rauque; les chameaux allongent leurs grandes jambes, tendent leur tête bête avec des hurlements lugubres; les moutons se débandent, les cavaliers galopent de tous côtés pour rétablir l'ordre, et un tel flot de poussière et de sable monte qu'on ne voit plus que des gens et des bêtes s'agiter confusément dans un brouillard.

Puis des tentes se dressent, on s'installe pour un mois ou deux.

En face, c'est la rive noire avec sa population sédentaire, ses grands villages nègres aux cases de paille ou de torchis, à toits pointus,

en pains de sucre plus ou moins droits et plus ou moins défoncés, aux ruelles étroites bordées de murs en terre rouge battue divisant pour chaque famille une sorte de carré avec une case à chaque angle et une case au milieu : la case du milieu au chef de la famille, celles qui l'entourent aux femmes, aux esclaves ou au bétail.

Au moment de la traite, c'est un va-et-vient continuel d'un bord à l'autre : des embarcations ou des pirogues transportent les marchandises et les gens. Les échanges commencent : gomme des caravanes contre la guinée (cotonnade bleue) des traitants.

L'argent a peu ou pas cours ; tant de sacs de gomme valent tant de guinées.

Pendant la durée du marché, les traitants hébergent les Maures ; et l'on voit aux portes de ceux-là des groupes affamés de gens au visage maigre, aux yeux creux et aux dents longues qui engouffrent d'énormes plats de couscouss au riz ou au gros mil. Durant des semaines, ils n'ont vécu que du lait aigre de

leurs bêtes; aussi ressemblent-ils assez à une bande de chiens avides autour d'une écuelle que chacun voudrait pour lui seul.

Quelquefois les choses se passent moins pacifiquement; des querelles s'élèvent de rive à rive, dans lesquelles, à l'occasion, le marchand maure dévoile l'intraitable pillard qu'il est toujours : par une nuit propice, le troupeau du village noir a passé la rivière et est allé grossir celui du campement; alors les fusils partent tout seuls, et on se livre de véritables batailles.

Voilà ce que je vois depuis huit jours de chaque côté du Sénégal.

Dans le fleuve même, le spectacle est aussi curieux, sinon plus.

Ce que ses profondeurs abritent de caïmans est innombrable. Il y en a partout; nous les voyons sur la berge, étalés au soleil et se chauffant béatement; toutes les tailles sont représentées, depuis les plus jeunes qui ont cinquante centimètres jusqu'aux plus grands qui mesurent trois ou quatre mètres. Ils sont

là, endormis, laissant tomber leur mâchoire inférieure à la double rangée de dents et ouvrant leur énorme gueule rouge. Sur certains points où le sable de la rive forme une petite plage, on en voit parfois vingt ou trente immobiles, couchés les uns sur les autres, ou se mouvant lentement comme engourdis par la chaleur. D'autres fois ils se laissent aller inertes à la surface de l'eau, dérivant lentement au courant, ne montrant que leur dos d'un gris verdâtre et rugueux qui semble de loin un tronc d'arbre flottant.

A peine se dérangent-ils quand l'aviso passe à trente mètres d'eux, à moins qu'un coup de feu ou une balle ne vienne troubler leur quiétude et les décider à plonger, après un bond prodigieux, battant le sol de leur formidable queue.

Les noirs sont très friands de la chair du crocodile; j'en fis passer une fois sur notre table, mais très rapidement : son odeur et son goût fortement musqués la rendent immangeable, même pour des palais peu délicats.

Il y a quelques jours, de la passerelle du bord, j'en avais tué un fort gros, et, en son honneur, le bateau avait stoppé pour permettre à deux laptots de mettre le youyou à l'eau et d'aller le chercher.

Sous la balle, l'animal n'avait fait d'autre mouvement que d'ouvrir et refermer sa gueule à plusieurs reprises; puis, tué net ou paraissant l'être, il restait immobile; seulement, comme la berge était fort inclinée, il glissait lentement à l'eau sous son propre poids.

Nos noirs arrivèrent à lui au moment où il allait disparaître, le lièrent avec une corde et le hissèrent dans le youyou, qu'il remplissait presque entièrement.

Mais voilà que, comme ils revenaient à bord, le crocodile sent se réveiller un souffle de vie, qu'il ouvre démesurément la gueule et promène avec agitation sa queue d'un bordage à l'autre.

Il est facile de comprendre l'émotion bien légitime qui s'empara de nos deux matelots; bondissant de-ci et de-là sur les bancs de l'em-

barcation, ils tâchaient, dans cet étroit espace, de se mettre à l'abri des coups de queue et de dents, tout en s'escrimant à coups d'aviron sur la tête de l'ennemi.

Celui-ci avait perdu trop de sang pour opposer une résistance bien opiniâtre; il fit de nouveau le mort, se laissa ficeler solidement et monter sur le pont. Là, il tenta une héroïque et dernière résistance, et, le ventre ouvert, la peau à moitié enlevée, l'horrible bête balayait encore de sa queue, à coups formidables, le plancher du pont.

Sa carapace desséchée reposa longtemps comme un trophée sur la toiture qui recouvrait l'arrière du bateau, jusqu'à ce que, dans une tornade, un coup de vent l'eût jetée à l'eau.

Les caïmans ne sont pas les seuls hôtes du fleuve; nous voyons assez souvent émerger quelque tête d'hippopotame qui, après avoir reniflé bruyamment, plonge aussitôt. Nos balles ont eu jusqu'ici peu de succès sur eux, et ils ne daignent pas nous montrer plus que le bout de leur nez. En revanche, la nuit, nous les

entendons hennir tout près du bord, se livrer à de lourdes galopades sur la berge et se lancer à l'eau qui part en éclaboussures.

Sur les rives, la gent animale jette aussi une note vivante dans un paysage désolé et nu : ce sont des tourterelles par centaines, des aigrettes, des oiseaux verts, des oiseaux bleus, des oiseaux rouges aux plus brillantes couleurs, des bandes de cinquante ou soixante pintades que notre passage trouble et chasse précipitamment dans les fourrés; des perdrix rouges, de tous côtés; des fuites échevelées de lièvres effarés; puis des aigles à col blanc qui nous regardent en penchant la tête de côté, perchés sur les hautes branches des arbres; et des compagnies de singes nous montrant leurs museaux grimaçants, aussitôt disparus qu'entrevus, ou plus audacieux, nous suivant curieusement le long de la berge pendant plus d'un kilomètre, courant sur la terre nue ou sautant de branche en branche dans des bonds prodigieux avec des cris et des piaulements presque humains.

Et la nuit, quand le clair de lune découpait nettement sur le ciel la silhouette des arbres, nous voyions de temps en temps des singes, immobiles comme des sentinelles postées au sommet des arbres, lançant dans le silence un cri guttural, comme un cri d'appel.

5 août. — Il fait une chaleur écrasante de 36, 40, 45° le jour; jamais au-dessous de 30 à 32° la nuit.

Aujourd'hui, la température a été encore plus accablante que d'habitude; à deux heures, 49°; c'est une atmosphère de feu; par moments, de telles bouffées de chaleur vous soufflent au visage qu'il vous semble que l'on vous ouvre en pleine figure la gueule d'un four embrasé. J'ai multiplié les douches sous lesquelles on jouit d'une volupté que ceux-là seuls comprendront qui ont subi des températures de ce genre; j'ai absorbé trois ou quatre carafes frappées, car heureusement notre petite machine à glace fonctionne à peu près.

Vers quatre heures, le thermomètre est des-

cendu à 43°, et nous avons mouillé pour passer la nuit un peu en avant de Podor : l'équipage est fatigué; peu de blancs que la fièvre ait épargnés, surtout dans le personnel de la machine.

Nous avons un grand campement maure sur la rive droite; la berge tombe en pente douce dans le fleuve en formant une petite plage, et sur le bord quelque Maure accroupi se livre tranquillement à une toilette intime d'un ordre particulier, tandis que c'est un va-et-vient continuel de bêtes et de gens du campement à la rivière.

A cinq heures, dans l'est, à l'horizon de l'immense plaine dénudée qui s'étend à perte de vue, le ciel a pris tout à coup une teinte cuivrée et sombre, éclairée à son centre par une sorte de lueur blafarde et jaune, et, à vue d'œil, la tache grandit et envahit peu à peu toute cette partie de l'horizon. En même temps, il semble s'élever et courir dans la plaine comme un épais nuage de poussière.

C'est la tornade si désirée qui va donner deux heures de pluie et de fraîcheur.

Brusquement, avec une rapidité foudroyante, la rafale arrive, soulevant, tordant, déchirant et poussant devant elle des nuées et des tourbillons de sable et de poussière.

Maintenant, la moitié du ciel est envahie par d'énormes nuages qui s'avancent sur nous, se heurtant, se dépassant, s'amoncelant les uns sur les autres dans une course folle et dans un chaos indescriptible, tandis que, sans interruption, des éclairs les sillonnent d'un bout à l'autre et que le tonnerre, d'abord sourd et lointain, commence à rouler sans discontinuer, entremêlé de craquements effroyables.

Dans le campement maure, il y a une débandade générale : les tentes sont bousculées par la rafale, et les bêtes, affolées et aveuglées, courent de toutes parts au milieu des cris et des gesticulations des Maures, dont le vent hérisse les longs cheveux et dont la pluie colle les vêtements au corps.

La tornade est sur nous : la pluie tombe à torrents, les éclairs, jaillissant de tous côtés, nous aveuglent, le fracas du tonnerre nous

étourdit; les eaux du fleuve se soulèvent en véritables vagues ; l'aviso, fortement secoué, tire sur ses chaînes, est presque jeté à la berge.

En dix minutes, le thermomètre vient de baisser de 15°, et la sensation de froid est si imprévue et si brusque, que bien qu'il y ait encore 25°, nous nous couvrons de nos manteaux plutôt contre le froid que contre la pluie.

Le spectacle est magnifique et effrayant; puis, avec la même rapidité qu'elle est venue, la tornade passe, la pluie diminue, le vent faiblit; un coin bleu apparaît dans le ciel et s'étend rapidement; le bruit du tonnerre roule plus lointain et plus sourd; derrière nous, l'ouragan continue sa marche, et, deux heures après s'être voilé, le soleil reparaît, la chaleur est presque aussi forte et plus humide, et il ne reste comme témoins de la tornade que les eaux encore agitées et jaunies du fleuve, que les ruisseaux qui dévalent du sol raviné par l'avalanche de pluie et que cette odeur nauséabonde et âcre qui monte de la terre chauffée mouillée tout à coup par une pluie d'orage.

22 août. — Nous avons repris notre mouillage en face de Saint-Louis, tout près du pont de Sorr. Le bruit du piétinement des bêtes et des passants sur son plancher de bois vient jusqu'ici et, entre deux pages du livre que je lis, attire malgré moi mon attention.

Il y a sur ce pont un mouvement et un va-et-vient incessants : c'est un âne lourdement chargé, secouant mélancoliquement ses longues oreilles et que suit un grand pouilleux de nègre armé d'une lance; puis une demi-douzaine de blanchisseuses noires avec leurs grandes calebasses pleines de linge sur la tête, et dont le bruyant bavardage et les éclats de rire viennent à moi avec un son de crécelle; une bande de trente chameaux attachés les uns à la queue des autres, qui avancent avec hésitation sur ce terrain branlant et qu'aiguillonnent à grands cris quelques Maures à demi nus. Puis voilà deux dames en noir, avec des ombrelles claires, et leur silhouette, vue d'ici, se dessine assez élégante, et des nègres et encore des nègres en boubous blancs, noirs,

bleus, rouges, traînant et faisant claquer leurs sandales; un Maure à cheval sur un bœuf; une bande de moutons qui ne veut pas avancer de peur des chameaux, tandis que les chameaux reculent en hurlant, troublés par les moutons qui se sont ramassés en groupe et barrent tout le pont, la tête basse, avec une obstination bête; un spahi qui passe au grand trot de son cheval, avec un bruit de tonnerre sur les planches, etc., etc., et comme cela indéfiniment toute la journée.

29 août. — Quelle ville insipide et morne que Saint-Louis, suant l'ennui par toutes ses rues surchauffées de soleil!

On s'y sent envahi par une torpeur et une paresse invincibles, faites de la fatigue d'un climat débilitant et anémiant et de l'absence de toute espèce de distraction intellectuelle ou autre.

Quand, vers quatre heures et demie, cinq heures, le soleil commence à baisser, par hygiène plutôt que dans tout autre but, nous

descendons à terre pour promener, à cinq ou six, notre lassitude.

La mauvaise saison, la saison des fièvres, est venue, et celles-ci commencent, de temps en temps, à faire des vides momentanés dans notre groupe de promeneurs quotidiens.

Que d'existences encore pleines d'avenir il a fauchées, ce meurtrier climat du Sénégal! Je ne sais pas de lecture plus poignante et plus lugubre que celle de tous ces noms gravés sur les tombes du cimetière de Saint-Louis. Tous tombés au milieu de la vie, de vingt-cinq à trente-cinq ou quarante ans, emportés par les accès pernicieux, la dysenterie ou la fièvre jaune, et nombreux sont les noms de toutes jeunes femmes qui, ayant suivi leur mari, sont venues mourir ici, enlevées par la maladie et la nostalgie du beau pays de France.

Au voyageur qui arrive de Dakar, la première chose qui s'offre au regard est une colonne de granit qu'ombrage un petit bois de jeunes palmiers : elle est élevée à la mémoire des vingt-deux médecins et pharmaciens de la

marine, morts en 1878 pendant une épidémie de fièvre jaune.

La première impression n'est pas très gaie, mais on est prévenu.

Notre promenade du soir est toujours la même : le pont de Sorr, la place du Gouvernement, l'allée de Guett'N'Dar et N'Dar'toutt, plantée de palmiers et de cocotiers, et le bord de la mer.

Là, nous avons passé bien des heures à voir la longue houle du large venir se briser en écumant sur les récifs à fleur d'eau, ou se gonfler en hautes volutes frangées de blanc qui déferlent et s'allongent sur la plage jusqu'à nos pieds, tandis qu'à l'horizon le soleil enfonce rapidement son disque rouge dans la mer.

Alors le ciel, d'abord empourpré comme dans un flamboiement d'incendie, s'éteint peu à peu ; le détail des choses se noie, ne dessinant plus que leurs fines silhouettes, et l'immense village rangé sur le bord de la mer ne montre plus qu'une longue ligne sombre pro-

filant bizarrement sur le ciel ses centaines de toits ronds et pointus.

C'est l'heure où les pirogues rentrent de la pêche ; elles s'arrêtent d'abord à quelques centaines de mètres de la plage, les trois ou quatre noirs qui les montent, debout et nus, la pagaie à la main, prêts à profiter d'une occasion favorable pour franchir la ligne de récifs sur le dos d'une vague énorme.

Quand le flot arrive, à demi courbés, de toute la force de leurs bras musculeux et avec de grands cris sauvages, ils lancent la pirogue à toute vitesse; elle suit la vague, et, sur son dos, au milieu de l'écume et du bouillonnement, elle passe la barre et, lancée comme une flèche, vient piquer dans le sable de la plage.

Au départ, l'opération de la mise à l'eau est plus difficile et plus dangereuse : il faut, au contraire, choisir un moment de calme relatif; malgré tout, la pirogue danse comme une coquille de noix sur la crête des vagues ou disparaît tout entière ; c'est un miracle que les

hommes qui la montent puissent se tenir debout; dix fois elle chavire, dix fois elle est relevée, et finalement elle passe toujours.

Sur le sable que baignent le flux et le reflux de la mer, des milliers et des milliers de crabes s'agitent et courent en tous sens avec un bruissement étrange, fuyant devant nous en masses serrées, qui vont ensuite s'éparpillant de tous côtés.

Ils font, dans les limites de leurs moyens, la toilette de la plage, car le voisinage de ce village de près de dix mille nègres y accumule tous les jours toutes sortes d'immondices, et alors que le soir on viendrait avec plaisir se laisser bercer par cette voix de la mer toujours la même et jamais monotone, on est chassé par des odeurs infectes, et ce n'est qu'avec mille précautions que, la nuit, on peut y hasarder ses pas.

Aussi les fanatiques des bords de la mer, qui, le jour ou le soir, bravaient tout pour l'amour de ce grand horizon, n'apercevaient guère sur la plage que des silhouettes de

nègres ou de négresses découvrant sans pudeur des rondeurs couleur de bronze, dans des postures de Vénus Callipyge.

Quand le crépuscule commence à tomber, vers sept heures du soir, nous regagnons les quais, le long desquels se balancent doucement les embarcations qui nous attendent et où nos laptots noirs échangent, pour passer le temps, leurs plaisanteries les plus bruyantes.

A cette heure-là, sur le quai, le spectacle est toujours le même : on voit déboucher de toutes les rues voisines des négresses de tous les âges. C'est une heure et un point de réunion pour les plus jeunes, qui s'y racontent les cancans du jour : on y rit, on s'y poursuit, on s'y querelle, et de petits groupes se forment où l'on échange des confidences.

Jeunes et vieilles, grandes et petites, toutes portent une manière d'urne à forme allongée, évasée à l'ouverture, dont le simple aspect dénote le contenu; elles s'avancent d'abord gravement, la supportant sur la tête et la soutenant du bras, qu'elles arrondissent gracieu-

sement au-dessus de leur tête à la mode antique ; il y a de toutes petites négrillonnes qui portent légèrement et comme en se jouant des urnes légères, tandis que d'autres, sous le fardeau d'urnes trop lourdes, ploient leurs petites jambes chancelantes ; des vieilles horriblement ridées passent en marmottant des mots inintelligibles, pendant que, dans les groupes, les autres bavardent comme des pies, assises sans façon sur lesdites urnes dont le caractère n'est rien moins qu'antique.

Chacune, à son tour, s'est avancée tout au bord du quai, et, dans un mouvement plein de grâce, inclinant doucement le vase mystérieux, telle Rebecca à Éliézer, elle en verse le contenu dans l'eau limpide du fleuve.

O vous qui passez, hâtez-vous et bouchez-vous le nez !

Or, nous passions tous les soirs.

10 septembre. — Je suis seul dans le grand carré de la *C... ;* mon compagnon, atteint d'une grave hépatite contractée ici, est parti en

France ; et le commandant et moi, nous faisons maintenant vis-à-vis.

A l'heure qu'il est, dix heures du soir, nous filons à toute vapeur dans le fleuve. Il fait beau, un peu chaud, et, à la clarté de la lune qui permet de voir les rives s'enfonçant comme deux lignes noires à l'horizon, tandis que le Sénégal déroule sa nappe argentée, nous marchons le plus vite que nous pouvons.

Nous ne voudrions pas qu'on tirât des coups de fusil ou de canon sans nous, si l'on en tire, surtout quand c'est notre diplomatie qui a amené ce résultat.

Une partie des villages du chef du Toro, Ibra-Almamy, allié et protégé de la France, lui refuse obéissance et se range ouvertement du côté de notre implacable ennemi, Abdul-Boubakar, chef du Fouta (1). Le centre de la révolte est au village d'Aéré, où nous étions vers le 18 août, et avons tenu palabre avec les chefs récalcitrants.

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, Abdul a été tué et le Fouta réduit à l'obéissance.

Ceux-ci, au nombre d'une vingtaine, étaient venus au rendez-vous accompagnés de trois ou quatre cents hommes armés, la plupart à cheval, et d'une façon hautaine nous avaient déclaré qu'ils refusaient de marcher avec leur roi contre Abdul, parce que, celui-ci étant musulman comme eux, ils n'avaient pas à obéir aux ordres du gouverneur et de son protégé Ibra.

La rébellion est ouverte, et force est à nous de prendre en main la cause de l'Almamy, qui est la nôtre.

Voilà pourquoi, avant-hier, à cinq heures du soir, la *C*... et trois autres avisos partaient pour Aéré avec trois cents hommes de troupes pour aller raser ce village et deux ou trois autres.

Mais, à six heures et demie, stop! avarie dans la machine : vingt-quatre heures de réparation; nous passons à un autre aviso les cinq officiers et les cent vingt-cinq hommes que nous portons, et nous restons piteusement à deux pas de Saint-Louis.

Hier, à neuf heures du soir, la machine est réparée : partons vite et tâchons de rejoindre les autres ; pluie, orage, vent, tout s'en mêle : c'est une tornade superbe ; nous marchons trois heures, mais on n'y voit rien : c'est miracle que nous ne soyons pas allés dix fois à la berge ; les éclairs nous aveuglent, et, dans l'intervalle, il fait un noir épouvantable. Nous mouillons et nous ne sommes repartis que ce matin, et, en ce moment, la machine souffle, souffle et se hâte pour tâcher d'arriver. Mais voilà qu'attirés par la lumière de ma lampe, les moustiques dansent autour de moi une sarabande effrénée avec leur agaçant bourdonnement. Je suis dévoré ; bonsoir, je me réfugie dans ma moustiquaire.

16 septembre. — Je n'y dormis pas longtemps ; ces horribles bêtes ont trouvé, pour m'y rejoindre, quelque ouverture laissée par mégarde, et, harcelé par leurs piqûres, après une demi-heure de lutte, vers minuit, je me lève et je monte sur le pont.

Je rejoins le commandant K... sur la passerelle.

A califourchon sur une chaise, il tâche de résister au sommeil pour suivre notre route. Le temps est superbe; nous causons longtemps en prenant du café froid; pour oublier cet affreux Sénégal, nous causons de Tahiti, où les hasards de la navigation nous ont fait nous rencontrer deux ans auparavant; nous ne nous endormons plus du tout, et, au milieu de ces immenses plaines désolées et nues qui nous entourent, environnés de ces marais qui puent la fièvre et la mort, en passant devant ces sales villages nègres, nous évoquons les souvenirs de là-bas : les frais ruisseaux sous les orangers, les montagnes et les vallées verdoyantes, les parfums des tiarés et des citronniers, les jolies cases perdues dans les bois et les charmants visages des peu farouches Tahitiennes.

Et, à trois heures du matin, nous apercevons des feux devant nous : nous avons rejoint les autres avisos.

Cela s'est terminé comme se terminent souvent ces petites parties.

Devant Aéré, nous avons débarqué la colonne; à notre approche, les habitants ont vidé le village en un clin d'œil; ils ont tiré quelques coups de fusil qui, heureusement, n'ont atteint personne; nous avons riposté par quelques obus; nos soldats sont entrés après quelques coups de fusil sur des cases vides et en éventrant à coups de baïonnette des portes ouvertes; on a fait une immense flambée de toutes les toitures et cloisons de paille, les murs en terre restant debout; puis la colonne s'est réembarquée, et nous avons levé l'ancre majestueusement, avec la satisfaction du devoir accompli.

Nous avions probablement à peine dépassé le premier tournant du fleuve que les habitants revenaient chez eux et en étaient quittes pour changer leurs toitures.

Nous leur avions brûlé une quantité énorme de vermine et, en somme, avions fait surtout de l'hygiène sans le vouloir.

Le *H*... en faisait autant du grand village d'Aleibé, avec une note comique en plus : quand l'aviso s'est embossé devant le village, les habitants, sans méfiance et avec la tranquillité que donne une conscience nette, sont venus en masse voir le vapeur. Alors, on a envoyé deux ou trois obus dans une case isolée et abandonnée pour ouvrir les yeux des indigènes en frappant leurs oreilles; mais, de plus en plus intéressés, ceux-ci se sont assis sur la berge, et, croyant à un exercice de tir, se sont disposés à juger des coups.

Et comme on ne pouvait pourtant pas en faire « un horrible mélange » sans les prévenir, on les avertit qu'on allait les bombarder pour tout de bon. Ils finirent par comprendre, et ce fut une fuite échevelée et comique de tout le village épouvanté.

Tout ne se passe malheureusement pas toujours d'une façon aussi anodine, et nombreux sont les soldats que les balles ou les sabres des noirs ont couchés pour toujours sur cette terre inhospitalière.

3 octobre. — Du mouillage de Saint-Louis. — Il y a quelques jours, pendant tout un après-midi, nous entendîmes du bord dans la ville un tapage infernal, des cris, des bruits de tam-tam, et par moments nous apercevions dans les rues des bandes d'hommes et de femmes qui couraient en riant et en criant.

Quand nous descendîmes, il y avait à un carrefour un rassemblement de sept à huit cents nègres : au centre on battait du tam-tam avec frénésie et des poussées se faisaient dans la foule qui se dispersait dans les rues en criant et revenait l'instant d'après autour du point où battait le tam-tam et d'où sortaient des hurlements qui n'avaient rien d'humain.

Je me renseignai et j'appris que ce n'était ni plus ni moins qu'un homme-lion qui causait tout ce tapage.

Un homme-lion! c'est tout simplement un homme qui a été mordu par un lion, ou du moins qui le dit et que l'on fait semblant de croire. Il est resté dans la plaie quelques poils de l'animal, et à certaines époques l'homme a

les instincts du lion, se jette sur les gens qui passent, les mord ou plutôt leur déchire à belles dents leurs vêtements.

La majorité des noirs croit au phénomène; quant à celui qui fait le lion, il doit savoir à quoi s'en tenir.

Être homme-lion constitue d'ailleurs une situation assez lucrative. Quand on signale son arrivée dans un endroit, les hommes, les femmes, tous les badauds qui veulent s'amuser, se cotisent pour faire une certaine somme de vingt-cinq à trente francs; l'homme-lion empoche et offre une représentation.

Quelques femmes s'assoient par terre et jouent du tam-tam. La foule s'assemble et fait cercle autour de notre farceur qui fait mille simagrées, saute, bondit, se roule par terre et déchire ce qu'il peut attraper de vêtements.

Quand il juge avoir assez sué et assez hurlé pour vingt-cinq francs, il se retire et va recommencer plus loin.

5 octobre. — Hier au soir, les noirs ont été plongés pendant quelques instants dans une douleur profonde... A huit heures, la lune, qui brillait du plus vif éclat, s'est obscurcie peu à peu dans un ciel sans nuages, il y a eu éclipse totale et nuit à peu près complète.

Dieu irrité retire aux indignes mortels leur éclairage nocturne.

Le grand marabout court à la mosquée; la foule se précipite à sa suite, la place se couvre d'hommes, de femmes et d'enfants; dans les rues, des groupes se forment dans l'attitude de la prière, on ne voit que des bras tendus, que des fronts dans la poussière; de grands feux s'allument çà et là, et un concert lamentable monte jusqu'à nous : c'est la foule des nègres en prière; et par-dessus toutes les voix pleurardes des suppliants, s'élève et grandit dans un *crescendo* formidable la voix tonnante du prêtre qui, à l'entrée de la mosquée, invoque et supplie Allah!

Allah! Allah! Mohamed! ce nom mille fois répété court de bouche en bouche; et les

grigris fétiches sont mis en demeure de montrer leur pouvoir.

Et les offrandes s'amoncellent aux pieds du grand marabout.

Peu à peu la lune reparaît ; à mesure qu'elle recommence à verser sa pâle clarté, les voix s'apaisent, et tout finit par des conversations bruyantes, des éclats de rire, des galopades à travers les rues, tandis que des bamboulas s'ébauchent çà et là.

4 novembre. — Il y a quinze jours, nous partions de Saint-Louis pour Kayes dans le haut fleuve.

A huit heures du matin, quarante artilleurs, cent tirailleurs noirs et cinquante femmes arrivent à bord; c'est le contingent que nous devons transporter et qui fait partie de la colonne qui va opérer dans le Soudan.

Pourquoi ces cinquante représentants du beau sexe noir à bord?

C'est que le tirailleur aime la vie de famille et traîne sa smala avec lui.

Un peu de bousculade et de bruit au commencement; puis tout se calme; les femmes ont étalé leurs nattes et se sont accroupies; à côté d'elles, elles ont déposé un tas de petits paquets qui contiennent les vêtements, quelques calebasses pour le couscouss et... l'inévitable vase qui fait partie intégrante du mobilier et ne les quitte pas.

Toutes ces pauvres femmes sont laides à faire peur, avec un air las et résigné de bêtes de somme.

Le fleuve a débordé partout, et, par endroits, les rives ont entièrement disparu; c'est une immense nappe d'eau qui s'étend au loin à l'horizon. Dans de grandes plaines verdoyantes, on voit avec surprise flotter quelques pirogues; tout est inondé, et ce n'est plus que le sommet des hautes herbes qui sort de l'eau.

Le Sénégal ne ressemble plus en rien au fleuve que j'ai vu au mois de juillet. Les caïmans, ne trouvant plus de berge pour se chauffer au soleil, sont devenus rares; en revanche, des bandes de canards, d'aigrettes, de pélicans

sont arrivées; des bandes comme je n'en ai jamais vu, comme on peut à peine se le figurer, des milliers et des milliers.

Un immense espace de marais nous paraît entièrement blanc : on envoie un coup de feu, et on voit s'élever un nuage de centaines de pélicans dont les longs becs claquent avec un bruit strident.

Le soir, au coucher du soleil, le ciel est sillonné de tous côtés par des vols innombrables de canards de toutes les tailles et de toutes les espèces, et tout en haut passent rapidement de grandes oies sauvages.

Et des marais, toujours des marais! Le bateau navigue là où, au mois de juin, il y avait une berge de quatre ou cinq mètres; il y a des arbres dont on ne voit plus que la tête. Et il monte, vers le soir, des bouffées d'odeurs infectes d'herbes pourries, des bouffées glacées dans un air chaud et humide, puant la fièvre et donnant le frisson.

Sur la rive droite, où j'avais vu des campements maures et des caravanes, rien que les

canards et les pélicans; et en face les postes et les villages sont transformés en îles; beaucoup de villages sont même envahis par les eaux et ont été abandonnés.

A la baisse des eaux, les habitants reviendront, et, à mesure que le fleuve se retirera, dans le sol détrempé et couvert de limon, sans qu'il soit presque besoin de labourer, le nègre ensemencera ses champs de gros mil et de maïs.

Nous passons ainsi devant Dagana et Podor. Les arbres magnifiques qui longent la berge devant ces deux grands villages ont les pieds dans l'eau, qui est montée de près de dix mètres; tous les ans, le courant ronge un peu la rive, et bientôt les arbres seront, par un fort courant, abattus et entraînés dans le fleuve.

A partir de Matam, il y a un changement notable dans l'aspect du pays; nous entrons au pays de Galam.

Le fleuve est rentré dans son lit, les pluies ont cessé, et le haut Sénégal commence à se vider.

De plus, au lieu de ces immenses plaines à peine dissimulées derrière un léger rideau de bois et de broussailles, le sol se relève avec de longues ondulations, et, à l'horizon, courent de hautes collines aux flancs taillés à pic qui prennent, dans le mirage du matin, l'aspect de hautes murailles de villages fortifiés.

La terre est plus cultivée, on y voit de grands champs de mil et de maïs.

Dans quelques-uns, nous avons vu, du bord, se répéter, à plusieurs reprises, la même scène comique :

Un ou deux nègres, nonchalamment étendus, gardent la récolte future contre les voleurs de toutes sortes, hommes, sangliers et singes.

Mais avec ces derniers, ils ont affaire à forte partie. Nous voyons souvent sur ces hautes termitières, qui atteignent deux mètres de hauteur, un singe en sentinelle; il surveille les deux gardiens et ne perd pas un de leurs mouvements, se dissimulant lui-même avec soin; et autour de lui toute une bande pille et saccage

silencieusement, jusqu'à ce qu'une alerte quelconque fasse prendre au singe de garde ses jambes à son cou, tandis que toute la bande s'enfuit à sa suite.

Quant aux deux nègres, dans une quiétude parfaite, ils poursuivaient tranquillement leurs rêves.

L'aspect du pays est aussi plus agréable; il y a plus de verdure, plus d'arbres ; de gigantesques baobabs étendent leurs bras noueux, et de nombreux dattiers étalent leur éventail. Les toitures de paille disparaissent sous les larges feuilles vertes des courges et des concombres sauvages.

Les villages deviennent plus gais et plus riants, malgré l'air rébarbatif de place forte en carton que leur donne leur enceinte de murs en terre battue au-dessus de laquelle montent les toits pointus des cases.

Partout, sur notre passage, les habitants se pressent sur la rive pour nous saluer de leurs cris; les enfants se jettent à l'eau, et des conversations s'engagent entre les riverains et nos

laptots, presque tous recrutés dans cette région du Sénégal.

Nous arrivons à Bakel, le point de traite le plus important du Sénégal. Le fort se dresse sur un amoncellement de roches, tout au bord de l'eau, dominant le grand village qui s'est rangé à ses pieds, sous sa protection.

Nous ne sommes plus qu'à vingt-quatre heures de Kayes.

Mais voilà qu'à dix heures du soir, en plein fleuve, la femme d'un tirailleur s'avise de mourir. On appelle le mari et on lui dit qu'il faut procéder aux cérémonies en usage chez lui et que lui dicte sa religion. « Que faut-il faire ? »

Notre homme se gratte la tête, d'un air perplexe, et haussant les épaules : « L'enterrer ! »

Nous étions mouillés au milieu du fleuve; la nuit, complètement noire, nous avait empêchés d'avancer.

Les femmes lavent la figure de la morte, et, comme elles vont envelopper le corps dans la natte sur laquelle il repose, le tirailleur, qui

s'est tenu là, debout, d'un air ahuri, plus ennuyé qu'attristé, se penche sur le cadavre, lui retire assez brutalement les bagues qu'il a aux doigts, et, comme une boucle d'oreille résiste un peu, il l'arrache en déchirant l'oreille.

Des fanaux dans un canot, des pelles, des pioches; six hommes embarquent avec le corps. L'embarcation pousse dans la nuit; la maigre lueur des fanaux qui se balancent se promène sur le cadavre allongé dans son suaire et sur le noir visage des rameurs.

Sur la berge, on creuse rapidement un trou, et la pauvre bête de somme repose éternellement, si les hyènes et les chacals ne sont pas venus, cette nuit même, troubler son dernier sommeil.

Dans le groupe des femmes que cet incident a réveillées, on rit aux éclats.

Le lendemain, nous étions à Kayes, la tête de notre empire du Soudan.

15 novembre. — En ce moment, pour une raison ou pour une autre, le recrutement des

tirailleurs se fait d'une façon insuffisante, et, comme on en a absolument besoin, le gouvernement fait acheter une centaine d'esclaves dans le haut fleuve.

On les paye, si je ne me trompe, de trois à six cents francs au propriétaire, et, en échange de la liberté que l'esclave trouve en mettant le pied sur le territoire français, on lui fait contracter un engagement de sept années dans les régiments de tirailleurs.

La chose, en somme, n'a rien qui puisse faire crier nos bons philanthropes et philosophes en chambre, et si aujourd'hui l'esclave ainsi trafiqué n'y voit guère qu'un changement de maître, il ne tardera pas à comprendre combien sa situation s'est transformée à son avantage, et ses nouveaux compagnons sauront vite lui expliquer la notion de ses droits.

Nous en descendons une douzaine à Saint-Louis.

Jamais, non, jamais de ma vie, je n'ai vu et probablement ne verrai d'êtres arrivés à un tel degré d'émaciation et d'inanition. Leur peau,

collée aux os et quelque peu endommagée par les coups de trique de leurs propriétaires, leur incroyable maigreur, font encore ressortir les saillies osseuses de leur visage simiesque abruti.

Ils sont là, immobiles sur le pont, étendus tout de leur long ou le dos aux bastingages, l'œil vague, le regard en dedans, avec cet air las et tristement pensif de la bête de somme surmenée et rouée de coups.

Ils ne remuent qu'à l'heure du repas; alors il n'y a plus rien d'humain chez eux. Ils sont quatre par plat, mais il a fallu à chaque plat mettre un laptot pour les surveiller; ils se jettent sur la viande, l'œil brillant, la mâchoire en avant, comme des chiens affamés, avec de sourds grognements; ils se disputent et se battent pour un os, on ne peut les séparer qu'en les frappant, et ils puisent à poignées le riz dans l'écuelle en se hâtant, avec de fauves regards obliques à leur voisin. Il y a chez eux une telle expression de souffrances physiques subies et de féroces convoitises inassouvies

qu'on ne peut maîtriser un sentiment d'horreur et de dégoût mêlé d'une immense pitié.

Deux seulement, l'un à côté de l'autre, restent inertes, l'œil vitreux, indifférents à tout, même aux plats de viande qui passent devant eux, et tout leur corps s'abandonne comme las d'une lassitude indicible. Ils meurent de faim; je leur ai fait donner du lait, qu'ils boivent machinalement et que leur estomac supporte à peine. Ils se sont éteints peu à peu, mourant de faim, de fatigue, les grands yeux fixes et ouverts sur je ne sais quelle vision d'au delà.

Quelques-uns ont raconté à nos laptots que, depuis huit jours, ils marchaient, sous les coups de matraque du maître, avec quelques poignées de son délayées dans de l'eau pour toute nourriture.

26 février. — Au mouillage de Saint-Louis.

Généralement, les fleuves se jettent à la mer par des embouchures et même de belles embouchures quand ce sont des fleuves de longueur et de largeur aussi respectables que le Sénégal.

Or, depuis un mois, le fleuve nous a joué cette farce désagréable de se supprimer son embouchure.

Le Sénégal, né malin, s'est un beau jour bouché, ensablé, fermé, et aucun navire, depuis un mois, ne peut entrer ni sortir.

Tous les jours, on sonde et on resonde, le résultat ne varie pas.

Nous avons bien le chemin de fer de Saint-Louis à Dakar, mais tout n'arrive pas par là, et les traitants, perplexes, tous les matins se demandent : « Le fleuve est-il débouché? la barre est-elle praticable? »

Non seulement le Sénégal ne se débouche pas, mais il paraît vouloir se creuser une sortie dans un ancien lit près de Saint-Louis : la chose peut durer longtemps.

Le commerce est complètement arrêté, et cette petite facétie pourrait bien coûter près d'un million aux négociants de Saint-Louis pour peu qu'elle se prolonge encore un peu.

Là est une des causes de la décadence prochaine de Saint-Louis, en tant que port de

mer, au profit de Dakar. Mais il restera l'entrepôt de tout le commerce du fleuve et d'une grande partie du commerce du Soudan, part assez belle, surtout le jour où nous commencerons à tirer un peu profit de notre situation au Niger.

13 avril. — C'était, ces deux jours précédents, la grande fête de la Circoncision.

Dans les rues de la ville noire de Guett'N'Dar circule une foule bruyante d'hommes et de femmes revêtus de leurs plus beaux vêtements en soie ou en étoffe fine. On a sorti des malles tous les bijoux d'argent ou d'or jaune de Galam; des enfilades de gris-gris pendent au cou, sur la poitrine et aux flancs des promeneurs, et les femmes vont parées comme des châsses.

Avec leurs mouchoirs en soie de couleur claire enroulés autour de la tête, leurs cheveux courts tombant en une multitude de tresses luisantes d'huile parfumée, chez les femmes yolofs, ou relevés en casque agrémenté

de pendeloques chez les femmes kassonkaises, avec leurs robes et leurs grandes écharpes en soie bleue, verte, rouge, blanche, leurs trois ou quatre colliers d'or, leurs oreilles garnies chacune de cinq ou six pendants en or, leurs bracelets d'or, d'argent, de cuivre ou d'ébène incrusté, leurs chevilles chargées de lourds anneaux d'argent, elles vont par petits groupes, riant, sautant, parlant fort de leur voix aigre, comme grisées par le mouvement et le bruit. Dans un large rire, leurs dents blanches font paraître leurs faces luisantes encore plus noires.

Beaucoup portent à califourchon sur le dos un marmot qui dort tranquillement, et dont la tête ballotte à tous les mouvements, ou qui regarde d'un air curieux en battant de ses petits poings fermés les flancs de sa mère.

Les hommes partagent l'enthousiasme du beau sexe noir : ils ont mis les beaux « boubous » aux couleurs les plus variées; les gommeux vont munis d'une canne, le nez en l'air; les farouches battent leurs flancs d'un formi-

dable sabre, et tous se hâtent, allongeant leurs grandes jambes maigres, traînant leurs sandales ou promenant de superbes bottes molles en cuir jaune ou rouge.

Et, au milieu de tout cela, des courses folles de petits négrillons plus ou moins nus et au nez plus ou moins morveux.

Guett'N'Dar est construit sur le sable, tout sur le bord de la mer ; ses innombrables cases aux toits de paille en pain de sucre bordent de longues rues qui s'allongent plantées de quelques maigres palmiers tout jaunes, et sous le soleil monte un nuage épais de poussière.

Sous cette intense lumière, c'est un chatoiement de couleurs éclatantes.

A un carrefour, une grande foule fait cercle autour d'un des nombreux héros de la fête, jeune homme de quinze ans environ.

Le costume est curieux : il a la tête, les poignets et les chevilles surchargés de bijoux ; une tunique blanche serre sa taille et tombe au-dessus du genou ; par-dessous il porte un pantalon collant, bariolé de diverses couleurs ; il

tient à la main une espèce de hochet qu'il agite au-dessus de sa tête ; un griot, avec son tam-tam, le précède en hurlant les louanges de la famille, et il s'avance en dansant, accompagné par les chants et les battements d'une cinquantaine de femmes qui suivent.

Plus loin, deux hommes accroupis sur le sable s'escriment sur un balafon : des morceaux de bois dur de différente longueur sont liés les uns à côté des autres, et au-dessous sont fixées des moitiés de calebasses plus ou moins larges et profondes qui servent de résonnateurs.

Les musiciens frappent les touches de ce piano d'un nouveau genre en chantant un air nègre, ce qui est tout dire, tandis que devant eux une femme, un mouchoir à la main, fait vis-à-vis dans une danse non moins nègre à un homme qui, armé d'un grand sabre, se livre à une pantomime expressive : Mars subjugué par Vénus.

Je regarde, porté par les mouvements de la foule, au premier rang du cercle ; pour mieux

voir, une Mauresque crasseuse se penche, une main sur mon épaule, enveloppée jusqu'aux yeux dans un grand morceau de cotonnade jadis bleue qui a déteint sur ce que je vois de sa peau presque blanche.

L'étoffe s'applique sur un profil fin et régulier, et deux grands yeux allongés par une mince couche de kohl s'ouvrent profonds avec une expression troublante sous de longs sourcils noircis. Un vieux nègre à poils blancs, au visage paterne, qui, depuis un instant, s'intéresse à mes pas, veut à tout prix me servir de cicerone. Une négresse penche sa face noire au-dessus de mon épaule, tandis que le marmot qu'elle porte derrière elle s'amuse à bourrer de coups de pied le dos du « toubab » (blanc).

Mais une poussée se fait dans la foule, on se range vivement sur les côtés de la rue, des nègres dégagent le passage à grande volée de bâtons, n'épargnant qu'à demi les coups aux récalcitrants.

Voici qu'un petit négrillon tombe, le nez dans le sable; une femme qui se hâte culbute

par-dessus, et en une minute il y a là une douzaine de gens qui grouillent en tas par terre : un tas d'étoffes aux tons clairs, émaillés de jambes, de têtes, de bras et d'autres choses encore du plus beau noir.

On rit, on crie, on se relève, on se secoue, et le négrillon cause de tout le mal se sauve en braillant, le visage barbouillé de poussière, mais le nez dûment mouché.

Le motif de tout ce tumulte, c'est un futur circoncis qui s'avance en dansant et gesticulant ; il sue à grosses gouttes, l'air un peu égaré, roulant de grands yeux fous, abruti de fatigue, de chaleur et de cris, absolument hypnotisé et mûr pour le sacrifice.

Un nombreux groupe de jeunes filles ou femmes suit, battant des mains et chantant ; deux griots précèdent, grassement payés sans doute, car c'est à plein gosier, les veines du cou gonflées et tendues comme des cordes, qu'ils crient d'une voix perçante les louanges du jeune homme et de sa famille.

Le groupe passe, la cohue se referme derrière

lui, le balafon reprend le dessus, et cela recommence et continue pendant deux jours et une nuit.

Le deuxième jour, à cinq heures du soir, sur les bords de la mer, solennellement et publiquement la cérémonie a lieu.

La foule quitte les rues et envahit la plage. Les marabouts opérateurs se dispersent par groupes; on charge les fusils, et les jeunes gens arrivent, toujours suivis par la troupe des jeunes filles dont les chants redoublent et qui battent des mains avec délire. Un cercle épais de spectateurs entoure le néophyte, on épie sur sa figure le moindre signe de faiblesse.

Nos mœurs de France sont si différentes, que je suis obligé de passer sous silence beaucoup de choses qui font ici les délices des jeunes filles et la joie des mères de famille.

Les coups de fusil éclatent de tous côtés, et chaque groupe se retire comme il était venu, dansant, chantant et claquant des mains.

Pendant ce temps-là, la mer a monté et envahi peu à peu la plage; les hommes ont

enlevé leurs sandales et retroussé leurs boubous ; de même les femmes ; et tout ce monde-là barbote dans l'eau et l'écume des vagues, tandis que, à l'horizon, le soleil se couche et s'enfonce dans la mer en éclairant de grandes lueurs rouges cette scène étrange et biblique.

20 juin. — Il y a à peu près un an et demi que nous avons monté à Kayes, à destination du Soudan, une compagnie d'infanterie de marine et un détachement d'artillerie de marine.

Nous venons maintenant de chercher à Bakel une partie de la colonne qui descend et qui rentre en France, et, par une coïncidence heureuse, ceux que nous avons à bord, au nombre de cent dix, sont précisément ceux que nous avons conduits il y a un an.

Hélas ! quelle différence entre la troupe d'hommes joyeux et bien portants que nous montions alors et les malheureux soldats d'aujourd'hui, hâves, pâles, minés par les fièvres, épuisés physiquement et moralement par un climat épouvantable !

Ce ne sont pas cent dix hommes que nous avons à bord, ce sont cent dix malades, et encore, nombreux, trop nombreux sont ceux qui manquent à l'appel et que les balles des nègres et surtout les fièvres et la dysenterie ont couchés sur ce sol maudit de l'Afrique.

Des dix ou douze officiers que nous avions, il y a un an, à notre table du carré, quatre ne sont pas revenus; un autre, un capitaine de la ligne, qui avait permuté pour venir dans la marine, est là, sur le pont; gros, ventru, sanguin, gai et bon enfant il était il y a un an; aujourd'hui, il est assis, immobile, dans une chaise, à demi paralysé, bégayant des mots qu'on ne comprend pas, blême et épuisé par la dysenterie : l'intelligence a sombré sous l'ardent soleil d'Afrique; tous les autres sont plus ou moins touchés par les fièvres, la santé ruinée pour de longs mois.

J'ai remarqué, d'ailleurs, que ceux-là étaient le plus éprouvés par le climat, qui, comme le capitaine, quittaient à un âge relativement avancé le service des garnisons de France pour

venir aux colonies ; ce sont les officiers entraînés par de précédents séjours dans les pays chauds qui résistent le mieux.

Quant à mes petits soldats d'infanterie de marine que le paquebot de France avait débarqués à Dakar et qui, dix jours après, étaient dans le haut fleuve, ils sont aujourd'hui presque tous sur les cadres.

Quand aurons-nous une armée coloniale et cesserons-nous d'envoyer mourir aux colonies des enfants de vingt à vingt-deux ans?

J'en ai deux, surtout, deux tout jeunes soldats que la dysenterie mine et qui sont couchés côte à côte. L'un est un artilleur de vingt-deux à vingt-trois ans, un grand garçon qui devait être d'une rare vigueur ; il est étendu, morne, immobile, des heures entières, sans faire d'autre mouvement que de prendre machinalement la tasse de lait qu'on lui remplit de temps en temps ; il répond à peine aux questions, et, le regard fixé obstinément vers un point toujours le même, il semble rêver à quelque paysage connu ou évoquer quelque vision chère.

L'autre est un de ces petits soldats français de vingt ans, paysan imberbe aux joues roses que le hasard d'un recrutement bien défectueux a jeté aux colonies sans qu'il y comprenne rien et sans préparation.

Il a, dans son cadre, une tête d'adolescent, amaigrie et jaune ; il agite sans cesse ses bras maigres, marmotte de vagues paroles d'enfant dans un demi-délire, et ses regards inquiets cherchent de tous côtés... sa mère, peut-être.

Et, en arrivant devant Saldé, le grand artilleur est mort ; il est mort sans une plainte, sans un geste, comme on s'endort, couché sur le côté, un bras replié sous sa tête, une main tenant encore sa tasse de lait, et ses grands yeux, maintenant vitreux et fixes pour toujours, regardent encore vers le même point de la cloison du bord, mais bien au delà, bien loin, on ne sait pas où.

Nous mouillons devant le poste français de Saldé ; on enveloppe le pauvre corps amaigri dans les plis du pavillon tricolore et on porte le cercueil, qui ne pèse guère, dans le petit

cimetière français, comme il y en a tant le long du fleuve, sous les grands acacias épineux où les tourterelles s'ébattent par centaines, et il repose à côté d'autres, venus aussi mourir loin des leurs sous ce climat meurtrier. Au moins, lui, saura-t-on où est sa tombe que les mains amies d'autres soldats comme lui entretiendront pieusement.

Mais, quelque soin qu'on ait pris, son voisin s'est aperçu de la mort de son camarade, et, dans sa terreur, son délire a grandi; il ouvre démesurément ses yeux égarés; une teinte rose de fièvre monte à ses pommettes saillantes; il a saisi sa bouteille pleine de lait, et il se met, le pauvre petit soldat paysan de France, à chanter, d'une voix d'outre-tombe qui fait tressaillir, une gaie chanson d'amour et de vin; et des lueurs étranges passent dans ses regards, jusqu'à ce qu'épuisé par l'effort, sa tête retombe sur l'oreiller, exsangue et ruisselant d'une sueur froide et visqueuse.

Du bord on l'a porté à l'hôpital de Saint-Louis, et hier, en me promenant, j'ai vu venir,

les vêtements flottant sur un corps amaigri, un petit soldat imberbe d'infanterie de marine traînant un peu la jambe et encore bien pâle, mais gai et souriant, avec ce sourire épanoui des convalescents que la mort a effleurés ; et comme il m'a reconnu, il est venu, un peu timide, au-devant de moi, et me tendant la main dans un mouvement spontané : « Je pars demain pour la France ; merci, monsieur le major. »

Et tandis qu'il s'éloigne avec la vision joyeuse et prochaine du pays natal retrouvé, je pense à l'autre, à celui qui dort là-bas, sous les acacias de Saldé.

II

LE DÉTROIT DE MAGELLAN

ET LES CANAUX LATÉRAUX
DE LA PATAGONIE

Le 22 avril, le soleil se levait comme je montais sur le pont, un soleil pâle perçant à peine le brouillard froid qui s'étendait sur la mer et qui noyait tout d'une teinte grise et triste.

L'eau calme clapotait le long du navire, qui filait rapidement ; au lieu de cette couleur bleue intense qu'elle avait encore la veille, elle avait pris cette nuance vert sombre qui indique le voisinage de la terre.

Nous avions déjà dépassé le cap des Vierges, qui s'allonge à l'entrée du détroit de Magellan, et dont la pointe, sablonneuse et plate, par un singulier effet de mirage, se relevait au-dessus de l'horizon, en dehors de l'eau, comme un éperon de navire.

De chaque côté de nous, à travers les vapeurs du matin, se dessinaient dans le lointain de grandes terres basses et sablonneuses.

Des bandes d'oiseaux innombrables, plongeons, albatros, mouettes, piquaient la côte de milliers de points blancs courant sur la grève ou posés par centaines sur les bancs d'herbes marines qui formaient de larges plaques noires à la surface de la mer; ils prenaient leur vol à notre approche en décrivant de grands cercles.

A mesure que nous avancions, peu à peu l'aspect de la côte se modifiait, le sol se relevait, se couvrait de quelque végétation, et deux ou trois lignes de collines ondulaient les unes derrière les autres d'un vert sombre au premier plan, et noyées au dernier dans de légères vapeurs violettes.

Notre premier mouillage dans le détroit de Magellan fut celui de la baie Gregory, où notre ancre tomba vers quatre heures et demie du soir.

Un demi-cercle de collines élevées, couvertes d'épaisses forêts et tombant en pente douce dans la mer, enserrait la baie. Sur la

gauche, une large coupure faisait une profonde trouée dans leur masse sombre et une vallée s'enfonçait, pleine de lumière et tapissée d'une herbe d'un vert clair comme une prairie. Le soleil se couchait derrière la ligne de montagnes, éclairant les crêtes et les frangeant d'une ligne d'or éblouissante, tandis que la baie se remplissait peu à peu d'ombre et que la surface de l'eau, unie comme un miroir, prenait une teinte grise et métallique.

La nuit venait lentement, un silence écrasant régnait que coupait parfois le cri rauque d'un oiseau de mer passant rapidement.

Accoudés sur les bastingages, nous avions cessé nos conversations, et, dans cette solitude et ce grand silence, une étrange angoisse nous serrait.

Le lendemain, nous arrivions à Punta-Arenas, la dernière ville du Sud-Amérique. Deux ou trois navires étaient au mouillage, et sur un vieux ponton flottait le pavillon national chilien.

Un grand warf permet aux navires d'un petit tonnage d'accoster.

Cette petite ville, d'apparence assez misérable, est entièrement construite en bois; quelques maisons propres et coquettes prennent des airs de chalet suisse; des palissades entourent çà et là de grands carrés vides réservés à des constructions futures ou enferment des jardins potagers et des dépôts de planches. Bois de construction, charbon de terre et élevage des bœufs et des moutons sont les trois sources assez importantes de revenus du pays.

Nous restâmes à Punta-Arenas jusqu'au lendemain matin.

Quelques heures après notre départ, une effroyable catastrophe s'y produisait.

Nous avions rencontré, une quinzaine de jours auparavant, pendant le court séjour de notre croiseur à Montevideo, une canonnière anglaise toute neuve, montée par une centaine d'hommes et qui, comme nous, se rendait en croisière dans le Pacifique.

Nous nous étions mutuellement rendu visite

et nous nous étions donné rendez-vous à Valparaiso.

Elle avait quitté Montevideo vingt-quatre heures après nous et mouillait à Punta-Arenas quelques heures à peine après notre départ.

L'ancre était tombée depuis un quart d'heure et le commissaire du bord venait d'accoster le warf dans une embarcation chilienne, quand une formidable explosion secoua toute la ville, la couvrant de débris de toutes sortes. Le navire anglais venait de sauter et en quelques minutes s'abîmait, corps et biens, dans la mer.

L'équipage entier périt, moins le commissaire, qui était à terre, et cinq ou six hommes.

Nous apprîmes la nouvelle à Valparaiso.

Au fur et à mesure de notre marche, le détroit se rétrécissait peu à peu et le paysage devenait de plus en plus sauvage. Aux collines élevées et couvertes d'épaisses forêts succédaient des montagnes abruptes montrant le roc noir et nu ou à peine recouvert d'une mousse rougeâtre. Sur les sommets les plus élevés la

neige commençait à paraître, jetant sa note blanche sur le fond bleu du ciel.

Une pirogue apparut où quelques gens debout agitaient un haillon rouge au bout d'un bâton.

On stoppa pour la laisser arriver.

C'étaient les premiers Fuégiens que nous rencontrions : il y avait un homme et trois femmes; malgré la bise froide qui soufflait, ils étaient presque entièrement nus, n'ayant qu'une peau de daim aux longs poils, nouée autour des reins.

Avec leurs membres grêles, leur grosse tête au visage aplati, aux traits accentués, leur large bouche, leur nez épaté, leurs cheveux longs, droits et lisses, ils s'agitaient bruyamment dans leur étroite pirogue, demandant du « tabaco » et de la « galeta » en tendant des peaux de daim et de loutre.

Leur pirogue, longue d'environ cinq mètres, à peine large d'un, paraissait faite d'écorce et de peaux de phoque cousues ensemble; quelques tisons fumaient au milieu; une femme

accroupie tenait dans une peau de loutre un enfant entièrement nu, et un grand vieux aux cheveux grisonnants portait sur ses épaules un long manteau à la fourrure usée et sale.

Après avoir échangé quelques mauvaises peaux et des espèces de sagaies en os taillé, contre quelques poignées de tabac et une douzaine de biscuits, nous continuâmes notre route, les laissant crier, gesticuler et rire.

La brise fraîchissait et dans le ciel de grands nuages sombres couraient; de hautes montagnes apparaissaient dans le lointain toutes blanches de neige, et auprès de nous la tête des pics se perdait dans d'épaisses nuées que le vent tordait autour d'eux, les voilant et les dévoilant tour à tour.

25 avril. — Un vent glacé, accompagné de rafales de pluie qui passent en sifflant dans les cordages, nous cingle le visage, mais le spectacle est trop grandiose pour qu'aucun de nous songe à quitter la passerelle.

De tous côtés des cascades blanches d'écume

ruissellent sur les flancs des rocs; partout un chaos indescriptible de montagnes couvertes de neige; c'est une immense muraille de granit qui se dresse, une gorge qui s'enfonce subitement, une baie qui se creuse avec un fond de forêts d'un vert sombre, un cap qui barre la route se dressant en falaise à pic, ou s'allongeant en pointe basse couverte d'arbres aux baies rouges. Entre deux nuages, le soleil glisse une vive traînée de lumière qui va s'éparpiller, mettant sur les choses des oppositions inattendues et rapides d'ombre et de vive clarté, pour disparaître l'instant d'après, tandis que sous un rideau de pluie le paysage prend une teinte grise uniforme et triste.

Dans la matinée, une pirogue encore s'avance vers nous, on diminue de vitesse et on la laisse accoster.

Dans celle-ci il y a trois femmes et un homme.

Ils sont couverts de lambeaux de vêtements européens ou de peaux de bêtes sales et déchiquetées.

Une vieille femme accroupie et qui paraît chargée du soin d'entretenir le feu qui brûle dans le fond de l'embarcation, rit d'un air abruti en montrant ses gencives édentées; de longs cheveux gris tombent sur sa face ridée couleur de cuivre sale, et elle promène vaguement ses regards sur nous.

Une autre, d'une vingtaine d'années, est debout à côté d'elle et d'une voix d'enfant nous demande du tabac en tendant les mains. Elle porte pour tout vêtement un court paletot de toile grise en loques, qu'elle a boutonné à grand'peine sur sa poitrine et qui fait ressortir davantage son torse gras et ses fortes hanches en désaccord avec ses bras et ses jambes grêles.

Un grand chien maigre au poil long et gris, assis sur son cul, tend vers nous son museau allongé.

On leur jette quelques biscuits qu'ils attrapent au vol et on leur passe une pipe allumée. L'homme en tire avidement quelques bouffées qu'il avale et la donne à ses compagnes qui, mal-

gré les nausées et la toux que la fumée aspirée leur cause, paraissent absolument satisfaites.

Alors une des femmes, vraisemblablement pour marquer son contentement, se met à chanter doucement sur un ton sourd et grave. Tout en chantant, elle se balançait, s'interrompant pour cracher et baver sur elle avec insouciance tandis que la salive lui dégouttait du menton.

Vers trois heures de l'après-midi, nous mouillons à la baie Borja : un fouillis inextricable de bois en couvre le fond qui s'élève en pente assez raide par ondulations successives; à droite et à gauche, deux petits ruisseaux se sont frayés un passage et viennent se jeter à la mer en bruissant sur les galets du rivage.

Nous descendons à terre; l'eau est sur la rive d'une limpidité de cristal, à sept ou huit mètres de profondeur nous voyons distinctement le fond où s'attachent de grandes plantes marines dont les larges feuilles viennent flotter et s'étaler à la surface.

La plage est couverte de gros galets roulés par les flots, et à quelques pas sur une éminence, à un gros arbre bien en vue, sont clouées des planchettes avec les noms des navires qui se sont arrêtés dans ces parages : la corvette prussienne *Élisabeth*, le *Bismarck*, le yacht anglais *Sunbeam*, l'allemand *Prince Adalbert*, et encore des noms anglais. De l'autre côté de la baie, sur un autre arbre, des noms français : le *Hussard*, le *Guichen* et d'autres ; nous mettons le nôtre à côté.

En travers du sentier taillé dans la brousse et qui mène à la première éminence, une planche de cercueil nous arrête, une tombe a été fouillée, quelques ossements et des lambeaux de vêtements sont épars, et un peu plus loin encore des ossements lavés par la pluie.

On ne peut s'avancer qu'avec peine vers l'intérieur; le sol, fait de détritus végétaux amoncelés, cède sous le pied, et l'on enfonce jusqu'au genou; des troncs d'arbres pourris et couverts de mousse barrent le passage, des ronces épineuses s'entre-croisent, et de tous

côtés dans le sol c'est un ruissellement continu, un suintement d'eau qui s'égoutte.

A part quelques gros canards qui s'enfuient bruyamment en battant de leurs ailes la surface de l'eau, le silence le plus profond règne, et aucun être animé ne se montre.

Quand, le lendemain, nous continuâmes notre route, la pluie s'était définitivement établie, une pluie fine et continue que coupaient par moments de grandes rafales de tempête.

Et, dans ce paysage si tourmenté et si sauvage, une impression de tristesse immense et de je ne sais quelle angoisse montait avec la sensation d'être comme perdus tout au bout du monde, tout près de la fin de tout.

A neuf heures du matin, nous apercevions le premier glacier.

Au milieu des neiges qui couvraient une haute montagne se dessinait une grande tache d'un bleu verdâtre, comme translucide, et, à la lorgnette, on y distinguait un amoncellement de glaçons énormes grimpés les uns sur les

autres, comme des vagues se heurtant dans un tourbillonnement de tempête et surprises ainsi au milieu de leurs luttes et de leur conflit.

De nombreux troupeaux de phoques passèrent en bondissant non loin du navire, et deux baleines nous suivirent assez longtemps, lançant de grandes gerbes par leurs évents.

Le 27 fut la dernière journée dans le détroit; la côte s'abaissait : c'était un dédale de rochers noirs et arides s'enchevêtrant les uns dans les autres ; le détroit de Magellan reprenait un peu, à sa sortie, l'aspect qu'il avait à l'entrée ; les deux rives s'écartaient et ne se distinguaient plus que confusément derrière un rideau de brume ou de pluie.

Alors, venant vers le nord en sortant du détroit, nous nous engageâmes au milieu de ces îles qui couvrent la côte ouest de la Patagonie et qui forment ce qu'on appelle les canaux latéraux.

30 avril. — Pluie, vent et grêle font rage et nous masquent parfois complètement la

route. Par instants, la rafale s'apaise, une éclaircie se fait, le rideau se déchire, et nous nous voyons dans un étroit canal que bordent les masses énormes de rochers tombant à pic dans la mer, tout ruisselants d'eau; en arrière s'étagent d'autres chaînes plus élevées et couvertes de neiges : un pic se dresse tout éclatant de blancheur; ici se déroulent de fantastiques glaciers; l'un d'eux, le glacier de Sarmiento, nous apparaît au loin comme un immense lac de glace et, renvoyant fortement la lumière, tranche vivement sur le reste du paysage embrumé.

Au mouillage de Puerto-Bueno, où le mauvais temps nous retint trente-six heures, toute une famille de Fuégiens accosta : huit hommes, quatre femmes et une dizaine de marmots.

Dans un grand canot, débris de quelque naufrage, ils grelottaient sous le vent et la pluie, accroupis autour d'un feu maigre qu'ils entretenaient avec soin au fond de l'embarcation.

Ils étaient presque tous entièrement nus.

Les hommes et les enfants montèrent à bord, les femmes restèrent dans le canot. Ils présentaient le même type que ceux rencontrés précédemment : les membres grêles, le torse peu musclé, le tissu graisseux assez développé, l'abdomen gros et proéminent, les pieds et les mains petits. La tête est ronde, la face aplatie, le nez épaté, de fortes lèvres et généralement de mauvaises dents; les pommettes sont saillantes et, sous un front bas et étroit, de petits yeux mobiles avec une expression inquiète et bestiale; en somme, des êtres au dernier échelon des races humaines. Pas de barbe, quelques poils hérissés à la lèvre et au menton.

Ils se parlaient très vite une langue sonore, dure, un peu rauque, paraissant presque exclusivement composée de voyelles.

Errant sur le pont, ils rôdaient autour des cuisines avec des allures de chiens affamés et se défiant des coups de pied; ils se chauffaient aux fourneaux et allongeaient leurs têtes au-

dessus des panneaux ouverts de la machine, des profondeurs de laquelle montait une buée chaude.

Ils attrapaient ici un os, là un biscuit, plus loin une poignée de tabac, que leur donnaient les matelots, ces autres grands enfants qui les regardaient curieusement avec de grands éclats de rire et les bousculaient amicalement.

Ils allaient sans cesse du pont à leur canot, partageant avec leurs femmes ou serrant avec soin leur butin.

L'instinct du vol perçait, et, quand ils ne se croyaient pas observés, ils cachaient vivement sous leurs haillons les quelques débris ou menus objets qu'ils pouvaient prendre.

Vers le soir, leur ayant donné qui un vieux pantalon, qui un vieux paletot, qui une paire de souliers percés, ils s'étaient un peu apprivoisés, causaient bruyamment, grotesques sous leurs oripeaux européens, et leur bouche se fendait d'une oreille à l'autre dans un rire bête.

Dans l'après-midi, une pirogue avait passé près du bord sans s'arrêter; trois femmes la

montaient, couvertes de peaux de bêtes, et trois hommes absolument nus, barbouillés de noir : peut-être en expédition guerrière.

2 mai. — Hier et aujourd'hui, la pluie a continué, masquant à peu près complètement notre horizon. De chaque bord, nous apercevons les silhouettes immenses et sombres des rochers et des monts qui semblent faire la haie sur notre passage.

Par intervalles, la brume est zébrée de grandes raies blanches : ce sont les cascades innombrables qui ruissellent sur le flanc des rocs et qui, toutes blanches d'écume, tranchent sur le fond gris de notre horizon rétréci.

Nous avons mouillé aujourd'hui au havre Grappler.

Sur la plage, à trois cents mètres, une vingtaine de Fuégiens s'agitent, et nous voyons distinctement trois ou quatre huttes d'où s'échappe une fumée épaisse.

Nous débarquons ; il y a là une quarantaine d'hommes, femmes et enfants ; trois grandes

pirogues sont tirées sur les galets de la plage; toute la bande nous entoure, tandis qu'une douzaine de chiens faméliques à mine de chacal, au pelage gris et noir et au long museau pointu, nous accueillent par des aboiements féroces.

Sur de petits tertres formés de détritus de toutes sortes et couverts des débris de grosses coquilles de moules, se dressent les huttes. De forme arrondie, faites de branchages, recouvertes de peaux de phoque ou de daim, avec un trou au sommet pour la fumée, elles sont d'ailleurs fort grossièrement construites; le vent et la pluie y entrent largement par maintes ouvertures qui, à notre approche, laissent passer une tête étonnée d'homme, de femme ou d'enfant.

Trois femmes sont debout à l'entrée de la première hutte que nous rencontrons : deux jeunes au visage relativement agréable, qui manifestent leur contentement par de joyeux éclats de rire; la troisième est une horrible vieille parcheminée dont une peau de bête

couvre les épaules maigres et dont le ventre ridé et flasque tombe sur les cuisses en triple besace.

Elle gesticule avec fureur, tendant vers nous un bâton dont elle nous menace; un peu de galette la fait taire; ses compagnes nous font signe d'avancer, nous les comblons de biscuit; à l'une d'elles l'un de nous donne même une espèce d'écharpe en mousseline, vêtement assurément bien approprié au climat; elle le noue aussitôt autour de sa taille avec de petits cris de singe joyeux : c'est son unique vêtement.

On fait cercle autour de nous et on nous présente des peaux de loutre, de daim ou de phoque, des têtes de renard et quelques armes primitives en os taillé.

Ils sont arrivés à pousser la familiarité jusqu'à tâter avec soin nos vêtements, en se regardant entre eux avec des claquements de langue significatifs.

Mais voilà que P... tire sans crier gare un coup de fusil sur je ne sais quoi; l'effet de la

détonation est immédiat : ceux qui nous entourent fuient à toutes jambes en hurlant, et à tous les trous des cases surgissent des têtes effarées et grimaçantes, livides de peur sous l'épaisse couche de crasse qui les protège du froid.

Notre attitude les rassure, et, bien que timidement, ils reviennent peu à peu.

Ce furent les derniers Fuégiens que nous rencontrâmes.

5 mai. — Nous continuons notre route dans un dédale formé de petits îlots couverts de bois; à notre approche, toute la gent emplumée, assez nombreuse dans ces parages, plongeons, cormorans, canards, fuit à tire-d'aile.

L'approche de l'hiver avait d'ailleurs fait émigrer vers le nord oiseaux et quadrupèdes; pendant l'été et le printemps, ces rivages sont au contraire peuplés d'une multitude d'oiseaux et animaux de toutes sortes.

Par moments, le canal où le navire s'engage est tellement resserré qu'on dirait un étroit couloir où deux navires pourraient à peine se

croiser, et nous longions presque à la toucher l'immense muraille de rocher, haute de deux à trois cents mètres, qui tombait à pic dans la mer de chaque côté de nous, striée bizarrement de larges raies longitudinales alternativement blanches et noires.

En d'autres endroits, nos vergues frôlaient les arbres du rivage, et les détours les plus brusques et les plus capricieux faisaient à chaque instant varier le paysage.

Le Icely-Sound, devant lequel nous passons, étend à perte de vue son immense champ de glace, et de gros glaçons détachés de l'ice-field flottent çà et là.

Vers six heures du soir, nous sortions des canaux; des vagues énormes nous faisaient tanguer effroyablement; des nuages s'amoncelaient, poussés dans une course folle par un vent déchaîné; sous les coups de mer, le navire craquait lugubrement et vibrait dans toute sa coque.

Nous entrions dans le Pacifique en pleine tempête.

III

TAHITI

ET LES ILES SOUS LE VENT

EN MER.

Il y a quarante-deux jours que nous avons quitté Valparaiso, et nous sommes encore à plus de cent lieues de Tahiti.

En vain avons-nous gagné le nord pour chercher les alizés de sud-est qui devaient nous pousser; nous n'avons rien trouvé, ou plutôt, ils sont si faibles et si intermittents que la plupart du temps nos voiles battent presque inertes le long des mâts.

Le Pacifique mérite en ce moment son nom; une longue houle nous berce sans nous faire avancer, et, comme nous ne sommes pas pressés, ce n'est que lorsque, depuis vingt-quatre heures, nous roulons sur place ou dérivons en

dehors de notre route que les feux sont allumés et que nous marchons à la vapeur.

Au point de midi, chaque jour, notre route, que nous suivons avec impatience sur la carte, se mesure par des traits si insignifiants, notre point d'arrivée paraît si peu se rapprocher, qu'un concert de lamentations éclate chez la plupart, exaspéré encore par le flegme d'un ou deux autres.

C'est que nous sommes là huit officiers, dont le plus vieux n'a pas de beaucoup dépassé la trentaine et dont les autres ne l'atteignent pas, et nous commençons à trouver monotone cet éternel horizon où le ciel et la mer se rejoignent et où, depuis quarante-deux jours, rien n'a apparu, rien, ni une terre ni un navire.

Nous sommes dans des parages désertés, si loin de toute terre, que les oiseaux de mer qui accompagnent si longtemps les navires nous ont abandonnés il y a longtemps, et que la mer même paraîtrait inhabitée si d'énormes cachalots n'apparaissaient fréquemment, nous suivant des journées entières, s'approchant jus-

qu'à nous frôler, plongeant d'un côté pour reparaître de l'autre.

A la recherche des alizés introuvables, nous avons peu à peu gagné les régions intertropicales, et la chaleur est accablante. La mer est d'un bleu intense, violent, invraisemblable, unie comme un miroir, avec de longues ondulations de la houle qui nous balance, ou à peine ridée par de petites vagues courtes et heurtées quand un peu de brise passe comme un frisson à sa surface.

Le ciel d'un azur aussi cru que celui de la mer a l'air de nous couvrir comme une immense calotte, et nous paraissons être toujours le centre immobile d'un grand cercle immuable.

Quarante jours de mer, la chaleur, la monotonie d'une existence que les beautés du tableau de service ne peuvent vaincre, l'agacement de cette mer éternellement bleue sous ce ciel non moins bleu, ont affaissé les uns et rendu grincheux les autres, selon la variété

des caractères; et quand l'heure des repas nous réunit à la même table, le carré retentit des conversations les plus saugrenues et les plus bruyantes, des discussions les plus animées et les plus abracadabrantes.

Pas de grâce au contradicteur; allez donc, d'ailleurs, faire des concessions, même de détails, au voisin quand on a derrière soi quarante jours de mer et devant soi on ne sait pas combien, trente degrés de chaleur et plus, de l'eau distillée, mais chaude à boire, de fades légumes de conserves ou des poulets étiques à manger, qu'on ne sait pas quand tout cela finira et qu'on a de vingt-cinq à trente ans.

Certes, le soir, lorsque le soleil, enfonçant rapidement dans les flots son disque d'or rouge flamboyant, allumait à l'horizon, sur la mer et dans le ciel, d'immenses et fantastiques incendies, jetait à profusion toute une gamme des couleurs les plus vives ou les plus tendres avec des bleus, des roses, des jaunes, des verts se fondant, s'harmonisant ou se heurtant dans un éblouissement qu'aucun pinceau ne

saurait rendre, certes le spectacle était admirable. Il était rare que, tous les soirs, nous ne fussions pas tous là, accoudés aux bastingages, à contempler ce merveilleux panorama et à suivre toutes les dégradations de la lumière jusqu'au moment où, le soleil disparu, venait cette heure, si fugitive en ces latitudes, du crépuscule, qui n'est plus le jour et qui n'est pas encore la nuit.

Minute étrangement solennelle, où le silence paraît plus profond, où le moindre bruit résonne avec de longues vibrations, où les sons les plus familiers prennent un timbre étrange et comme non entendu, où la mer tombe comme si l'onde plus dense devenait plus lourde, où le ciel, d'une transparence et d'une limpidité infinies, revêt une teinte, un reflet presque métallique sur lequel se dessine nettement la ligne élancée et fine de nos mâts et de nos cordages.

Alors un peu de fraîcheur venait avec la nuit; les étoiles s'allumaient une à une, ou la lune traînait sur la mer, jusqu'au loin, tout à

l'horizon, sa longue lumière argentée qui paraissait à la houle onduler comme un immense serpent.

Alors la mer semble vivre d'une vie nouvelle : blanche comme du lait et lumineuse comme si de ses profondeurs montait une grande lueur mystérieuse, ou phosphorescente et comme en feu, avec des étincelles jaillissant de tous côtés au moindre bond de ses poissons, au moindre clapotis de ses vagues ; et c'est un flot de feu que notre étrave refoule, c'est un flot de feu qui bouillonne le long de nos flancs, c'est un long sillage de feu que nous laissons derrière nous.

De ces nuits d'été en pleine mer une poésie indicible, à la fois puissante et triste, se dégage, à laquelle sont sensibles les plus indifférents et les plus durs. Dans ce grand silence, dans cette solitude et dans cette immensité, l'imagination se donne libre cours; c'est l'heure des pensées graves devant lesquelles l'éternel Inconnu se dresse, où le grand mystère des mondes sur lequel on se penche vous fait

tressaillir effaré, et, corps et âme, il vous semble que l'infinie nature et matière vous a saisi, absorbé, jeté dans je ne sais quel nirvâna où l'on ne pense ni ne sent.

Ce fut par une de ces nuits, qu'ayant probablement glissé doucement du nirvâna dans un sommeil profond, je fus subitement réveillé par ces mots : « Un navire en feu par tribord devant ! »

En effet, à l'horizon, on apercevait une vive lueur, et, nous étant détournés de notre route, nous marchions droit dessus.

Il faisait un calme complet, et nous allions à la vapeur ; des millions d'étoiles éclairaient la mer qui s'étendait comme une nappe d'huile. Dans le profond silence de la nuit, les coups réguliers de notre machine résonnaient sourds et rapides ; les matelots de quart sur le pont, penchés sur les bastingages, cherchaient à distinguer le navire incendié, échangeant quelques rares réflexions de cette voix basse et blanche de ceux qui parlent dans la solitude

d'une nuit tranquille où le son de votre propre voix monte comme celui d'une voix inconnue.

Il n'y eut bientôt plus de doute : un grand navire brûlait; à la jumelle, on distinguait parfaitement sa coque au-dessus de laquelle courait une grande lueur, tandis que tout à l'avant un point brillait comme un phare.

Bientôt nous fûmes assez près pour nous figurer voir des ombres passer et s'agiter avec de grands gestes d'appel; mais à mesure que nous avancions, cette illusion s'évanouit.

Nous en approchâmes jusqu'à deux cents mètres à peu près.

Pas un bruit, pas un cri n'indiquait qu'il y eût un être vivant à bord; au point, d'ailleurs, où en était l'incendie, il ne pouvait plus y rester personne vivant encore.

Le point brillant de l'avant était le mât de beaupré qui achevait de brûler. Le feu devait être à bord depuis déjà plusieurs jours. C'était un grand navire à la coque et aux bas mâts en fer; le pont défoncé n'était plus qu'une immense fournaise; les hauts mâts en bois, à demi

brûlés, s'étaient abattus et, retenus par les cordages d'acier, se balançaient lugubrement au gré de la houle; des chaînes pendaient, grinçant le long des flancs de fer du navire; des craquements semblaient comme des gémissements tandis que, par instants, de grandes gerbes de feu et de fumée montaient.

Une baleinière fit le tour du bateau; à l'arrière, on put déchiffrer ces lettres : IALEM; on héla à plusieurs reprises, aucune voix ne répondit; nous revînmes en route, et, peu à peu, sinistre épave, le navire incendié disparut dans le lointain.

Qu'était devenu l'équipage qui avait dû fuir dans des embarcations?

On fit bonne veille, mais rien n'apparut; la terre la plus proche était à environ quatre cents lieues, et, pour y atteindre, du calme ou des vents contraires (1) !

(1) Arrivés à Tahiti, nous signalâmes notre rencontre et nous apprîmes plus tard que le trois-mâts en fer portait le nom de *Jérusalem* et que son équipage avait pu gagner, sain et sauf, les îles Gallapagos.

Hier, dimanche, nous avons enfin aperçu la terre. Il faut n'avoir eu pendant si longtemps que le ciel et l'eau pour tout spectacle pour comprendre avec quelle joie puérile nous fouillions l'horizon de nos jumelles et quelle tendre admiration j'eus pour le premier cocotier qui montra son panache dans la lentille de ma lorgnette.

Nous sommes passés à un demi-mille environ de l'île Tatakoto, l'une des Pomotou.

Elle nous apparut comme une étroite bande de terre très basse, couverte de cocotiers dont les têtes en parasol et les troncs élancés paraissaient sortir de la mer. Une longue ligne blanche la bordait de notre côté, formée par l'écume des énormes vagues qui venaient se briser sur sa muraille de corail.

Comme la forme annulaire de l'île se dessinait nettement, on voyait de l'autre côté de la bande de terre jaune et sablonneuse une sorte de lac aux eaux tranquilles, d'un vert clair, et miroitant aux rayons du soleil.

Au loin, de l'autre côté de l'anneau, dans

un brouillard transparent et comme lumineux, la mince silhouette d'autres cocotiers se distinguait.

Des milliers et des milliers d'oiseaux de mer couvraient le sable de l'île et tournoyaient à quelques mètres au-dessus du sol, tous dans le même sens, et incessamment comme emportés dans une ronde éternelle d'âmes de damnés. Quelques-uns, se détachant, venaient, avec de grands cris rauques, voler autour de nous.

Toutes les îles, très nombreuses, qui forment le grand archipel des Pomotou ou Tuamotou ont une formation et une origine identiques.

C'est un immense anneau de corail plus ou moins irrégulier enfermant un grand lac intérieur aux eaux profondes, ne communiquant avec la mer que par quelques passes étroites là où, pour une cause quelconque, le corail a cessé de monter.

Presque toutes les îles de la Polynésie ont ainsi leur ceinture de coraux, ouvrage sécu-

6.

laire d'infiniment petits, muraille gigantesque et infranchissable contre laquelle viennent se briser les efforts incessants de la mer.

Plusieurs théories ont été émises pour en expliquer la formation.

A Tahiti et dans les îles analogues, îles montagneuses et d'origine volcanique, on croirait voir émerger les sommets verdoyants de hautes montagnes à demi englouties et sur les flancs desquelles, sous l'eau, dans une zone déterminée, des millions et des millions de polypes ont amoncelé leurs débris. Et ainsi se sont formés ces magnifiques anneaux de récifs coraliens aux mille couleurs et aux grottes profondes, où l'on voit se jouer des troupes innombrables de poissons aux formes étranges et aux couleurs éclatantes.

Dans les îles, comme les Tuamotou, réduites à un simple anneau, on admet généralement, avec Darwin et Reclus, que la montagne centrale s'est effondrée, affaissée, engloutie peu à peu, tandis que la muraille montait toujours, arrivait à fleur d'eau, recevant les détritus,

les épaves de toutes sortes, et n'enserrant plus que de vastes lacs dont la surface tranquille contraste avec l'éternelle agitation de la mer qui vient se briser sur le récif en hautes volutes écumantes.

Peut-être pourrait-on mettre en avant une autre hypothèse et, sans parler d'affaissement géologique, admettre que les flancs des monts immergés ont, comme ceux dont les sommets émergent, offert, à une certaine profondeur et dans une zone favorable au développement des animalcules, un point d'attache aux polypes coralifères. Ceux-ci, s'amoncelant, sont alors arrivés à fleur d'eau en anneaux plus ou moins irréguliers, selon la disposition de la ligne d'implantation.

Aujourd'hui, pluie et orage, comme il y en a fréquemment dans ces parages.

Nous passons tout près d'une de ces îles.

Les vagues du large déferlent avec fureur sur le récif, avec un mugissement sourd et continu qui vient jusqu'à nous comme une

menace. C'est une longue ligne blanche d'écume d'où jaillissent par instants, à une grande hauteur, d'énormes tourbillons, de véritables trombes d'eau ; les embruns qu'emporte le vent font au-dessus comme une fine brume à travers laquelle on voit la tête échevelée des grands cocotiers qui ploient sous la rafale.

Dans quatre jours, nous serons à Tahiti.

TAHITI ET LES ILES SOUS LE VENT.

Ce matin, 8 juillet, vers sept heures, nous avions par le travers le phare de la pointe Vénus, et la côte de Tahiti se déroulait à nos regards.

Le soleil était à peine levé depuis une heure, une brise légère et fraîche passait, et à ce moment délicieux du jour les détails de l'île nous apparaissaient avec une netteté merveilleuse. Son diadème de hautes montagnes si étrangement découpées se dressait tout en haut, au milieu de nuées légères et roses sous les rayons du soleil levant; au-dessous jusqu'à la mer de longues vallées descendaient, et des sommets jusqu'à la plage un immense et frais tapis de verdure couvrait tout.

Les rayons du soleil presque horizontaux glissaient sur les plateaux, laissant dans l'ombre le fond des vallées, jetant une note claire sur le dos verdoyant des collines, s'accrochant aux arêtes qui laissaient derrière elles des traînées d'ombres pleines de vapeurs bleuâtres et diaphanes.

A quelque distance de nous une longue ligne blanche courait sur la mer où les vagues se brisaient, marquant la place de l'anneau de coraux à fleur d'eau qui entoure aussi Tahiti.

A dix heures, par une passe étroite, nous franchissions le récif et, dans ce magnifique bassin naturel aux eaux tranquilles et profondes, nous mouillions à cent mètres du quai.

Deux vaisseaux de guerre français et un américain étaient à l'ancre; le long du quai quelques navires de commerce débarquaient des marchandises.

D'un fouillis de verdure émergent quelques maisons, c'est Papeete, vu du bord.

Tahiti! Et les jolies et si fraîches pages de Loti montent à notre mémoire! L'Océanie, et

tout un monde étrange passe devant notre souvenir à la suite des Cook, des Bougainville, des Dumont d'Urville et des Lapérouse.

Une nuée de pirogues légères à balancier nous environne, chargées de bananes, d'oranges, de cocos, de papayes, de mangues, de pommes roses, de tous ces fruits des tropiques si différents des nôtres; et de la terre et des bois voisins, des fruits des pirogues et de la salure de la mer monte dans la fraîcheur du matin un parfum fort et exotique.

Mais voilà que dans une baleinière accoste un lieutenant de vaisseau, aide de camp du gouverneur, et que le résumé de sa conversation avec le commandant est celui-ci : « N'éteignez pas les feux et partez ce soir. Pas loin, à Huaheine et à Bora-Bora, deux des Iles Sous le Vent; allez porter les invitations officielles pour la fête du 14 juillet, et revenez-nous le 12 au soir chargé de passagers. »

Et ce fut à bord un *tolle* général; ce qui n'empêcha pas qu'en ce moment nous sommes

en mer pour Huaheine. C'est une traversée d'une nuit, mais quelle nuit! Oncques ne vis roulis plus effroyable.

La gueule de nos canons dans l'eau, le pont balayé par des paquets de mer; je m'accroche avec désespoir à la table où j'écris jusqu'au moment où une trombe d'eau passe par la claire-voie ouverte du carré, s'abat sur ma table, et fait sous mes pieds un flot que le roulis promène d'une cloison à l'autre.

Il ne faut pas songer à dormir, le mieux est d'aller sur la passerelle joindre mes lamentations à celles de ce cher L... qui est de quart.



Huaheine et les Iles Sous le Vent font avec Tahiti partie d'un même groupe géographique et présentent à peu près la même configuration et le même aspect.

Nous contournons l'île et nous arrivons en face du mouillage d'Effari-Roa. L'anneau de

corail se rompt à cet endroit pour laisser passage aux plus gros navires.

Nous sommes au milieu de récifs sur lesquels les vagues du large viennent déferler en volutes régulières se succédant indéfiniment. Elles s'avancent, paraissant s'élever à mesure qu'elles approchent des brisants ; leur crête se frange d'une écume argentée, et tandis que du côté du large elles se gonflent et s'arrondissent, du côté de la terre elles se creusent, et l'eau est si limpide qu'elles sont d'un vert clair presque transparent. Tout à coup l'énorme masse d'eau dont la base vient se heurter au récif s'abat en s'enroulant pour ainsi dire sur elle-même dans un bouillonnement tumultueux, et un fracas continu monte comme un roulement de tonnerre.

Puis nous voilà dans les eaux tranquilles de la baie. Le spectacle est digne d'admiration. Notre arrivée a causé une grande animation, et de nombreuses pirogues circulent de tous côtés.

Ce sont des pirogues à trois ou quatre

hommes, faites d'une seule pièce dans un tronc de tamanou et munies d'un balancier en bois léger qui en assure la stabilité.

Dans le fond du paysage, de hautes montagnes se dressent abruptes, puis descendant peu à peu en pentes plus douces, se creusent en belles vallées verdoyantes et se couvrent de cette magnifique végétation des tropiques. Sur le bord de la mer c'est un fouillis de cocotiers élancés, de bananiers aux larges feuilles, d'orangers, de pandanus, de baraos, et au milieu, à demi perdues dans la verdure, ou baignant leurs pieds dans les eaux paisibles de la mer, de jolies cases en bois ou en bambou.

Sur le rivage s'agite une foule bigarrée, rouge, blanche, rose; et le tout forme un tableau étrange, plein d'un mélange d'originalité et de grandiose, de sublime et de grâce, d'un exotisme charmant, un décor féerique d'opéra où tout semble disposé pour le plaisir des yeux.

Pendant que nous nous promenons enfin sur la terre ferme avec une jouissance facile à com-

prendre chez des gens que la mer ballotte depuis plus de cinquante jours, notre commandant est allé transmettre l'invitation du gouverneur à la reine de Huaheine et à ses sujets.

L'affaire est d'importance; aussi, prise au dépourvu, celle-ci demande à consulter son conseil.

Et tandis que le conseil délibère, nous allons par les routes et les sentiers ombragés le long desquels sont les cases proprettes des indigènes; nous foulons sur la plage les fins débris de coraux que de petites vagues pressées viennent en bruissant lécher doucement; nous longeons de jolis ruisseaux frais et limpides à l'ombre des citronniers et des orangers qui embaument.

Les gens sur notre chemin nous saluent d'un « ia ora na » amical; les enfants nous suivent de loin, et aux portes apparaissent des visages curieux de femmes brunes aux longs cheveux noirs et aux grandes robes claires.

Comme de grands enfants, nous allons bruyants et gais, un peu grisés par le plaisir

tant attendu de fouler enfin autre chose qu'un pont de navire, par l'enchantement de cette nature si merveilleusement et si gracieusement belle, et par les parfums de la brise fraîche qui fait frissonner au-dessus de nos têtes les cimes des cocotiers.

Et le conseil délibérait toujours.

La case royale où il se tenait réuni et au-dessus de laquelle flotte le pavillon de l'île est tout sur le bord de la mer, à l'embouchure d'un joli ruisseau. Elle est en bois, peinte en blanc, à un étage et entourée d'une large véranda.

A quatre heures, quand notre promenade nous ramène de ce côté, la délibération est terminée : on accepte, mais on nous prie de ne prendre les passagers qu'à notre retour de Bora-Bora ; il y a des préparatifs à faire.

Les chefs, membres du conseil, sortent de la case : quelques vieillards à barbe rare et blanche, au teint basané, appuyés sur de longs bâtons; un indigène, entre deux âges, marche fièrement; il a arboré un superbe tuyau de

poêle, enfourché un pantalon à bandes d'or qu'il a attaché aux chevilles avec un lien de cocotier, et une vaste redingote aux gros boutons de cuivre fait flotter derrière lui des pans fantastiques. Il est parfaitement grotesque, surtout à côté du superbe gaillard qui est près de lui, jambes nues, torse nu, un simple pareo bleu autour des reins.

Comme nous passons devant la case royale, l'interprète qui nous a rejoints nous offre de nous présenter à la reine, et nous gravissons les marches de l'escalier de la véranda en mettant en fuite une nuée de jeunes femmes tranquillement assises et fumant leurs longues cigarettes.

Elles s'envolent en riant aux éclats, et de l'appartement où l'on nous introduit nous les apercevons qui nous examinent curieusement par les fenêtres.

La réception est pleine de dignité.

Dans une grande salle un peu sombre et nue, n'ayant pour meubles qu'une table, quelques chaises et des nattes, trois personnages sont

assis à gauche, tandis qu'une douzaine sont accroupis par terre à droite; au milieu, une femme d'un certain âge, la reine.

Graves et corrects, quoique très crottés par notre promenade le long des ruisseaux, nous saluons respectueusement.

Tout le monde se lève.

La reine est une femme d'une cinquantaine d'années, au visage régulier, ne manquant pas d'une certaine dignité; ses cheveux gris pendent en deux nattes sur ses épaules; elle est vêtue d'une longue robe flottante.

A sa droite est son fils, jeune homme d'environ trente ans, mélange de sang anglais et de sang maori.

Nous échangeons quelques paroles banales de présentation et nous nous retirons.

Le lendemain matin nous partions pour Bora-Bora.

Ici, la ceinture de corail qui entoure l'île, au lieu d'être nue, à fleur d'eau et balayée par les vagues, se trouve plus élevée et forme une

longue bande sablonneuse couverte de cocotiers; nous franchissons la passe et nous sommes dans une baie profonde que domine à gauche une immense muraille de rocher taillé à pic et fantastiquement découpé.

C'est dimanche, et du bord nous voyons de tous côtés des hommes et des femmes aux costumes clairs, qui se dirigent lentement vers une construction en corail blanc que l'on devine être le temple protestant.

Une sorte de longue avenue suit le bord de l'eau, ombragée par de grands cocotiers, des bananiers, des manguiers et des maiorés (arbre à pain); de jolies cases se cachent de chaque côté dans la verdure, et devant nous, sur le sol, fuient effarouchés des centaines de tourlourous (crabes de terre) qui rentrent précipitamment dans les innombrables trous qui font de la route un véritable écumoir.

Nous voici devant la case de la jeune reine de Bora-Bora, nous entrons et nous nous trouvons en présence d'une enfant d'une douzaine d'années, habillée de soie jaune, qui nous gra-

tifie en riant d'une vigoureuse poignée de main et qui, vivement intéressée par notre présence, se met à genoux sur sa chaise, les coudes sur la table, et nous regarde fixement en se fourrant alternativement les doigts de chaque main dans le nez.

A quatre heures, nos invités arrivent à bord; nous passons par Huaheine prendre nos autres passagers, et en route pour Papeete.

L'envahissement est complet; nous avons trois cents à trois cent cinquante personnes sur le pont; mais tout se passe sans cris, sans bousculades, ni récriminations; tout le monde paraît heureux et gai.

Le temps est magnifique heureusement, et ce n'est que l'affaire d'une nuit.

La reine de Huaheine nous a confié son fils, le seul de tous nos hôtes qui soit vêtu à l'européenne, ce qui a l'air de le gêner un peu. Aussi, dès que le soir arrive, il se débarrasse de son paletot, enlève avec satisfaction ses souliers et, à la mode canaque, tire sa chemise par-dessus son pantalon.

La nuit est calme, la mer sans une vague; toutes nos passagères ont été placées à l'arrière du bâtiment, où, dans l'obscurité, leurs vêtements blancs ou roses jettent une note claire; les longs cheveux noirs flottants exhalent une forte odeur de muguet; le feu d'une longue cigarette canaque éclaire par instants d'une lueur fugitive un jeune visage aux grands yeux noirs et aux lèvres souriantes; et le murmure des conversations monte entrecoupé de frais éclats de rire.

Et voilà que, dans le silence de la nuit, s'élève, chantée par plus de cent voix d'hommes et de femmes, une mélopée étrange, grave et douce, un de ces « himenés » tahitiens d'un charme si pénétrant et si bizarre qui vous berce délicieusement.



Papeete n'est qu'un grand fouillis de verdure, et ses rues, de larges avenues bien ombragées. Les environs en sont ravissants, et il

doit y avoir au monde peu de promenades qui vaillent celle de l'Est, du côté du tombeau de la reine Pomaré, ou celle de l'Ouest, du côté de Faa.

Le tombeau de la reine est un grand monument très simple en corail blanc; il se trouve dans un site admirable, sur un petit cap verdoyant et couvert de beaux arbres, tout sur le bord de la mer, dont les eaux paisibles viennent mourir doucement à quelques mètres, tandis que, du côté de la terre, par une échappée de vue, apparaissent dans le lointain les hautes cimes découpées du Diadème.

Du côté de Faa, la route, très accidentée, suit le rivage, soit qu'elle domine la mer d'assez haut, soit que les vagues lèchent le corail à vos pieds.

La côte se déroule avec mille détours capricieux qui font varier le paysage à chaque pas. Quand la route s'élève, on aperçoit au loin l'île de Moorea, avec son chaos de montagnes dont les contours un peu indécis se perdent en ce moment dans de légères vapeurs roses ou

violettes; la mer étincelle sous les rayons du soleil, et de chaque côté de la route c'est un sous-bois charmant où les larges feuilles d'un vert sombre et luisant de l'arbre à pain se mêlent au feuillage clair des bananiers, tandis que les hauts parasols des cocotiers frissonnent doucement sous la brise.

Sur la gauche, des collines s'étagent ou une vallée se creuse et s'enfonce dans la montagne qui dresse tout là-bas son énorme masse, que l'on voit de partout, et dont la tête touche les nuages.

Sous les grands bois pleins d'ombre, au milieu des orangers et des citronniers, sont éparses les maisons canaques en bambous.

Çà et là, le bleu ou le rouge éclatant d'un vêtement de femme jette une note crue; des hommes au torse nu et le pareo bleu à fleurs blanches noué autour des reins se livrent nonchalamment à quelques travaux domestiques, des vieillards rêvent au seuil des portes, des marmots nus et bruyants se roulent dans le sable au milieu des poules et des cochons.

Par moments, à travers la feuillée, un coin de mer apparaît tout éclatant de lumière ou parsemé de petites îles couvertes de cocotiers pressés les uns contre les autres.

Quand, vers six heures du soir, nous rentrons de notre promenade, le crépuscule est venu, le soleil se couche derrière Moorea, qui paraît tout embrasée; sous les bois, de grandes flèches de lumière traînent encore entre les arbres, allongeant démesurément les ombres, et peu à peu tout s'éteint; les Canaques, accroupis devant les maisons, font cuire le maioré ou le poisson pour le repas du soir; des feux s'allument et brillent çà et là, et de minces panaches de fumée montent tout droit entre les arbres; les lointains s'obscurcissent et se noient peu à peu; sous les cocotiers, une pénombre descend, une teinte plus grave a envahi tout le paysage, un grand silence est tombé.

Rapide et presque complète, la nuit est venue, et tout d'un coup un grand souffle passe sur les bois; de la terre et des plantes chauf-

fées par le soleil s'exhalent, dans la fraîcheur du soir, de pénétrants parfums, et les mille bruits mystérieux de la nuit s'élèvent.

Qui les peindra jamais, ces belles nuits de Tahiti, quand le ciel resplendit de millions d'étoiles, quand la brise embaumée par les tiarés et les citronniers passe en frémissant dans les feuilles, quand la grande voix monotone de la mer vous berce et vous endort, quand on sent passer dans la nuit comme un souffle mystérieux d'amour? Alors la pensée s'égare et se perd; c'est comme une angoisse indicible, mais délicieuse, qui vous étreint et dont on sort à regret, comme d'un rêve.

Et le jour, quand le soleil jette sur tout son éclatante lumière et sa chaleur vivifiante, il n'est rien de plus beau et de plus grandiose que ces paysages qui s'étalent sous vos yeux, enserrés par la mer bleue et par ce diadème de montagnes aux pics fantastiques ou aux flancs verdoyants.

Et que de sous-bois charmants, de cours d'eau délicieux, de jolies cascades, de ruisseaux

frais et limpides chantant sur les cailloux ! quel fouillis de lianes, de fougères arborescentes, de plantes et d'arbres de toutes sortes ! quelle exubérance de vie et que de tableaux ravissants !

Si avare ailleurs, la nature a été ici singulièrement prodigue de ses dons : le climat est doux et chaud, le pays merveilleusement beau ; l'indigène y trouve sans fatigue, presque sans travail, ce qui est nécessaire à sa vie ; il n'a qu'à tendre la main pour y cueillir les fruits qui le nourrissent : fei, ignames, bananes, maiores, papayes, oranges, fruits de toutes espèces ; la pêche, toujours fructueuse, n'y présente ni peine ni danger.

Aussi aucun peuple n'est-il plus paresseux, plus insouciant. Aucun n'a moins de besoins et moins de désirs, de même qu'aucun n'a une philosophie plus doucement fataliste et une bonne humeur plus inépuisable que le Tahitien.

La vie de l'esprit y est bien réduite, mais c'est le triomphe de la vie contemplative, en

même temps que la vie des sens y est intense et affinée comme cela doit arriver dans un pays où tout paraît fait pour la satisfaire.

Le Tahitien appartient à cette forte race maorie qui peuple toute la Polynésie : les hommes sont vigoureux, intelligents, généralement de haute stature, au visage fier et non dénué d'une mâle beauté; les femmes aussi sont généralement fort belles, surtout dans la race croisée, où l'on trouve fréquemment des types d'une grâce et d'une perfection de lignes vraiment rares.

Gai et rieur, ne connaissant rien ou presque rien des âpres luttes pour la vie de nos vieilles civilisations, le peuple de Tahiti est peut-être unique au monde : les fleurs, les danses, les chants et le vin d'oranges sont les grandes passions et presque l'unique souci des Tahitiens et des Tahitiennes.

La liberté des mœurs est incroyable et s'étale bravement, sans hypocrisie; mais ils y mêlent une insouciance si naturelle, il y a chez les femmes une espèce de poésie native et de

grâce naïve si réelles, que ce qui serait ailleurs une licence intolérable paraît ici le résultat d'une nature libre, dégagée de préjugés et de conventions : ce n'est pas le nu qui fait l'impudeur, on l'a dit, c'est la feuille de vigne.

Et on emporte de Tahiti une impression profonde qui ne doit s'effacer jamais.

Il y a assurément, de par le monde, beaucoup de pays aussi beaux et aussi agréables, mais bien peu réunissent à la fois tous les charmes de celui-ci.

Peu à peu, on se laisse pénétrer par l'enchantement de cette île perdue au milieu du Pacifique; c'est comme un engourdissement de l'esprit au profit des sens qui s'affinent, vibrant comme une corde fortement tendue, à la moindre impression. Cette nature admirable vous enveloppe, vous envahit, vous assimile à elle pour ainsi dire, vous élève jusqu'à elle et vous fait comprendre et admirer ses éternels et sublimes poèmes.

***

... Tandis qu'étendue dans son hamac, elle se balançait, frappant en cadence le sol de son pied nu, agitant un éventail d'une main, un bras replié sous sa tête et ne me montrant que son fin profil de jolie femme, je l'interrogeais, comme cela m'arrivait souvent, sur les vieilles histoires du passé que, dans son enfance, lui racontait sa grand'mère, la vieille reine de Moorea; et, comme son regard était tourné vers deux étoiles qui, au ciel, brillaient l'une à côté de l'autre d'un vif éclat, elle me dit, en me les désignant du doigt, un mot tahitien que j'ai oublié :

— Il y a bien longtemps, vivaient dans une pauvre case de Papeete deux vieillards et leurs petits-enfants, le frère et la sœur.

Les vieux étaient d'humeur morose et acariâtre, la case était triste, les enfants négligés, peu aimés et maltraités souvent.

Aussi, peu à peu, leur petite figure s'amai-

grit; ils ne jouaient plus avec les camarades de leur âge, mais ils s'en allaient tous les deux par les sentiers solitaires, se tenant par la main, roulant dans leurs têtes des pensées bien graves qui faisaient leurs yeux tout gros de larmes.

Or, un jour qu'ils avaient été plus maltraités que d'habitude, pendant que les vieillards prenaient leur repas du soir, ils restèrent tout seuls dans un coin, et on ne les appela pas pour manger.

Mais, tout à coup, voilà que les deux vieux se retournèrent tout pâles : les enfants avaient disparu; seulement, deux formes blanches s'éloignaient dans la nuit. Alors ils coururent malgré leurs jambes tremblantes, et ils appelaient leurs enfants avec des larmes, car le remords était entré dans leur cœur.

Ils coururent ainsi longtemps; ils arrivèrent au sommet d'une montagne; mais là non plus ils ne purent rattraper les deux blancs fantômes qu'ils virent s'envoler vers le ciel; et à mesure que les deux enfants disparaissaient et

s'évanouissaient dans la nuit, au-dessus des deux formes blanches, ces deux étoiles montaient et devenaient brillantes comme maintenant.

Et elle me répéta le mot tahitien que j'ai oublié.

— En ce temps-là, Tahiti était aux Tahitiens; on avait déjà bien vu apparaître ces hommes au pâle visage qui ont aujourd'hui tout envahi et devant qui la vieille race maorie recule et disparaît peu à peu, mais l'indépendance de Tahiti et de Moorea n'était pas encore menacée, et les Tahitiens vivaient sous la terrible domination de leurs rois.

Alors un peuple nombreux se pressait dans les baies et jusque dans le fond des vallées; au milieu même des monts, des tribus turbulentes et redoutées avaient établi leurs repaires, d'où elles sortaient souvent pour attaquer leurs ennemis des bords de la mer.

Il y avait là, sur les rivages, de grands villages aux maisons pressées les unes contre les autres et dans les rues desquelles circu-

laient, vivant d'une vie bruyante et inquiète, des centaines et des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants.

La population était si dense qu'un ordre du roi ne donnait qu'un maioré pour trois cases.

Tout ce peuple était courbé sous la main de fer d'un roi et des prêtres qu'ils considéraient comme d'une essence supérieure à la leur et dont l'autorité était indiscutée.

Et quand le roi faisait appeler un Indien et lui disait de prendre sa lance, d'aller tuer son voisin, et de le porter au « marae » pour les sacrifices aux dieux, celui-ci, sans mot dire, exécutait l'ordre du roi, qui, sur ce cadavre, par coutume royale, prélevait l'œil droit.

Aussi les Tahitiens vivaient dans l'anxiété, car tous les jours l'un d'eux était ainsi désigné pour le funeste sacrifice, et chacun attendait son tour dans une morne indifférence ou avec une sourde colère impuissante.

Beaucoup, se sentant menacés, s'enfuyaient, couchaient dans la brousse, sur les arbres; la terreur était partout.

L'envoyé entrait dans la case, demandait si un tel était là, bondissait et l'assommait de son casse-tête ou le perçait de sa lance. Souvent la famille assistait immobile à l'horrible exécution ; parfois l'envoyé était tué, et alors quelquefois le roi acceptait l'échange.

Un jour, un Tahitien appelé par le roi reçut l'ordre de tuer un de ses voisins, qui était en même temps un de ses amis.

Il retourna à la case, sombre et tout rempli de terreur. Sans regarder sa femme ni son jeune fils, il prit son casse-tête et sortit. L'enfant insouciant le suivit, le père se détourna et le chassa durement ; alors le fils se mit à pleurer et, sans obéir, s'attacha aux pas de son père.

Deux ou trois fois le père voulut l'éloigner, mais son fils s'accrochait à lui ; alors, égaré, fou de douleur, l'homme leva sa masse et étendit son fils raide mort. Puis il demeura immobile, l'œil sec, debout auprès de ce cadavre chéri. A la fin, il souleva le corps dans ses bras et silencieusement alla le déposer aux pieds du roi.

De retour à la case, son regard farouche fuyait le regard anxieux de la femme qui ignorait tout ; mais comme la nuit venait, que l'enfant ne paraissait pas, que le père était toujours là sombre et muet, la mère comprit ; elle alla s'accroupir dans un coin, le menton aux genoux, ses longs cheveux noirs épars l'enveloppant jusqu'aux pieds, et de grands sanglots par moments la secouaient tout entière.



Au kiosque de la place du Gouvernement jouent de temps en temps soit la musique locale, soit les musiques des navires de guerre qui passent, français, anglais, russes ou américains.

Tout autour de la place s'installent alors une vingtaine de petits marchands dont des lampes à pétrole ou des bougies éclairent les éventaires en plein vent ; sur des nattes ou de petites tables se débitent des cocos frais, des cigarettes tahitiennes : feuilles de tabac

simplement séchées, roulées dans d'étroites feuilles de pandanus; des couronnes de fleurs, des guirlandes de tiarés (gardénias) odorants, de fleurs artificielles en mince écorce de pias; des verres de bière, des bouteilles de limonade et des sirops glacés.

Entre les marchands et le kiosque circule la foule des Canaques, hommes et femmes, surtout femmes qui pour la circonstance ont fait un brin de toilette, et de nombreux Européens parmi lesquels sont largement représentés les équipages des navires en rade.

Ce public n'est pas très « select », mais il est original, et comme la musique a sur les nerfs de cette foule de grands enfants tahitiens venus pour s'amuser une influence incroyable, le spectacle devient aux premiers accords des cuivres encore plus pittoresque.

Des danses s'ébauchent au pied du kiosque au milieu des exclamations bruyantes et des éclats de rire, et ce sont, à travers la foule bon enfant, des galopades échevelées de groupes accompagnant la musique de leurs chants.

Tout ce monde en belle humeur s'amuse franchement sans grossièreté, et les bousculades les plus imprévues n'éveillent jamais chez personne que des lazzi ou des explosions de gaieté.

En dehors de la foule, sur un ou deux côtés de la place, les gens plus graves ont fait apporter des nattes et des coussins : officiers ou fonctionnaires et le « Tout-Papeete » féminin, Tahitiennes de race pure ou demi-blanches, la reine Marao et son entourage, et beaucoup d'autres. Et des groupes se forment de femmes aux longues robes claires, aux opulentes chevelures noires flottantes, aux yeux aussi noirs que les cheveux, aux lèvres sensuelles et railleuses.

A demi couchées sur des nattes, agitant leurs éventails, et fumant leurs longues cigarettes canaques, des gardénias piquant d'une note blanche leur chevelure d'ébène, dans une pénombre favorable aux confidences et au flirtage, elles reçoivent les hommages, les compliments et les plaisanteries avec cette grâce

nonchalante des femmes des tropiques que relève ici le piquant d'une liberté de langage et de mœurs incroyable et d'une gaieté endiablée d'un fond inépuisable.

Peut-être, et même très sûrement, perdraient-elles presque tout leur charme à être transportées en dehors de leur cadre et de leur milieu, mais il y a encore chez elles pour nous un parfum d'exotisme pénétrant et qui séduit, et le cadre où toutes ces figures s'agitent est d'une beauté si merveilleuse qu'un reflet en va jusqu'à elles et fait peut-être leur plus sûr attrait.

Et au-dessus de toute cette foule passe un parfum un peu grisant fait de muguet, de santal et d'oranger, car les Tahitiens ont la passion des fleurs, et, hommes et femmes, ils ont des fleurs aux cheveux, des fleurs au cou, des fleurs à la main.

La grande mode est d'aller, à la fin de la musique, prendre le thé chez le Chinois; les couples s'organisent; accepter une telle offre est généralement pour la Tahitienne un consentement tacite à une intimité complète, mais

en ce pays du soleil et des orangers l'amour est chose si légère qu'un refus serait trop cruel, et voilà que subitement le quartier chinois est envahi par une foule extraordinairement bigarrée, mais dont les éléments disparates se rencontrent dans cette pensée de laisser fuir les heures gaiement. Et, fait digne de remarque, dans ce coudoiement de gens de toutes sortes il est rare que des gros mots s'échangent, que des querelles s'élèvent ou que la gaieté monte à un diapason trop élevé. D'ailleurs, telle échoppe de Chinois a sa clientèle habituelle plus ou moins choisie ; et dans le cabaret, au milieu d'un tapage infernal, circule entre les bancs de bois le « Tinito » (Chinois) affairé, au sourire figé sur les lèvres, petit homme jaune aux yeux clignotants relevés vers les tempes, dont les membres grêles et la poitrine étroite flottent dans une courte blouse bleue ; un pantalon gris aux plis raides tombant au genou découvre des tibias maigres au bout desquels deux pieds osseux font claquer des babouches jaunes.

Il va d'une table à l'autre, portant de petites tasses de liqueur blonde et fade que surmonte un mince panache de vapeur, souriant toujours, ou tout à coup rageur et regimbant avec une voix de crécelle sous les plaisanteries et les brocards un peu vifs d'une Tahitienne pour qui un Chinois est un être éminemment méprisable : « Tinito ouri neo neo ! Le Chinois est un chien puant ! »

Et par-dessus le tohu-bohu des gens et le tapage des conversations, dans la rue qu'éclairent bizarrement les lanternes en papier des cabarets, grince je ne sais quelle musique, flûte chinoise criarde ou accordéon pleurard.

Et aujourd'hui je ne puis entendre le son mélancolique et nasillard d'un accordéon, sans voir passer dans une vision rapide tout ce quartier excentrique de Papeete où d'âcres senteurs d'opium se mêlent aux parfums du monoi et des tiarés, sans me figurer entendre monter dans les bois odorants, sous la clarté des étoiles, les graves et doux himenés de Tahiti, sans revoir la mer bleue aux grottes

profondes de corail, la montagne aux pics fantastiques, les fraîches vallées ombreuses, les clairs ruisseaux où nous nous baignions si délicieusement; et me sonnent encore aux oreilles les joyeux éclats de rire et les gais propos, en cette langue tahitienne si harmonieuse et si douce, de jolies femmes aux noirs cheveux, aux beaux yeux troublants et aux lèvres amoureuses. Ia ora na, Tahiti! Adieu, Tahiti!

IV

ILES MARQUISES

Taio-Hae, dans l'île de Nuka-Hiva, est le siège de la résidence. C'est un petit village mi-européen ou américain, mi-indigène, aux maisons disséminées sur le bord de la mer, au fond d'une assez large baie.

Deux mornes d'aspect désolé font sentinelle de chaque côté à l'entrée; un demi-cercle de montagnes l'entoure; derrière le village, le terrain bien boisé s'élève en pente assez douce jusqu'au pied de la montagne qui ferme la vallée dans le fond par une muraille presque à pic de près de mille mètres.

C'est de Taio-Hae qu'avec un de mes compagnons du bord je partis, vers une heure de l'après-midi, par une belle journée, pour aller

à Atihéou. Nous voulions ainsi traverser l'île dans sa largeur, c'est-à-dire franchir la première crête, traverser la grande vallée centrale de Taïpivaï et, après avoir gravi la seconde ligne de crête, descendre de l'autre côté sud de l'île dans la baie d'Atihéou.

Toutes les îles de cet archipel des Marquises se ressemblent : d'origine volcanique, elles peuvent être ramenées à un type commun, que l'on trouve dans sa plus grande simplicité à Hiva-Oa : une crête médiane d'où se détache une série de contreforts qui viennent en pentes raides tomber à la mer en hautes falaises abruptes et qui limitent de profondes vallées et de nombreuses baies.

Vues du large, ces îles offrent un aspect un peu différent, suivant qu'elles présentent leur côté nord ou leur côté sud.

Dans le sud, exposé aux brises fraîches et constantes des alizés, une végétation puissante couvre tout d'un magnifique manteau de verdure, depuis le fond des vallées jusqu'aux crêtes des montagnes.

Le côté nord est plus aride; en maints endroits, les collines montrent leur dos pelé, leur terre rouge brûlée par les rayons du soleil ou ravinée par les pluies; le roc apparaît gris et nu, découpé en pointes pittoresques où la clarté crue du jour met, dans la lumière irradiée, comme un flamboiement tremblotant. C'est seulement dans la vallée que la végétation reparaît puissante et touffue.

Mais si, d'une baie à l'autre, les lignes générales du paysage changent peu, les détails varient à l'infini; et comme l'ensemble est toujours grandiose et sauvage, les détails toujours pittoresques, on ne se lasse pas du spectacle.

Le sentier qui part de Taio-Hae va d'abord montant doucement : c'est de chaque côté un fouillis inextricable de goyaviers toujours chargés de fruits, de « borao » couverts de fleurs en forme de coupe d'une belle couleur jaune orange, à fond de pourpre, puis des papayers, des cotonniers, des citronniers, des orangers, de grands « mapés » aux troncs énormes s'élevant tout droit avec des contreforts qui s'avan-

cent comme des murs, et dont les fruits jonchent le sol comme de grosses châtaignes, et par-dessus tout les têtes élancées et mobiles des cocotiers dont les grandes feuilles se balancent constamment avec un sourd bruissement.

Des ruisseaux roulent de tous côtés sur des cailloux leur eau limpide et fraîche, tandis qu'on a jeté comme des ponts, d'un bord à l'autre, quelques troncs de cocotiers à demi pourris.

Et partout, sur le sol, un éboulis de roches et de pierres roulées, de toutes grandeurs, vomies là dans je ne sais quel cataclysme.

Çà et là, près des ruisseaux, quelques cases isolées ou groupées, toutes pareilles : une large plate-forme, haute d'un mètre ou un mètre cinquante, faite de fragments de roches entassées, l'assise supérieure formée de larges pierres plates et polies, c'est le « paepae ». Là-dessus, le Canaque a élevé sa case, dont les troncs de cocotiers forment la charpente, des bambous entre-croisés les murs et un épais feutrage de feuilles de cocotier la toiture.

A notre approche, les chiens, debout sur le paepae, s'enrouent à force d'aboyer, ou nous voyons quelques femmes à demi nues rentrer précipitamment et sortir l'instant d'après en mettant à la hâte leur longue robe de couleur voyante : coquetterie et non pudeur. Les hommes nous saluent d'un « cahoa » sonore et nous invitent à entrer.

Hommes et femmes, ces Marquisiens sont les dignes représentants de cette belle et forte race maorie qui peuple la Polynésie : grands et bien musclés, aux traits réguliers, à la figure énergique, les hommes vont presque nus, leur costume se réduisant à une étroite ceinture ou au pareo tahitien.

Ils sont tatoués de la tête aux pieds par de larges bandes de couleur gris fer, séparées par des arabesques ; et ce tatouage, à lui seul, constitue un véritable vêtement.

Les femmes ne sont vêtues généralement que d'une sorte de pagne serré à la taille, par-dessus lequel elles jettent à l'occasion une longue robe légère.

Moins tatouées que les hommes, elles n'ont sur les lèvres que quatre ou cinq lignes verticales bleuâtres, tandis qu'aux mains et aux poignets un tatouage d'arabesques serrées et fines dessine comme un gant à jours.

Aux cheveux et aux oreilles, des fleurs ou du feuillage, et au cou un petit paquet d'herbes odorantes.

Tout en suivant le sentier, nous rencontrions, çà et là, de ces entassements réguliers de pierres, assises d'anciennes cases aujourd'hui disparues. A un endroit surtout, les paepae sont nombreux et se touchent presque sur une assez grande étendue; il y a là les restes d'un grand village dont les vieux Canaques (1) parlent encore.

Sur le bord de la route, on montre un emplacement qui aurait été celui de la case du

(1) J'emploie indifféremment pour désigner ces peuples polynésien, tahitien, marquisien, tongien, samoan, le terme de Canaque ou de Maori ; bien que consacrée par l'usage, cette façon de parler repose sur une inexactitude : Canaque devrait désigner spécialement les Néo-Calédoniens, de race papoue, race absolument différente de la race maorie.

« taoute » (sorcier), et, comme appui à cette assertion, au pied d'un vieux cocotier gît un tas d'ossements humains à demi enfouis dans le sol et blanchis par le temps : restes de sacrifices humains.

Un peu plus loin, sur un point plus élevé et perdu dans la broussaille, est encore le paepae de la case du chef de la pêche. De là on découvre toute la baie, et quand des troupeaux de requins ou quelques baleines apparaissaient, la conque donnait le signal à toute la population.

Nous passâmes devant le village disparu, et c'est en vain que nous nous arrêtâmes un instant pour y évoquer les ombres de ses anciens habitants ; rien n'apparut, tout resta silencieux ; seule, la brise de la mer en passant dans les cocotiers faisait s'entre-choquer les feuilles avec un petit bruit sec ; le taoute ne se dressa pas pour nous immoler à ses dieux vengeurs, mais un bœuf, à demi sauvage, qui, sous un oranger, broyait tranquillement les fruits tombés, s'arrêta à notre vue et s'enfonça

au petit trot dans les broussailles, avec un long mugissement.

Peu à peu la route s'élève, et c'est par une pente fort raide et après de nombreux lacets que l'on arrive au col de la première crête.

Un petit coin d'ombre : on s'y assoit et l'on admire le paysage qui se déroule à vos pieds tandis qu'à cette hauteur une brise plus fraîche vous caresse le visage.

Et véritablement le paysage est admirable : toute la baie et le cirque de Taio-Hae avec ses vallées secondaires apparaissent ruisselants de lumière, la mer d'un bleu d'azur étincelle sous le soleil, et d'ici notre navire paraît réduit aux dimensions d'un jouet d'enfant.

A côté de nous se dresse encore une grande muraille noire et à pic qui nous domine de plus de cent mètres.

Nous tournons le dos à Taio-Hae et franchissons le col ; le sentier fait quelques détours, et brusquement la grande vallée de Taïpivaï se déroule à nos pieds.

Nous nous arrêtons surpris : le fond en est

à près de mille mètres au-dessous de nous, et plusieurs kilomètres nous séparent de l'autre crête; à notre gauche, la vallée est fermée par une haute chaîne presque à pic et tapissée du haut en bas par une végétation touffue; sur ce fond sombre tranchent les longues traînées blanches de six cascades dont on aperçoit l'eau écumante tomber en bouillonnant de roches en roches; la rivière qu'elles forment va se perdre sous la forêt qui est à nos pieds.

Le soleil commençait à baisser, de sorte qu'en bas, tout se noyait déjà dans une ombre qui montait lentement, tandis que les crêtes étaient vivement éclairées et qu'au-dessus de nos têtes passaient de grands nuages rouges comme embrasés.

Un grand silence régnait partout, on n'entendait même pas le fracas des cascades trop éloignées de nous.

Tout ce paysage est d'un grandiose et d'une solitude qui nous étreignent, et l'on devine quelle influence a pu avoir une telle nature sur l'homme qu'elle écrase de sa grandeur sauvage.

Par une route un peu vertigineuse nous dégringolons dans la vallée : des troncs de cocotiers, des bambous ont été fichés dans le roc les uns à côté des autres et forment un sentier d'un mètre cinquante de large qui descend en lacets le long des parois à pic de la montagne; une sorte de garde-fou en bambous court du côté du précipice, précaution non inutile, car un tel chemin donne le vertige, d'autant que par endroits quelques troncs pourris ont cédé et que sous vos pieds par de larges brèches vous voyez les lacets inférieurs et le ravin béant.

On descend ainsi quelques centaines de mètres, puis la pente s'adoucit, la route s'élargit et l'on s'engage dans la forêt.

Quelques cochons sauvages fuient tout effarés à notre approche avec un bruit de feuilles sèches froissées; la nuit gagne peu à peu; autour de nous, nous entendons, sans la voir, l'eau courir sur les cailloux; dans ce demi-jour tout prend une teinte grise et comme mystérieuse, les moindres bruits résonnent étran-

gement ; la grandeur un peu triste de la nature qui nous entoure, cette solitude et ce grand silence que trouble seul le bruit de nos pas nous impressionnent malgré nous, mon compagnon et moi ; machinalement nous nous hâtons, n'échangeant que de rares paroles.

Un grand pont de troncs de cocotiers sur une rivière de trente mètres de large, et nous voilà de l'autre côté de la vallée.

Nous montons rapidement et arrivons un peu fatigués au sommet de l'autre versant.

Pendant une minute, tout au loin, à nos pieds, nous apercevons dans le cirque qui forme la baie d'Atihéou la mer à demi noyée dans de légères brumes grises qui glissent lentement à sa surface. Puis la nuit brusquement vient complète, encore accrue par un gros nuage noir qui passe sur nous, nous enveloppe et nous mouille d'une pluie fine et froide.

Comment, malgré l'obscurité et les précipices de la route, étions-nous vers minuit sur les bords de la mer, devant la demeure du chef d'Atihéou, ce serait trop long à ra-

conter; nous ne le savions guère trop nous-mêmes, mais nos jambes le savaient de reste.

Nous poussâmes la porte de la demeure de notre vieille connaissance le chef Coamoa, célèbre pour avoir goûté quelque peu à la chair d'une sienne parente qu'il abhorrait ; mais il y avait si longtemps qu'il en souriait maintenant d'un air un peu confus, quand on lui rappelait ce léger péché de jeunesse.

Disons tout de suite que le cannibalisme a disparu depuis longtemps des Marquises ; la dernière scène de ce genre remonte à une vingtaine d'années, époque à laquelle un Européen, un Allemand, fut, par vengeance, pendu à un arbre au moyen d'un hameçon piqué dans la bouche, découpé, distribué par tranches et mangé.

A notre entrée, tous les fantômes étendus dans les coins de la vaste chambre se redressèrent, et la petite lampe posée à terre au milieu de la pièce dessina sur la muraille des ombres fantastiques.

Le vieux chef se leva, sa femme nous éten-

dit une natte et nous offrit quelques cocos frais, tandis que son dernier-né, marmot de trois ou quatre ans, se tenait debout tout nu, arc-bouté sur ses deux jambes peu solides, et frottait énergiquement ses yeux endormis de ses petits poings fermés.

Nous tentâmes dans un langage imagé de conter au vieux notre odyssée; celui-ci à moitié endormi nous regardait en souriant vaguement, accentuant son sourire et essayant d'écarquiller ses paupières quand nos regards rencontraient le sien.

Un à un, tous les fantômes s'étaient recouchés. Dans l'appartement voisin, les deux filles de Coamoa étendirent pour nous deux nattes, et déposèrent à côté des cocos, des oranges, des éventails et une lampe fumeuse.

Comme elles se retiraient, Coamoa entra et leur adressa quelques mots.

Les jeunes filles, au torse nu qu'éclairait avec d'étranges reflets la lueur vacillante de la lampe, éclatèrent de rire en montrant leurs dents blanches.

Le vieux se pencha vers nous. Nous savions trop jusqu'où va l'hospitalité, pas toujours désintéressée, des Marquisiens, et la bonne volonté des Marquisiennes, pour ne pas avoir prévu l'offre qu'il nous fit.

Nous déclinâmes poliment un tel honneur, et toujours grave, Coamoa se redressa et sortit suivi de ses deux filles dont une moue dédaigneuse plissait maintenant les lèvres.

On n'entendit plus bientôt que le bruit monotone et sourd des vagues qui venaient déferler tout près sur la plage et les aboiements lointains de quelque chien hurlant à la lune; je me vis en France, chez moi, bien loin; il faisait grand jour là-bas en ce moment; puis tout devint confus, et je m'endormis.

Je me rappelle, un autre soir, être allé chez ce même chef; quand nous entrâmes dans la grande chambre, il y avait foule nombreuse : hommes et femmes, accroupis par terre le long du mur, causant et fumant.

Nous demandâmes quelques chants et des danses.

Ils se mirent debout sur deux rangs, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, se faisant vis-à-vis et se touchant presque, et, tout en dansant, ils chantaient.

Une femme psalmodiait une phrase : ils la continuaient tous et terminaient par quelques notes gutturales, graves et prolongées, et ainsi de suite, toujours sur le même rythme et sur le même ton. Ils racontent ainsi sur un mode un peu lugubre, soit des choses obscènes, soit des histoires de leur vie commune, soit de vieilles légendes; parfois même ils répètent des phrases dont ils ne comprennent plus le sens.

En même temps, ils se balançaient en cadence, ceux d'un rang en sens inverse de ceux de l'autre, fléchissant les genoux et se redressant tour à tour, les bras pendants, ou frappant en mesure dans leurs mains avec un bruit sonore.

Les visages étaient graves et sévères, les mouvements toujours lents; seuls, les regards s'animaient peu à peu, devenant durs et sauvages, avec la fixité d'hypnotisés.

Comme je m'approchais, le vieux chef, souriant, prit sa lampe, et, avec une attention délicate, passant derrière les danseurs, il promena sa lumière sur les visages impassibles.



Les rameurs se courbent sur les avirons en poussant des cris sauvages, et, portée par l'énorme vague qui déferle en écumant, notre baleinière file comme une flèche et vient enfoncer son avant dans le sable à quelques mètres de la plage.

Nos Marquisiens sautent vivement à l'eau, soulèvent à bras l'embarcation et déposent sur le rivage contenant et contenu.

Le fils de la vieille reine Vackau nous attend ; il nous a préparé un repas avant notre départ pour la cascade d'Acahui que nous venons visiter.

C'est un homme d'environ quarante ans, de haute taille, à la démarche un peu gauche, à la physionomie un peu inquiète, mais non sans expression et sans intelligence.

Grand mangeur d'opium et non ennemi de la dive bouteille, il est, au demeurant, bon prince et tout à la disposition de qui a besoin de ses services.

Il parle assez correctement le français et est toujours strictement vêtu à l'européenne, ce qui n'empêche pas qu'il soit, comme ses sujets, complètement tatoué, à l'exception des mains et du visage.

Notre hôte nous conduisit à sa demeure, où le repas avait été servi par les soins de sa femme. Celle-ci, d'une dizaine d'années moins âgée que son mari, est d'une taille au-dessus de la moyenne et aussi d'un embonpoint peu commun parmi ses congénères. Avec un masque impassible et empâté pour visage, la petite pipe traditionnelle des Marquises à la main ou aux lèvres, elle a toujours l'air béatement plongée dans une profonde rêverie.

Par moments, à quelque plaisanterie, un gros rire ébranle toute cette masse gélatineuse qui ballotte et dont les oscillations s'arrêtent ensuite peu à peu.

Depuis que nous courons le monde, nous avons déjà coudoyé tant de rois et de reines, à commencer par les rois nègres et à continuer par les rois maures, pour finir par notre petite reine en robe jaune de Huahine, que le prestige royal a quelque peu diminué à nos yeux, au moins en ces contrées; aussi est-ce sans façon que nous prenons place à côté du couple princier.

Le menu est tout à fait couleur locale : j'y relève un certain poisson cru assaisonné d'une sauce à l'eau de mer, eau de coco et pulpe de coco râpée, dont la recette, assurément, n'a pas dépassé l'Océanie.

On arrive à la cascade par une sorte de défilé que forme la vallée en se rétrécissant rapidement, jusqu'à n'avoir pas plus de deux cents mètres de largeur, tandis que de chaque côté la montagne se dresse, noire et nue, comme une énorme muraille de six à sept cents mètres de hauteur.

C'est à nos pieds un indescriptible chaos de roches et de cailloux au milieu desquels le

ruisseau se fraye péniblement une voie, ramassant ici son eau limpide dans de grandes vasques profondes, et là s'étalant en une large nappe.

En levant la tête, nous apercevons le ciel comme du fond d'un immense puits; de gros oiseaux noirs volent silencieusement d'une paroi à l'autre, tandis que là-haut, en pleine lumière, des nuages blancs passent rapidement au-dessus de la forêt qui recouvre le plateau de Tovi, que nous avons à six cents mètres au-dessus de notre tête.

Il fait un peu sombre, une fraîcheur humide nous pénètre, et notre voix résonne, renvoyée d'un mur à l'autre.

La rivière fait un coude brusque, et on n'aperçoit plus l'entrée par laquelle on vient d'arriver tout au fond de la gorge, qui se termine par un cul-de-sac.

On est littéralement dans une immense crevasse qui paraît fermée de toutes parts, profonde de cinq cents mètres et à peine large de cent.

Dans une paroi s'ouvre une large grotte au fond de laquelle tombe avec fracas une énorme masse d'eau bouillonnante. La cascade vient de tout là-haut, du plateau de Tovi, d'où elle se précipite en traînée blanche d'écume; la nappe d'eau qu'elle forme prend dans cette demi-obscurité des tons plombés et métalliques; d'énormes blocs émergent. Sur l'un d'eux se tiennent trois femmes, l'une debout, les deux autres accroupies à ses pieds, les cheveux épars, entièrement nues. Leurs corps cuivrés se détachent sur le fond gris des roches, et leur chant guttural et lugubre se marie au bruit étourdissant de la cascade. Nous nous baignons dans cette onde glacée: ce demi-jour, cette trombe d'eau s'abattant sur les roches et rejaillissant avec un fracas étourdissant, ces rochers noirs tout ruisselants sous cette voûte de pierre d'où tombe un suintement continu, les cris sauvages des femmes qui se sont jetées à l'eau après nous, les hurlements de nos deux guides qui, tout nus, bondissent de roc en roc, ces immenses mu-

railles de granit qui nous écrasent de leur masse, tout cela est d'un sauvage dont il est impossible de ne pas subir l'impression à la fois puissante et pénible.



Les Marquisiens sont de taille au-dessus de la moyenne : environ un mètre soixante-dix pour l'homme, un mètre soixante-cinq pour la femme.

La coloration de leur peau est d'un brun orangé plus ou moins clair. Ils sont vigoureusement bâtis, bien musclés, rarement gras, jamais ou presque jamais obèses, et même devenant très maigres quand ils avancent en âge.

Chez l'homme, le visage est ovale, les traits sont fins, les lèvres sont cependant un peu grosses; le nez est droit, parfois légèrement aquilin; le front est haut, nettement défini aux tempes, qui sont un peu aplaties; l'angle facial, mesuré par nous chez un grand nombre d'entre eux, ne donne pas des chiffres inférieurs à

ceux fournis par l'angle facial de l'Européen. Les yeux sont grands, mais presque toujours fortement injectés. Perdus au milieu du gris sombre du tatouage, ils prennent une expression un peu étrange, dure et sauvage, qu'ils n'auraient pas sans cela.

La muqueuse des lèvres n'est jamais franchement rose ou rouge comme chez l'Européen, elle offre une légère teinte violacée. Les dents sont admirables de blancheur et saines. La barbe est rare, un peu grosse et souvent d'un roux foncé. La moustache est presque nulle. Les vieillards portent presque tous au menton une touffe blanche qu'ils cultivent avec soin, car les « barbes de vieillards » mises en coupes réglées sont un des ornements du Canaque aux jours de fête.

Les cheveux sont abondants, un peu ondés, un peu gros, presque toujours du plus beau noir. Ils les portent à demi longs; souvent chez les vieillards on voit une moitié courte et une moitié longue et tressée en une foule de petites queues.

Le Marquisien présente le type maori dans toute sa pureté ; il en est, avec le Tongien, le plus beau type masculin, comme la Tahitienne en est le plus beau type féminin.

Tous, surtout les vieillards, sont tatoués à peu près des pieds à la tête ; aucun tégument externe n'y échappe, excepté la paume des mains et la plante des pieds. L'opération serait, en effet, trop douloureuse dans ces régions. Les paupières et le pli du coude sont, paraît-il, les points les plus sensibles pour le patient.

Quoique les Marquisiens se fassent bien moins tatouer qu'autrefois et que chez les jeunes gens on ne voie plus guère que des tatouages incomplets, il n'est pas de baie qui n'ait son opérateur.

On a essayé officiellement de faire disparaître cette coutume, à cause des accidents, relativement très rares, qui peuvent survenir. Au point de vue du pittoresque, je souhaite que l'on n'ait pas réussi. On n'a pas d'exemple de cas de mort survenue même après l'opération la plus complète ; il y a de la fièvre, quel-

ques engorgements ganglionnaires, rarement des abcès.

D'autres causes que l'opposition du gouvernement local agiront plus efficacement : encore deux ou trois générations, et *cette mode* aura à peu près vécu. Ces causes sont les relations de plus en plus fréquentes des Marquisiens avec les indigènes de Tuamotou et des îles de la Société : pour ceux-ci, en effet, un Marquisien tatoué est un objet de raillerie.

Aujourd'hui, un « vêtement » complet ne coûte pas moins de cent piastres; autrefois, le Canaque payait le tatoueur en nature, cochons, bananes, etc., et les riches payaient pour les pauvres. Ce prix exorbitant de cent piastres est encore un des motifs qui font que ce genre d'ornementation disparaîtra assez vite, sans compter que le but primitif en a été perdu de vue peu à peu.

La femme des Marquises est plus petite que l'homme, mais d'une taille notablement au-dessus de la moyenne de l'Européenne. Elle porte ses cheveux longs, flottants; abondants

et d'un noir d'ébène, ils tombent rarement plus bas que le milieu du dos. Les yeux sont admirables, et d'expression et de dessin : c'est la partie la plus vivante d'une physionomie souvent un peu empâtée.

Il y a bien peu de visages vraiment beaux chez les Marquisiennes, au contraire de l'homme, chez lequel la beauté du visage est bien plus réelle et assez fréquente. C'est l'inverse de ce que nous trouvons à Tahiti.

Mais là où tous les deux sont supérieurs, c'est dans la forme du corps entier, dans ses proportions et dans ses lignes, un peu masculines chez la femme, mais sculpturales : le cou bien attaché, la tête dégagée, les attaches des poignets fines, la main petite, les doigts fins, longs et ronds; cette beauté de la main est d'ailleurs un caractère général propre à toute la Polynésie.

En revanche, les attaches du pied sont grossières ; le pied est grand et épais, excepté à Hiva-Oa, où la plupart des femmes ont le pied extrêmement petit.

Le costume est simple : l'enfant va nu, l'homme porte comme à Tahiti le « pareo » autour des reins et tombant jusqu'au genou. Le plus souvent, il n'a qu'une étroite bande d'étoffe qui passe entre ses jambes, va rejoindre en arrière le tour horizontal et retombe en pendant comme une queue.

La femme porte le pareo et quelquefois pardessus la longue robe flottante des Tahitiennes.



Nous avions mouillé, le 1er janvier, à Anaïapa, dans l'île d'Hiva-Oa; il y avait grande fête de l'autre côté de l'île, à la résidence; n'ayant pu m'y rendre, j'errai çà et là dans la journée aux environs du village.

A gauche de la baie, il y a un grand banc de corail où l'eau n'a guère plus d'un mètre et demi de profondeur et sur lequel les vagues du large, très fortes à ce moment, venaient déferler avec fureur, roulant avec des flots d'écume jusque sur les galets de la plage.

Quelques jeunes gens et quelques hommes se livraient là à un jeu dangereux : ils s'avançaient avec mille difficultés sur le milieu du récif, au point même où l'immense volute s'abattait, et ils se laissaient porter par le flot avec une vitesse vertigineuse jusque sur les galets, à moitié disparus dans le tourbillon, étendus raides, immobiles, les bras tendus et les mains jointes; au moment où ils allaient être roulés sur la plage, ils se redressaient d'un violent coup de reins et recommençaient.

Une petite rivière qui descend de la vallée vient se perdre dans la mer par un lit étroit qu'on lui a fait au milieu des cailloux de la plage; deux femmes accroupies, le pareo serré à la taille, les cheveux épars et ruisselants d'eau, ferment la sortie avec deux filets faits de feuilles de cocotier entrelacées.

En amont, le ruisseau s'élargit en une vaste mare où barbotent quatre ou cinq femmes et quelques marmots. Les femmes vont battant l'eau d'un faisceau de branchages; les enfants s'agitent, plongent, cherchent au fond une poi-

gnée de sable qu'ils jettent à grands cris devant eux, en rejetant d'un brusque mouvement de tête leurs cheveux mouillés qui se collent au visage ; une vieille aux longs cheveux gris, vêtue des lambeaux d'une robe jadis bleue, s'acquitte de sa besogne consciencieusement, sans un regard de notre côté, tandis qu'une jeune fille rit aux éclats en essayant de retenir d'une main un pareo trempé qu'elle a mis à notre vue et qui s'obstine à glisser, découvrant ses hanches.

Dans le village, dont les cases sont éparses à l'entrée de la vallée, il y a peu de monde; les habitants sont partis en grand nombre pour Atuana, où l'on célèbre officiellement le 1er janvier; il ne reste guère que les vieillards, les malades, les enfants, quelques femmes et les « irréconciliables », car il n'y a pas bien longtemps que l'on s'est battu à Anaïapa.

On se sent d'ailleurs ici plus près de l'état sauvage qu'à Nuka-Hiva et regardé d'un œil quelque peu méfiant.

L'art du tatouage y est porté à ses dernières

limites; ils sont tatoués de la tête aux pieds; les hommes n'ont guère pour tout costume que l'étroite ceinture, le « oumi » en tapa; les femmes, que le pareo serré aux hanches.

Au centre du village est un endroit fort curieux : c'est une espèce de place publique qu'ombragent deux énormes banians; au-dessous, dans leur ombre, est un cercle de cinq ou six mètres de diamètre de sièges en pierres : de larges pierres plates sont disposées en rond les unes à côté des autres, et d'autres pierres du même genre, placées debout et un peu inclinées, forment dossier.

C'était la première, et ce fut la seule fois que je trouvai aux Marquises les traces d'une vie publique quelconque.

L'origine de cette place publique est évidemment très éloignée; et des scènes bien diverses ont dû s'y passer.

C'est là qu'aux heures de danger devaient se réunir les chefs pour discuter; c'est là que les flâneurs devaient se rencontrer le soir pour se raconter avec mille détails les incidents du

jour, et c'est là qu'ils se rencontrent encore, car ce peuple est éminemment curieux, prolixe, aimant les menus détails et bavard dans l'intimité autant qu'il est taciturne dans ses rapports avec l'étranger.

C'est là que devaient avoir lieu les sacrifices; aux branches de ces banians se sont balancés d'étranges fruits.

Avant l'interdiction de l'eau-de-vie de coco, c'est là qu'avaient lieu les saturnales où hommes et femmes s'enivraient et se livraient à des scènes d'une obscénité qu'on ne saurait rapporter.

Ce jour-là, il y avait trois ou quatre hommes étendus sur les sièges de pierre, se passant tranquillement leur courte pipe; sur la route quatre ou cinq femmes et quelques vieillards étaient accroupis; un groupe qui se rendait à Atuana s'était arrêté, les uns assis sur les pierres, les autres sur leurs talons, posture favorite.

Les cheveux ruisselaient d'huile de coco parfumée; aux deux bouts d'un morceau de

bois pendaient les provisions : quelques maiorés, un peu de popoï fraîche dans des feuilles de bananier, des cocos pleins d'eau douce, et enfin les ornements nationaux soigneusement gardés : diadèmes en écaille de tortue, boucles d'oreilles en dents de cachalot, touffes noires de chevelures, barbes de vieillards, ou aigrettes de plumes de phaéton.

Quand ceux du bord qui avaient pu aller à Tahuata revinrent, leur récit me fit regretter de n'avoir pu m'y rendre.

Voici ce qu'ils me racontèrent, et ici je copie presque textuellement ce que l'un d'eux me donna par écrit :



La fête avait lieu à l'entrée du village et de la vallée d'Atuana ; le temps était splendide, et une légère brise de mer venait tempérer l'ardeur du soleil.

Le résident accompagnait la reine de Vaitahu, fille du chef de Nuka-Hiva. Vêtue d'une

robe blanche flottante, cette jeune femme portait l'ancienne coiffure des Marquisiennes, un diadème en morceaux d'écaille de tortue alternant avec des lames d'ivoire plus ou moins sculpté et surmonté d'une touffe de barbe de vieillard.

A notre arrivée, les hommes étaient groupés par districts et s'exerçaient en chantant leurs airs monotones qu'ils accompagnaient en cadence avec leurs mains et par des balancements du corps.

Les habitants de toute l'île d'Hiva-Oa se trouvaient réunis à Atuana, à l'exception des malades et des vieillards; une partie de ceux de Fatu-Hiva s'y étaient aussi donné rendez-vous. La jeunesse de Tahuata avait accompagné sa jeune reine.

Les gens qui ne faisaient pas partie des « taperiata » ou corps de chant ou de ballet étaient groupés sur les bords du ruisseau, dans les arbres, sur les petites collines, et regardaient la fête qui ne manquait ni d'animation, ni de gaieté.

Les « mutoïs », agents de police indigènes, fiers de leurs habits européens, circulaient dans les groupes et maintenaient l'ordre.

Les hommes d'Hiva-Oa étaient entièrement nus, à l'exception d'une ceinture en tapa blanche ou rouge se terminant par une longue queue garnie de nœuds.

Ils avaient le corps huilé et peint en jaune, et portaient comme ornement, qui des touffes de plumes noires aux pieds et aux mains, qui des chevelures humaines.

Ils avaient au cou des colliers de graines rouges ou de dents de cachalot, et étaient tous presque entièrement tatoués.

Ceux de Tahuata étaient vêtus uniformément d'un pareo rouge et d'un tricot de coton bleu. Tous jeunes et sans tatouage.

L'île de Tahuata est la première qui soit entrée en relation avec nous.

On apercevait à l'écart les danseuses d'Atuana et de Tahua, vêtues de tapa blanche, jaune et rouge, de façon à figurer une courte robe à larges plis raides ; des écharpes

en tapa se croisaient sur la poitrine, laissant les seins à découvert.

Elles portaient un énorme chignon fait de chevelures humaines et par-dessus une sorte de casque ou de diadème ressemblant à celui de la reine de Vaitahu.

Elles avaient à chaque main une touffe de longues plumes blanches de phaéton, qu'elles agitaient en dansant.

Tout le corps des danseuses était peint en jaune et leurs joues en rouge.

Beaucoup étaient vraiment jolies, malgré l'étrangeté de leur aspect.

Ailleurs un homme, le corps entièrement couvert de chevelures, se livrait à des gambades et des sauts grotesques, au milieu de l'hilarité des spectateurs. Plus loin, quelques vieux sauvages, le corps couvert de tatouages, les oreilles ornées de dents de cachalot et la tête couverte de l'ancienne coiffure, une mince couronne en écaille blanche et noire surmontée sur le côté d'une coquille tatouée, regardaient ce rassemblement en souriant d'un air vague.

Après que le résident et la reine eurent pris place, la fête commença.

On appela le district d'Atuana, et les femmes vinrent se placer sur trois lignes, les hommes en face d'elles, également sur trois lignes.

Accroupi à côté d'un tambour en peau de requin agrémenté d'os et de chevelures humaines, un Marquisien se mit à battre une mesure rapide, tandis qu'un autre à côté de lui indiquait à haute voix les différentes figures de la danse.

Les femmes commencèrent une série de mouvements très gracieux et exécutés avec le plus grand ensemble. Elles agitaient en cadence leurs mains portant des touffes de plumes blanches ou rouges, tout en faisant des pas de droite et de gauche. Elles simulaient une bande d'oiseaux : c'est l'oiseau qui part pour la première fois du nid, tout frémissant et tout craintif, essayant ses ailes, n'osant quitter le bord du nid. Puis il s'en va, les ailes au vent, tout heureux de sa liberté. Il va, il va toujours, jusqu'à ce que la fatigue l'accable, que la pluie

le mouille, et il songe à revenir au nid; la fatigue grandit, les ailes battent péniblement, il ne se soutient qu'à peine, et c'est « traînant de l'aile et demi-boiteux » qu'il arrive au gîte.

Puis les danseuses s'arrêtent, et les hommes commencent la danse de la pirogue; ils imitent les mouvements de l'homme qui pagaye en avant, en arrière, etc.

Les districts se succédèrent; les femmes faisaient en mesure des mouvements souvent gracieux, dans des attitudes provocantes, simulant la volupté et la satisfaction du désir.

Les gens de Fatu-Hiva dansèrent la danse du requin.

Pendant que tous les hommes exécutaient la danse de la pirogue, deux d'entre eux placés sur le côté et représentant, l'un le requin, et l'autre le pêcheur, se livraient à une pantomime aussi animée qu'expressive, qui se terminait par la prise du requin harponné par le pêcheur.

La danse des gens de Puamaou, les plus sauvages de toute l'île, ne fut qu'une suite de

gambades et contorsions de fous furieux entremêlées de hurlements épouvantables.

L'homme complètement vêtu de chevelures termina la fête officielle. Au son du tambour, il se livra à une série de grimaces qui redoubla la joie des spectateurs, ayant l'air de poursuivre les danseuses qui se dérobaient à lui, revenaient, l'agaçaient avec leurs plumes, le provoquaient de leurs gestes avec un grand charme d'attitude et une grande légèreté d'allures.

La fête officielle terminée, les danses et les chants continuèrent par petits groupes; le soir, à la lueur des torches, l'animation avait encore grandi; les costumes étaient devenus moins compliqués, l'eau de la rivière avait enlevé les peintures jaunes et rouges; les chevelures, les robes de tapa, les diadèmes avaient disparu; toutes les têtes étaient couronnées de fleurs et de feuillage.

Chants et danses devenaient peu à peu sauvages et obscènes, et comme une ivresse brutale montait. Heureusement, la nuit couvrit

tout de son voile ; mais jusqu'au matin ce fut sous les bois comme un grand frémissement de bêtes fauves en rut.

Aujourd'hui, 28 janvier, au mouillage de Vaitahu, je ne sais qui eut l'idée baroque d'inviter à dîner à bord la petite reine de l'île. C'est une jeune femme de quinze à seize ans, femme par le corps, enfant par l'esprit.

Un peu timide et embarrassée au commencement du repas, elle devient peu à peu plus communicative, légèrement excitée par quelques liqueurs auxquelles elle n'est guère accoutumée. Son joli visage pétille d'une gaminerie franche, elle rit de bon cœur, parlant et comprenant quelque peu le français.

Son mari, un grand benêt de dix-huit à vingt ans, l'accompagne, insignifiant et occupé à engloutir le contenu de son assiette sans dire un mot.

Avec eux est l'interprète, un indigène aux traits réguliers et fins, à la figure intelligente et singulièrement expressive.

Il parle beaucoup, s'agite de même et boit encore mieux. Il sue à grosses gouttes dans son habit vert bouteille à boutons de cuivre, cadeau d'un officier américain, et finit tout ruisselant par nous demander la permission de s'en débarrasser.

La conversation tombe sur le tatouage, et le brave Canaque, se levant à demi, se dispose à enlever sa chemise pour nous offrir sa poitrine comme modèle; nous l'arrêtons, mais il s'obstine; un verre offert à propos détourne heureusement son attention.

La petite reine au visage mutin est un peu penchée vers son voisin, dans une demi-griserie, l'écoutant, avec ses grands yeux de velours, un léger sourire découvrant ses dents blanches; la conversation, de ce côté, a l'air de prendre un tour intime dont le grand benêt de dix-huit ans ne semble pas soupçonner la gravité.

Ma voisine à moi est une plantureuse personne de vingt-quatre ou vingt-cinq ans qui paraît horriblement mal à son aise : c'est la

femme de l'interprète. Elle ne parle pas, mais ne mange pas davantage, et boit à peine, avec des regards effarés vers son assiette et son contenu.

Il est certain que ses doigts ont toujours été son unique fourchette, et que la popoï est son plat favori et habituel.

Elle nous regarde en dessous et de temps en temps se risque à user des instruments placés devant elle.

Alors son mari s'arrête dans une phrase et, d'une voix brève, lui lance quelques observations touchant l'emploi des susdits ustensiles et la façon de manger.

Et, de plus en plus effarée en voyant les regards tournés vers elle, elle s'agite désespérément sur sa chaise, et sa face d'un jaune orangé passe au rouge brique.

J'appelle à mon secours tout mon répertoire tahitien et marquisien, mais j'échoue; et pendant ce temps mon voisin de gauche, l'interprète, parle toujours dans le vide, gesticule de plus en plus, boit plus que jamais, et, le repas

fini, pour marquer sa connaissance des us et coutumes des nations civilisées, demande triomphalement qu'on serve l'absinthe.

A neuf heures, nous mettons tout doucement nos invités à la porte; l'embarcation qui les emporte se perd dans la nuit, que la brise nous envoie encore les éclats de voix de l'interprète.

Le voisin de droite de la petite reine n'était plus à bord.



Il vient d'arriver à l'un de nous une singulière histoire : dans une promenade, il découvrit au fond d'une vallée déserte une case qui, hermétiquement fermée, lui parut abandonnée. Il s'en approcha et se disposait à ouvrir la porte, quand l'indigène qui l'accompagnait l'arrêta. Il paraissait en proie à une vive émotion et répétait : Tabou! tabou!

Notre compagnon entra néanmoins; l'intérieur n'offrait rien de particulier, mais il y régnait un ordre qui pouvait faire croire que,

depuis longtemps, la case était inhabitée, avec cet air indéfinissable que prennent les maisons abandonnées, un je ne sais quoi d'étrange et de mystérieux.

Suspendus au plancher, deux morceaux de tapa semblaient contenir un objet rond, et il y porta la main.

Alors le Canaque, qui était resté à la porte, la figure blême de peur, s'avança rapidement et parla d'un ton menaçant : la tapa contenait deux crânes humains.

Notre curieux n'insista pas et, le lendemain, y retourna avec un autre de nous; ils enlevèrent les deux crânes, une poupée en bois soigneusement enveloppée, quelques plats de bois et un lézard sacré en bois grossièrement sculpté. Mais ils avaient été vus, plainte fut portée par un Canaque : c'était le crâne d'une de ses petites-filles et celui d'un de ses parents, grand chef de l'île; il fallut rendre les débris sacrés et les fétiches.

A Hanamenu (Hiva-Oa), j'ai vu au milieu du village deux maisons tabou.

L'une d'elles était entourée d'une assez haute muraille en blocs de pierre entassés, et en grimpant je vis dans l'intérieur des objets de formes diverses enveloppés dans de la tapa. Évidemment, les restes d'un cadavre et quelques objets ayant appartenu au mort.

Non loin de là, un autre enclos enfermait une seconde maison tabou. La case était habitée il y avait encore peu de temps; elle était ouverte sur le devant et les côtés; on y voyait une sorte de petit cercueil en forme de pirogue et quelques lambeaux de tapa maculés de sang.

A trois pas de là, un Canaque ne nous perdait pas de vue, debout au seuil de sa porte, et, comme nous l'interrogions, il nous répondit d'une voix grave : « *Vehine e tama iti mate*. Ma femme et mon enfant morts. »



Qu'était autrefois ce peuple? Quand on parcourt le pays et que l'on cherche dans les

choses des vestiges de sa vie passée, on est étonné du peu de traces matérielles que l'on trouve.

Dans le fond de la vallée de Taïpivaï, il y a un lieu connu seulement de quelques Européens. Quand on parle à un indigène, il vous regarde d'un œil étonné et dit qu'il ignore. Si c'est un jeune homme, c'est peut-être vrai; si c'est un vieillard, il ment.

Dans cet endroit mystérieux, on voit, perdus dans la brousse et rangés en carré, douze grands tikis (dieux) de pierre, énormes, du poids d'un tonneau chacun au moins : c'était là sans doute un lieu de sacrifices humains, et aujourd'hui, seul, quelque vieillard, fidèle à la religion du passé, va probablement y sacrifier des cochons sauvages.

Parfois, sur les énormes pierres qui forment les paepae des maisons, on voit des traces informes de sculpture grossière. Sur leurs boucles d'oreilles, sur les manches en os des éventails, sur les manches des petits marteaux qui servent au tatouage, sont également sculp-

tés ces mêmes tikis, presque toujours dans la même posture, assis les coudes au corps, les deux mains sur les genoux, l'attitude du repos ou de l'attente.

On trouve de ces tikis partout, juqu'à l'avant de leurs pirogues. Il y en a en bois de cinquante à quatre-vingts centimètres de hauteur, représentant soit un homme, soit une femme; quelquefois les deux figures sont adossées l'une à l'autre, ou à côté l'une de l'autre, les mains unies.

Dans les bois, on rencontre parfois de grands amoncellements de roches que le travail de l'homme paraît avoir entassés et qui rappellent nos monuments mégalithiques, mais le temps a jeté par-dessus son manteau; la végétation a envahi tout, et il est difficile d'affirmer.

Enfin, dans des endroits presque inaccessibles, sur les crêtes de quelques montagnes, sont de véritables ossuaires où, au milieu de larges pierres, gisent des crânes, des ossements et de grands tikis de bois rongés par les vers.

En outre, on trouve fréquemment dans les vallées de nombreuses traces d'anciens villages qui indiquent que la population a beaucoup diminué et qu'elle s'est déplacée.

Quant aux renseignements oraux, ils sont extrêmement difficiles à avoir, les vieux parlant avec mauvaise grâce et les jeunes ignorant.

Il y avait, aux Marquises, au-dessous du roi de la tribu ou de l'île deux classes bien distinctes : les prêtres et le peuple. Parmi les premiers, il y avait même deux degrés, les grands prêtres et ceux qui à leur mort étaient destinés à les remplacer.

Les grands prêtres seuls ont le secret de la création, détiennent toutes les légendes et traditions, sont les sacrificateurs dans les cérémonies sanglantes du culte, ont droit au meilleur morceau de la victime, l'œil par exemple ; ils règnent par la terreur et la superstition, le roi n'étant qu'un chef de guerre ou à peu près.

Il n'en était pas autrement à Tahiti.

Quand je dis qu'ils ont le secret de la créa-

tion, j'entends par là que chaque grand prêtre possède l'arbre généalogique de sa famille.

C'est d'un ancien grand prêtre de Fatu-Hiva, qui m'a montré son arbre généalogique, que je tiens ces renseignements. *Le docteur Pascal,* de Zola, a eu des précurseurs dans une partie du monde où l'on ne s'attendrait guère à en trouver.

L'arbre généalogique de nos grands prêtres marquisiens consiste en une sorte de pelote en fil de cocotier tressé, qui représente la terre; de cette pelote part une longue corde qui se subdivise en plusieurs embranchements à mesure que l'on descend; sur ces cordes sont des centaines de nœuds; les deux premiers à partir de la pelote sont le premier homme et la première femme, et le grand prêtre tenant la pelote dans sa main descend nœud à nœud en donnant à chacun un nom; ce sont les noms de tous ses ancêtres, et il arrive ainsi jusqu'à lui-même.

Quand un grand prêtre sentait sa fin venir, il transmettait à celui qui devait lui succéder les traditions et l'arbre généalogique.

Admettant un esprit du bien et un esprit du mal, ils ne vont pas jusqu'à la notion d'un dieu unique et créateur; ayant le plus profond mépris de la mort, ou plutôt y étant absolument indifférents, ils ont une vague idée d'une sorte de vie future, mais qui se passerait sur cette terre; aussi croient-ils aux revenants, et ont-ils une certaine frayeur de la nuit, pendant laquelle ils ne circulent pas volontiers.

Le fond de leur religion est, ou plutôt était une espèce de fétichisme sur lequel venaient se greffer une foule de pratiques superstitieuses, le tout dominé par une institution autant politique que religieuse : le tabou.

Le tabou peut être défini : un interdit lancé sur quelque chose. Les grands prêtres seuls pouvaient déclarer une chose tabou et lever le tabou : c'était donc une arme puissante entre leurs mains; on mettait le tabou sur un grand nombre de choses et dans des buts bien différents, religieux, politiques, ou dans un but d'intérêt privé ou de conservation, pour sauvegarder la propriété.

C'est ainsi qu'encore maintenant on voit souvent dans les plantations de coton un lambeau de toile ou une branche de cotonnier indiquant le tabou ; ou bien un coco ou une branche de cocotier indiquent que les cocotiers voisins sont tabou.

J'ai parlé du mépris de ces gens-là pour la mort ; ils l'ont à un tel point qu'il y a quelque temps il a fallu réagir fortement contre la manie du suicide. Pour la moindre contrariété entre époux, par exemple après une scène de jalousie, un des deux époux s'empoisonnait. Ils se servaient surtout d'une sorte de fruit qu'ils appellent « éva », dont le nom botanique m'a échappé et qui produisait des symptômes analogues à ceux d'un empoisonnement par la noix vomique.

On arrêta net l'épidémie en enterrant nue et sans aucune cérémonie une femme qui s'était suicidée.

L'opium, absolument interdit à tous autres qu'aux quelques Chinois qui habitent les Marquises et qui sont strictement rationnés, n'a

probablement pas été étranger à cette sorte de faits ; les Marquisiens ne le fumaient pas, ils le mangeaient, et, malgré le prix exorbitant auquel il était vendu plus ou moins falsifié, ils en absorbaient des quantités effrayantes ; tous en mangeaient, même les enfants.

Si, après avoir essayé de voir un coin de leur religion, on cherche à deviner le culte, on trouve également peu de traces de leurs cérémonies religieuses.

Dans des lieux consacrés, assez analogues probablement à celui qui existe encore dans la vallée de Taïpivaï, lieux appelés « Marae » à Tahiti où le culte et la religion étaient les mêmes qu'aux Marquises, se passaient les cérémonies du culte qui consistaient en sacrifices aux dieux de victimes humaines et plus tard d'animaux tels que le cochon.

Le grand prêtre revêtait alors le costume des fêtes et se coiffait du bandeau sacré en lanières de cocotier tressées, orné de dents humaines, de défenses de cochons sauvages, et agrémenté de plumes noires.

L'homme immolé était soit un prisonnier de guerre, soit une victime désignée par le grand prêtre.

Les Canaques parlent encore de ce temps avec terreur, chacun était sous le coup d'un ordre du grand prêtre et les sacrifices revenaient fréquemment. Aussi la nuit désertait-on les cases, et ceux qui redoutaient le plus la venue de l'exécuteur couchaient dans la brousse ou dans les arbres.

L'homme désigné était étranglé ou, s'il résistait, tué à coups de sagaie ou de casse-tête ; on le suspendait au marae à une branche de banian, puis on divisait la peau du crâne suivant une ligne médiane de l'occiput à la racine du nez. La peau rejetée de chaque côté, le crâne était ouvert ; au préalable on avait offert aux dieux dans la personne du grand prêtre les yeux, que d'un tour de doigt le sacrificateur faisait sauter.

Aujourd'hui encore, aux Marquises comme à Tahiti, l'œil est considéré comme un morceau délicat : le premier soin d'un Canaque

qui prend un poisson un peu gros est de vider l'orbite et d'avaler l'œil cru.

Le cannibalisme a disparu peu à peu, et depuis plus de vingt ans, on ne cite aucun exemple de ces horribles festins. Un dernier cas fut celui du chef Coamoa d'Atcheou. On mangeait de la chair humaine par vengeance, pour avoir l'ineffable plaisir de... rendre une partie de son ennemi. Ainsi Coamoa avait apporté en cachette un petit morceau d'une sienne parente que d'aucuns disent sa belle-mère, dans une grande boîte d'allumettes : le morceau fut haché, distribué aux amis et mélangé à la popoï.

Aujourd'hui le Marquisien se défend bien fort d'avoir conservé de semblables appétits.

Voyons maintenant le Canaque dans sa vie de tous les jours, prenons-le à sa naissance et suivons-le jusque dans ces endroits déserts où son crâne verdit sous la pluie ou sèche au soleil, protégé par son dieu de bois qui pourrit mangé par les vers.

Quand la femme a été sur le point de devenir mère, elle a vu venir trois ou quatre voisins ou voisines, parents ou amis, même de vallées éloignées, et avant que l'enfant soit né, on le lui a demandé et elle l'a promis.

C'est presque la règle : les enfants s'échangent et les parents adoptifs s'attacheront à lui comme s'il était le leur, tandis que le leur, ils le perdront à peu près de vue.

Il n'est pas d'enfants plus heureux que les petits Marquisiens; c'est un culte qu'on a pour eux. On ne les maltraite jamais, les parents partagent avec eux tout ce qu'ils ont, les servent même avant eux; seulement, devant l'enfant, aucune retenue, rien ne lui est caché; on aura devant lui les conversations les plus obscènes, et la liberté de langage de ces peuples est incroyable; aussi, à cinq ou six ans, il comprendra tout, saura tout, rira aussi fort que ses parents aux récits les plus grossiers.

Il grandit libre et nu, ses membres se développent; il est vigoureux et agile, il grimpe aux cocotiers, va en pirogue, nage comme un

poisson, se baigne dans tous les torrents; il est sain et fort. Aujourd'hui que la décadence s'avance à grands pas, il est encore leste, hardi, intelligent, bien bâti, car une race si belle ne s'étiole pas facilement; mais il porte trop fréquemment encore au cou ou ailleurs, en traces indélébiles, le cachet de l'amoindrissement de sa race.

A côté de ses pères, l'un réel, l'autre adoptif, il en a quelquefois d'autres; on voit en effet souvent des Canaques liés par l'amitié s'adopter, et parfois le père est plus jeune que le fils, ou échanger leurs noms : alors tout est en commun, c'est un pacte d'alliance pour la vie.

Mais l'enfant est devenu presque un homme et approche de l'âge de la puberté; il faut le tatouer : c'est un ornement sans lequel nulle fille ne voudrait de lui. Son père le mène chez l'opérateur, et là on lui fait subir une première séance.

Le tatoueur trempe dans du noir de fumée provenant de la combustion de la noix de ban-

coule une lame en os finement dentelée et emmanchée comme un marteau, puis avec un petit morceau de bois, quelquefois orné de tikis sculptés, il frappe à petits coups la lame en os dont les pointes aiguës piquent légèrement la peau.

Après la première séance, le néophyte est enveloppé de tapa et retourne à la case. Il y reste jusqu'à ce que le gonflement et la fièvre aient disparu. Alors on appelle voisins, parents et amis; du reste, vient qui veut, l'hospitalité est entière; et solennellement, devant la foule assemblée, on fait tomber la tapa qui couvre le nouveau tatoué.

Alors les maiorés, les cocos, les bananes, la popoï, les cochons et le kawa circulent : c'est une sorte de prise de robe virile d'un nouveau genre.

Dès lors, l'enfant est un homme et va partager la vie commune. Et cette vie-là est bien douce et bien facile, aujourd'hui encore plus que jadis, alors que les jalousies, les haines de vallée à vallée engendraient des guerres per-

pétuelles où il fallait être le mangeur ou le mangé.

La nourriture est peu variée, mais le Marquisien se la procure presque sans travail.

Comme nourriture végétale : de l'igname, du « taro », des bananes cultivées ou sauvages, des cocos et surtout des maiorés, fruits de l'arbre à pain.

Le maioré est cuit au milieu de pierres chauffées, et sa farine blanche et fine se mange ainsi toute fraîche avec de l'eau de coco et de la pulpe de coco râpée.

Il y a trente à trente-cinq ans, une horrible disette, due à la sécheresse, décima la population; depuis cette époque, au moment de la grande récolte des maiorés, le Canaque fait pour un an et plus sa provision de « popoï ».

Le fruit est rôti, la fécule enlevée et enveloppée avec soin dans de larges feuilles; puis dans une fosse profonde et bien sèche, sur une couche de pierre, on dépose une grande quantité de ces petits paquets de popoï ; on recouvre le tout de pierres. Elle se conserve ainsi fort

longtemps, tout en aigrissant d'une façon très prononcée.

Comme nourriture animale, des poulets et des cochons. Ces derniers, apportés par Cook et Bougainville, ont pullulé en nombre incroyable, et tandis que certains vivent dans une douce promiscuité avec leurs maîtres, d'autres errent dans les bois et sont devenus absolument sauvages; munis de fortes défenses, on les chasse avec des chiens.

A côté de cela vient la pêche, dans les torrents ou à la mer, soit avec des filets, soit aux torches, le soir, et à la sagaie. Le Canaque ne dédaigne même pas le requin, qu'il sert quand il a subi un commencement de putréfaction.

Ils mangent avec leurs doigts, rapidement, accroupis autour du plat de bois qui contient l'inévitable popoï; boivent de l'eau pure ou de l'eau de coco frais, et, le repas achevé, se lavent avec soin les mains et la bouche.

Une autre occupation est ou plutôt était la fabrication de la tapa; aujourd'hui, en effet,

les cotonnades anglaises ou américaines ont remplacé l'étoffe nationale. Cependant, certaines parties de la Polynésie, les Tonga et les Samoa, par exemple, en fabriquent toujours des quantités considérables.

On fait macérer quelque temps dans l'eau de longues lanières de trois ou quatre centimètres de largeur de l'aubier de certains arbres; par le battage, cette lanière s'amincit et s'élargit considérablement; les bandes ainsi obtenues se réunissent assez facilement les unes aux autres et forment une espèce d'étoffe souple, ressemblant assez à du papier buvard, et, comme lui, absorbant facilement l'eau.

On colore parfois cette étoffe avec diverses teintures végétales.

Pour la pêche, les Marquisiens se servaient autrefois de grandes pirogues qui ne différaient de celles d'aujourd'hui que par leurs dimensions plus grandes. Je n'en ai vu dans toutes les Marquises que trois échantillons; vingt ou trente hommes pouvaient y embarquer.

Néanmoins, elles étaient encore inférieures

aux belles pirogues accouplées que l'on voit aux Tonga et aux Viti.

Aujourd'hui, les plus grandes ne contiennent pas plus d'une dizaine d'hommes.

En temps de guerre, on les ornait avec soin; deux mâts étaient fichés l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, et décorés de feuillages; de longues tresses en feuilles entrelacées et en tapa de diverses couleurs comme des banderoles, tombaient jusqu'à la surface de l'eau.

On les creuse dans un tronc de maioré ou de tamanou; et souvent, pour élever les bords davantage au-dessus de l'eau, on ajoute une sorte de bordage en bois plus léger et plus mince, cousu à la coque avec des cordes en fil de cocotier.

L'avant se redresse et s'avance en s'aplatissant à son extrémité , sur laquelle est grossièrement sculptée, quelquefois à peine indiquée, une tête de tiki.

Toutes ont le grand balancier en bois léger de barao, qui leur donne une très grande stabilité.

En dehors de la pêche, de la culture facile du taro et de l'igname, de la récolte des maiorés, le Marquisien passe sa journée dans sa case à dormir aux heures chaudes du jour, ou à se promener d'une case à l'autre, jasant à l'infini sur les moindres choses, racontant mille anecdotes plus que grivoises, car c'est un penchant qui a dû toujours exister chez eux, le goût des plaisanteries et des paroles obscènes, et le plus souvent leurs légendes ne sauraient être rapportées à cause de ce caractère.

La vie de la femme est aussi facile et son rôle bien simple. Quand un Marquisien voulait se marier, il allait sans plus de forme chercher celle qu'il avait choisie et l'emmenait chez lui avec le consentement de la femme et du père. On mangeait force popoï et cochon, ou même on ne mangeait rien, et c'était toute la cérémonie.

Du reste, quand l'homme était las de sa femme, il la renvoyait sans autre forme de procès et en prenait une autre; de même, la

femme retournait chez elle ou prenait un autre mari avec la même facilité. Les enfants ne gênaient guère avec cette habitude d'échanges réciproques, et d'ailleurs ils s'élevaient bien seuls. Ces ruptures étaient d'ailleurs et sont beaucoup plus rares qu'on pourrait le supposer; la famille est assez fortement constituée; le Canaque a de l'affection pour sa femme et la traite bien; il est même généralement jaloux, jaloux d'un Canaque comme lui, mais jamais du blanc; les infidélités faites de ce côté ne comptent guère; l'hospitalité est, même à ce point de vue, absolument entière.

Je n'ai jamais rencontré de cas de polygamie; j'ai vu, au contraire, quelques cas, rares, il est vrai, de polyandrie; entre autres, une femme mariée à deux hommes habitant tous ensemble : un vieux mari impotent et un jeune.

La femme est absolument l'égale de l'homme; elle vit de la même vie que lui, jouit d'une égale liberté à tout âge, surtout non mariée, et peut devenir cheffesse.

Mais d'homme mûr notre Marquisien est devenu un vieillard; il sent la mort venir, et, un jour, philosophiquement, il s'étend sur une natte et, tranquillement, il meurt, sans regret de la vie qu'il quitte, sans crainte de ce qui l'attend au delà, car ses dieux de pierre ou de bois ne sont guère que des fétiches, et il ne croit réellement qu'aux revenants qui habitent cette terre et qui sont ses ancêtres morts : il va aller les rejoindre.

Il a souvent fait faire à l'avance son cercueil; s'il ne meurt pas cette fois-ci, on le mettra de côté; il ne peut servir qu'à lui.

Le cadavre est là, dans sa case; on l'a couché dans son cercueil en forme de pirogue; la mort de quelqu'un est une occasion de festoyer; on mange l'éternel cochon et l'éternelle popoï; le tout entremêlé de lamentations et de gémissements vrais ou faux.

Pendant quatre ou cinq jours, le corps reste là, répandant une odeur infecte; alors commence une opération horrible.

Des femmes, désignées par leur parenté avec

le mort, le massent fortement avec leurs mains sur tout le corps, faisant suinter du cadavre en décomposition un liquide putride. Tant que dure l'opération, il est interdit à ces femmes de se laver; elles doivent manger la popoï les mains encore tout imprégnées de cette chose horrible! Puis, ainsi préparé, le cadavre est enveloppé dans de la tapa et mis dans les maisons tabous. Plus tard, on recueillera son crâne et ses ossements, et on les portera avec les idoles de bois dans ces grands ossuaires sur les crêtes presque inaccessibles des montagnes.

Les blancs débarquèrent un jour aux Marquises, et avec eux l'eau-de-vie fit son apparition; un Américain apprit aux habitants d'Hiva-Oa à distiller l'eau-de-vie de coco, et l'on commença à s'enivrer.

Les missionnaires vinrent; quelques exploitations tentèrent de se fonder, et le Marquisien ne voulant ni ne sachant travailler, des Chinois furent embauchés; les exploitations

ne réussirent guère, mais le Chinois resta, et avec lui était entré l'opium. Comme ils s'étaient jetés sur l'eau-de-vie, les Marquisiens se jetèrent sur l'opium, et le fléau devint tel que force fut d'interdire l'importation et la vente du poison.

Et du jour où ils eurent perdu la liberté, où, race conquise, ils se trouvèrent mélangés à la race conquérante dont ils ne prirent que les vices, la dépopulation commença. A la civilisation, ou plutôt à ce qui la représente là-bas, le Marquisien a gagné bien peu. Il faut d'ailleurs reconnaître que l'expression de notre civilisation y est singulièrement réduite et n'a rien qui puisse vivement frapper des imaginations : quelques colons américains ou européens, quelques-uns fort recommandables, d'autres beaucoup moins, venus là pour vendre quelques denrées alimentaires et quelques cotonnades; une demi-douzaine de trafiquants de bourre de cocos ou de nacre, les deux seuls objets d'exportation du pays; des missionnaires catholiques qui enseignent d'une façon très

méritoire à lire et à écrire, mais qui n'ont guère réussi à inculquer à leurs élèves une morale quelconque ou à les intéresser à la religion qu'ils leur prêchent ; les résidents ou représentants du gouvernement français ; quelques soldats d'infanterie de marine ou gendarmes qui représentent surtout pour les indigènes les impôts et les corvées, assez douces d'ailleurs, mais qui travaillent en revanche avec beaucoup d'entrain à la multiplication de la population et au croisement des races ; et enfin les navires de guerre qui passent de temps à autre.

Ce qu'ils nous ont pris le plus facilement, c'est l'habitude de l'alcool, dont ils abusent épouvantablement, sans cependant en être encore arrivés à faire comme ces misérables habitants des Gambiers qui absorbent avec délices les flacons d'eau de Cologne ou d'autres produits de parfumerie de pacotille.

Trop paresseux pour travailler la terre et lui faire produire autre chose que quelques ignames ou quelques taros, trop insouciant pour songer au lendemain ou chercher à accroître son bien-

être, le Marquisien vit dans une sorte de fatalisme, exempt de besoins et de désirs.

Il est aujourd'hui à peu près ce qu'il était il y a un siècle : les mariages faits devant le prêtre ou le représentant de l'autorité ne valent pas plus aux yeux des indigènes que ceux d'autrefois, et rarement ils demandent à être mariés ainsi; la propriété existe à peine et est souvent collective; les mœurs sont les mêmes, et au point de vue du sens moral des enfants, garçons ou filles, élevés dans nos écoles, les résultats sont aussi nuls; les mœurs n'ont pas changé.

Seulement le cannibalisme a disparu, quelques coutumes sont abolies, telles celles des funérailles : presque partout aujourd'hui les morts sont enterrés comme chez nous.

Au point de vue du bien-être matériel, le Marquisien est plus heureux que jamais, et il est impossible de moins sentir le joug qu'il ne le sent. Mais il ne s'intéresse plus aux affaires de son pays, il n'est plus le maître, comme peuple libre il n'existe plus; son activité ne se

portant plus du côté des expéditions guerrières comme autrefois, ni du côté du travail, s'use et s'éparpille sur mille points insignifiants, et il y perd peu à peu de sa dignité et de son originalité ; c'est un peuple qui languit et qui se meurt.

Ces Marquisiens d'aujourd'hui, si insouciants qu'ils soient, ont pourtant gardé beaucoup d'amour-propre et restent capables de rudes travaux, surtout sortis de chez eux. Ils se montrent, en effet, durs à la fatigue ; comme rameurs dans une baleinière, ils sont excellents.

Certes, la décroissance assez rapide de la population de ces îles est évidente, bien qu'on l'ait souvent exagérée : la race marquisienne est une race encore superbe et qui peut résister longtemps. Deux grandes causes ont déjà réduit, il y a une vingtaine d'années, le chiffre de la population : une grande disette où l'on s'égorgeait entre familles pour se manger et une violente épidémie de variole apportée par un navire américain à Nuka-Hiva.

A ces causes sont venus s'ajouter : une

absence complète d'hygiène, l'opium et l'abus des boissons alcooliques, surtout dans les points fréquentés par les Européens, c'est-à-dire à Nuka-Hiva tout particulièrement.

On a prétendu dans tous ces pays attribuer un grand rôle à certaine maladie; il n'y a là rien d'exact. Cette affection est relativement rare, aussi bien aux Marquises qu'à Tahiti. Les trois maladies principales des Marquisiens sont trois maladies de misère, de déchéance organique, trois manifestations de la tuberculose : phtisie pulmonaire, scrofule et lèpre.

Et enfin, ce peuple disparaît comme en ont disparu bien d'autres au contact de la race blanche; il n'a plus de vie propre, il n'a plus de raison d'être, il s'étiole, il s'éteint peu à peu; il subit cette loi fatale d'absorption du plus faible par le plus fort.

V

L'OCÉANIE CENTRALE

I

Calofa! Calofa! Salut! Salut!

L... et moi, nous nous penchons par-dessus la rampe qui court tout autour de la passerelle, et au-dessous de nous, contre les flancs du navire, nous voyons deux jeunes Samoanes debout dans une pirogue minuscule.

Calofa! répètent-elles. Comme *arofa* est un vieux mot tahitien qui veut dire salut, qu'aux Marquises on dit *cahoa*, nous comprenons que *calofa* veut dire salut aux Samoa, et, pour n'être pas en reste, nous leur disons aussi : *calofa!* tandis que toutes rieuses elles tendent gaiement les mains vers nous autant pour nous

demander la permission de venir là-haut nous rejoindre que pour réclamer notre aide.

Avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, nos mains se joignent, et, agiles comme des gazelles, en deux bonds, nos petites sauvages sont à bord.

De la passerelle où nous nous étions réfugiés, L... et moi, il est certain que le spectacle était curieux.

Il y avait à peine un quart d'heure que nous avions jeté l'ancre dans la jolie et profonde baie de Pango-Pango, dans l'île de Tutuila, une des Samoa.

De hautes collines l'entourent, et, de leur sommet jusqu'au bord de la mer aux eaux paisibles et limpides comme celles d'un beau lac, c'est un splendide fouillis de verdure.

A droite et à gauche, quelques trouées dans la feuillée, et, dans une anse qui se creuse, quelques petits villages montrent leurs cases de bambous, tandis que, tout au fond, s'ouvre une large et belle vallée à l'entrée de laquelle est le grand village de Pango-Pango.

Notre arrivée a été la cause d'un remue-ménage général. Sur tous les points de la côte, nous voyons des gens courir, se grouper, causer avec animation ; de tous côtés les pirogues sont mises à l'eau; on s'y entasse, hommes, femmes et enfants; et voilà qu'à grands coups de pagaies tout cela converge vers nous, que la clameur, d'abord lointaine et confuse, s'élève et grandit. Ce sont des cris, des exclamations joyeuses, des rires, des chants, des interpellations sur tous les tons et dans tous les timbres, depuis la voix aiguë et grêle des enfants jusqu'aux notes rauques et graves des hommes.

Toute cette foule se rapproche, se croise, se heurte, les pagaies battent l'eau avec frénésie et la font rejaillir de toutes parts en pluie de perles étincelantes sous les rayons du soleil. Il y a de grandes pirogues où douze ou quinze hommes sont debout, à demi nus, pagayant en mesure et faisant sous l'effort voler l'embarcation comme un oiseau rasant la surface tranquille de la mer; il y en a de toutes petites, à

moitié pourries, qui font eau de toutes parts, où s'agitent cinq ou six petits bonshommes couleur chocolat clair et nus comme des vers.

Les uns s'efforcent de faire avancer en pagayant avec les mains, tandis que les autres, avec des écuelles de coco, tâchent de vider l'eau qui gagne.

Un mouvement trop brusque, une autre pirogue qui les frôle, et voilà notre petit monde à l'eau; tout cela piaille, rie, s'injurie, mais ne se rebute pas; la pirogue est redressée, et en avant!

Il y a bien là une centaine d'embarcations; on a mobilisé le ban et l'arrière-ban; tout finit néanmoins par accoster; nous en sommes environnés; ce ne sont plus des cris, ce sont des hurlements; c'est à qui s'accrochera le premier à n'importe quoi; les mains saisissent ce qu'elles peuvent, les pieds se servent de la plus petite saillie, et, en un moment, le pont est couvert d'une foule grouillante, bruyante et bizarre.

Ce qui nous frappe d'abord, c'est l'étran-

geté de ces têtes sauvages sous la variété de leurs coiffures. Il y a des chevelures de toutes les nuances, depuis le noir de jais jusqu'au roux le plus ardent, en passant par les toisons d'une blancheur de neige sous la calotte de chaux qui les recouvre et qui a précisément pour but de les faire passer du noir au roux, couleur évidemment à la mode.

Chez celui-ci, les cheveux se hérissent en tête de loup; chez celui-là, seule une touffe rousse se dresse sur le sommet de la tête; tel autre s'est tressé un tas de petites queues retombant en tire-bouchon, qui sur le front, qui sur les tempes; d'autres encore ont une moitié de leur chevelure taillée court et l'autre longue.

Chez les femmes, même variété dans la mode; la plupart cependant portent la chevelure longue, avec, sur le front, un petit diadème de cheveux taillés court et rendus roux par la chaux.

Les costumes sont simples : une épaisse ceinture de longues herbes sèches ou un pagne noué autour des reins.

Quelques femmes portent en outre sur le torse un vêtement court, bigarré de couleurs claires, sans manches et ouvert sur les côtés.

Enfin, quelques hommes aussi, probablement pour ne pas être entièrement nus, se drapent majestueusement dans des espèces de grands draps blancs.

Le type n'est pas laid, surtout chez l'homme; peu ou pas de tatouage : encore ce genre d'ornement est-il limité aux jambes et aux cuisses qui, couvertes d'un dessin serré et sombre, ont l'air d'être vêtues. La peau est cuivrée ou plutôt chocolat clair, et hommes et femmes ont, en somme, assez fière allure.

Du pont du navire, l'invasion gagne les profondeurs, et l'on voit dans tous les coins de grands diables à demi nus, traînant après eux les sagaies, les arcs, les flèches, les lances, les massues, les casse-tête les plus invraisemblables.

C'est de la contemplation de ce spectacle que nous avaient tirés les « Calofa ! » mêlés d'éclats de rire de nos deux Samoanes. Deux

jeunes filles de seize à dix sept ans, les deux sœurs, vraisemblablement. De taille moyenne et bien prise, avec un visage aux traits assez fins et réguliers, elles peuvent passer pour jolies, l'une avec de grands yeux éveillés et moqueurs, une bouche rieuse et sensuelle; l'autre avec des lèvres délicates et sérieuses et de beaux yeux noirs un peu mélancoliques dans un visage ovale un peu maigre.

Elles se tiennent devant nous, un instant embarrassées, se donnant la main, et presque en même temps sort de leurs lèvres la même question :

— *Will you be my feeling?* Voulez-vous être mon ami, mon « feeling »? presque intraduisible en français.

Qui fut le plus étonné de L... ou de moi? Je ne sais, mais nous nous regardâmes, surpris de l'anglais d'abord et ensuite du sens de la phrase, dite d'ailleurs avec une sorte de grâce et de minauderie coquette que nous ne nous attendions pas à trouver aux Samoa.

La galanterie française n'a pas de frontière,

et comme, dans l'espèce, elle ne nous demandait, en somme, pas trop d'effort, nous voulûmes bien être « feeling ».

— Je me nomme Samou-Samou, dit la rieuse.

— Et moi, Faasisilla, dit l'autre.

— Voilà notre maison, ajouta l'une en montrant sur la colline une case isolée perdue dans la verdure.

— Et tout y est à vous quand vous y viendrez, conclut sa compagne.

Nous promîmes de profiter, à l'occasion, de l'hospitalité offerte, et nos deux jeunes filles, descendant les escaliers de la passerelle en courant, se mêlèrent à la foule des curieux qui continuaient à nous envahir.

Gracieuse coutume, et d'autant plus gracieuse qu'être « feeling », c'est être ami et rien de plus... si l'on veut.

D'après nos renseignements et les différents récits que nous possédions, à environ deux heures de marche de Pango-Pango, devait se trouver la vaste baie où, sans provocation

aucune, un des compagnons de Lapérouse, le commandant de Langle, et une quinzaine de matelots furent massacrés par les indigènes. L..., B... et moi, nous étions proposé d'aller visiter ce point.

Dès huit heures du matin, nos feelings étaient naturellement arrivées à bord avec un chargement de fruits de toutes sortes à notre adresse. Nous les avions questionnées, nous avions cru voir qu'elles comprenaient de quoi il s'agissait, et nous eûmes l'idée de leur demander de nous servir de guides pour nous conduire à cette baie Fança où nous supposions qu'avait eu lieu la scène de massacre.

Inutile de dire que notre offre fut acceptée avec enthousiasme, et, tous les cinq nous étant entassés dans la pirogue, nous accostâmes sans chavirer, mais après des prodiges d'équilibre.

Nous pûmes bientôt nous convaincre que l'intérieur de l'île tenait les promesses que faisait le panorama que nous avions du mouillage. C'était une végétation touffue, puissante et

de toute beauté. La chaleur était assez forte, mais c'est sous une voûte continue de verdure que nous arrivâmes au sommet de la crête qui sépare la baie de Pango-Pango de la baie Fança, et d'où nous dominions cette dernière dans tout son ensemble.

Nous avions, en passant, traversé le village de Pango-Pango; les cases y ont une disposition ingénieuse : les cloisons en sont faites d'épaisses nattes de feuilles de cocotier tressées; s'imbriquant les unes sur les autres, elles se relèvent à volonté; de telle sorte que, le jour, les cases sont ouvertes sur un ou plusieurs pans du côté de l'ombre ou de la brise, tandis que, pendant la nuit, on laisse retomber toutes les cloisons qui les ferment alors hermétiquement.

Nous nous reposons un instant avant de descendre à Fança; nos feelings n'ont pas perdu de temps : sur le bord de ce chemin creux plein d'ombre, au-dessus duquel les arbres étendent leurs branches, elles nous ont fait une couche de gazon et de feuillage, et,

armées chacune d'une feuille de bananier, elles nous éventent consciencieusement.

Il est midi quand nous arrivons au village. A cette heure ultra-chaude de la journée, tout y est silencieux et désert.

Le soleil jette sur le sable de la plage une lumière éclatante et crue qui nous aveugle ; le récif de corail s'étend au loin à découvert, et les silhouettes éloignées d'une quinzaine d'Indiens en train de pêcher se découpent sur l'horizon dans la transparence d'une buée légère qui monte tremblotante et chaude.

Dans les cases, les stores de cocotier, tournés du côté de la mer, sont relevés ; nous n'apercevons, en passant, que des corps étendus, des bras agitant des chasse-mouches ou des éventails de pandanus.

Au dehors, seuls, des cochons de toutes tailles errent à travers le village endormi ou s'allongent béatement, le ventre en l'air, dans des trous qu'ils se sont creusés.

Nos guides nous conduisent chez le chef du village, dans une jolie case fort propre, à la

voûte de laquelle est suspendue une grande pirogue.

A demi étendu sur une natte, s'évente avec un chasse-mouches un vieillard à barbe rare et blanche, au visage empreint d'une grande douceur et d'une certaine dignité.

Sa femme nous apporte aussitôt des cocos frais, des maiorés, des bananes confites et du poisson bouilli enveloppé dans des feuilles de bananier.

Nous y touchâmes à peine et seulement pour faire honneur à nos hôtes, tandis que Faasisilla et Samou-Samou faisaient de larges brèches dans le déjeuner.

Quatre ou cinq femmes, une demi-douzaine d'enfants et quelques hommes s'étaient glissés discrètement à notre suite, et, tout en mangeant, nos guides ne tarissaient pas en explications qui faisaient de nous le but de tous les regards.

Après un court repos, nous visitâmes certains points de la baie qui nous parurent répondre exactement à ceux décrits dans la

relation de la scène du massacre de nos compatriotes, et, avant de partir, nous saluâmes ce coin de terre où des Français étaient tombés, victimes obscures du devoir.

Vers cinq heures du soir, tandis que notre baleinière accostait d'un côté, nous ramenant à bord, une grande pirogue à deux mâts avec une quinzaine de rameurs accostait de l'autre.

Le chef d'un village de l'entrée de la baie venait nous inviter pour le soir même à une *siva*, ce qui voulait dire qu'on danserait et qu'on prendrait non le thé, mais l'inévitable *kawa*, fin obligée de toute réception qui se respecte. La même pirogue à deux mâts devait venir nous chercher.

A neuf heures, n'ayant encore rien vu, nous commencions à traiter assez irrévérencieusement notre Samoan, quand la grande pirogue apparut.

Nous partîmes cinq; la lune se levait à peine, voilée par instants par de grands nuages noirs que poussait une forte brise.

Pour nager en mesure, nos Samoans entonnèrent une sorte de chant lugubre et nous dirigèrent vers un point de la côte où ne brillait aucune lumière et qui paraissait tout à fait désert.

Après vingt minutes d'une navigation le long des récifs de coraux que les vagues en se brisant frangeaient d'une longue ligne blanche argentée, l'embarcation échoua sur le sable, à environ cent mètres du rivage.

Nous gagnons la plage sur le dos d'un sauvage, et, à la lumière blafarde et intermittente de la lune, qui contribue à donner au paysage une note encore plus macabre, nous apercevons, sous de grands cocotiers largement espacés qui, à la brise, entre-choquent leurs grandes antennes avec un bruit sec, quelques rares silhouettes de cases absolument noires.

Sur la grève, une vingtaine d'indigènes nous reçoivent silencieusement, quelques-uns drapés comme des fantômes dans de grands vêtements blancs : ni femmes ni enfants.

Nous nous dirigeons vers les cases, qui res-

tent toujours plongées dans la plus profonde obscurité et où l'on ne paraît guère se livrer aux préparatifs d'une fête de nuit, même sauvage.

On nous soulève la porte de l'une d'elles, nous y entrons à tâtons dans le noir, et, en attendant la lumière et le reste, nous usons nos boîtes d'allumettes.

A cette lueur rapide, nous nous comptons, et, moitié en riant, moitié sérieusement, nous constatons que l'un de nous manque à l'appel.

Quelques plaisanteries d'assez mauvais goût sur le cannibalisme et ses variétés les plus usuelles font comme nos allumettes un peu humides, elles ratent; nous commençons décidément à nous ennuyer et à trouver que les préliminaires d'une fête samoane manquent d'entrain et de gaieté, au moins pour les invités.

Après quelques minutes d'attente, une vieille femme au chef branlant, à la bouche édentée, vraie tête de sorcière, alluma pourtant quelques faisceaux de feuilles sèches, les jeta dans un

trou pratiqué *ad hoc* au milieu de la case et s'accroupit à côté.

Tout en marmottant des mots inintelligibles et sans nous honorer d'un regard, elle se mit en devoir, vestale d'un nouveau genre, d'entretenir une flamme inégale dont la lueur changeante faisait derrière nous danser fantastiquement nos ombres.

Un homme, pour complément d'éclairage, apporta une écuelle de coco, remplie d'huile, où baignait une mèche au bout de laquelle une mince lueur essayait de ne pas s'éteindre.

De temps en temps un indigène se glissait silencieusement dans la case, s'asseyait de même; l'un d'eux était muni d'une sorte de tambour assez primitif sur lequel il se mit à tapoter en sourdine par manière de prélude; nous nous sentîmes un peu soulagés, ce tambour était rassurant.

Enfin celui de nous qui manquait à l'appel entra, et, en s'asseyant à côté de nous, répandit une fade odeur d'huile de coco parfumée. Il avait vu de la lumière dans une maison, y

était entré sans frapper et était tombé au milieu du corps de ballet ; la toilette de ces demoiselles l'avait, faut-il croire, intéressé, et il avait dû en étudier certains détails d'assez près, à en juger par le parfum qu'il en rapportait.

Peu à peu, et toujours silencieusement, la case s'était remplie ; on avait laissé au milieu un grand espace vide qu'occupait seule, pour le moment, la vieille au chef branlant. Le menton dans ses mains, elle fixait obstinément la flamme qui montait et semblait s'hypnotiser dans cette contemplation.

Tout à coup, sans crier gare, dix ou douze sauvages massés dans un coin ouvrirent démesurément la bouche et se mirent à hurler en chœur, tandis que l'homme au tambour, s'escrimant de ses poings sur la peau de son instrument, tâchait à lui seul de faire plus de bruit que les autres.

Nous sursautâmes, effarés ; la vieille n'avait pas bougé : c'était l'ouverture.

Six grands diables à demi nus, vêtus seu-

lement de ceintures de feuillage, firent leur entrée en bondissant, précédés d'un bossu endiablé, vêtu de sa bosse ou à peu près.

Armés de lances et de casse-tête, ils se livrèrent pendant dix minutes à une danse des ours de haut goût, hurlant et entre-choquant leur ferraille avec fracas.

Après eux, une dizaine de jeunes filles de quinze à dix-huit ans vinrent s'asseoir en ligne les unes à côté des autres. Couronnées de feuillage, avec des colliers de fleurs rouges et blanches tombant sur leur poitrine nue, d'épaisses ceintures de feuilles autour des reins, les chevilles et les poignets chargés également de fleurs et de feuilles tressées, elles ruisselaient d'huile de coco parfumée.

Leurs danses n'étaient qu'une suite de poses assez gracieuses, mais qui eurent le tort de durer un peu trop longtemps, et peu à peu nous nous laissions aller à une demi-somnolence, croyant voir dans notre rêverie une rangée d'idoles hindoues descendues de leurs niches.

Après les danses assises, les danses debout. Ce fut alors une espèce de danse du ventre, comme on peut en danser chez ces peuplades sauvages.

Excitées par les cris des chanteurs pris de délire et par le fracas grandissant du tambour battant une charge échevelée, le visage égaré et les yeux fous, tordant et secouant leur corps dans des spasmes érotiques, elles commencèrent par jeter aux spectateurs leurs colliers, finirent par leur jeter leurs ceintures, et, épuisées, tombèrent nues et pâmées sur le sol.

Alors l'horrible vieille, qui pendant tout ce temps était restée immobile auprès du feu, ne faisant de mouvement que pour y jeter quelques branchages et éclairer vivement les danseuses, se leva à son tour, s'avança dans le cercle vide, et, comme entraînée par une ignoble folie lubrique, elle se mit à faire, aux éclats de rire de toute la foule, une sorte de parodie macabre de la danse des jeunes filles, poussant les gestes jusqu'à l'obscénité la plus brutale, tandis qu'elle donnait à son visage parcheminé

de vieille momie les expressions les plus grimaçantes et les plus hideuses.

Écœurés, nous sortîmes respirer à l'aise au dehors.

La cérémonie du *kawa* termina la soirée.

On apporta une grande écuelle de bois, et six des plus jolies et des plus jeunes danseuses s'assirent autour. Par une délicate attention de notre hôte, c'était à elles qu'était échu l'honneur de préparer le breuvage.

Chacune prit un morceau de racine de *kawa* et se mit à le mâcher consciencieusement; quand il fut suffisamment mastiqué, elle délaya avec une gorgée d'eau et... cracha le tout dans le récipient.

Nous eûmes un mouvement d'étonnement bien justifié; mais chacune d'elles ayant agi de même et l'opération continuant de la même façon, nous ne pûmes croire à une forte distraction de leur part et attendîmes la fin.

Quand elles eurent ainsi suffisamment garni le récipient, on ajouta quelques litres d'eau, on agita et... on nous servit.

Alors, le petit bossu, qui remplissait les fonctions de grand maître des cérémonies, prit un air grave, et, plongeant une éponge en bourre de cocotier dans le vase, il en exprima le jus dans une demi-coque de coco en guise de tasse.

Puis, respectueusement, arrondissant ses gestes, il en offrit à chacun de nous.

Si sauvages que nous fussions devenus nous-mêmes par nos pérégrinations à travers l'Océanie, nous ne l'étions pas assez pour ne pas regimber un peu ; nous reçûmes chacun l'écuelle de bois avec un sourire poli qui ressemblait beaucoup à une grimace, et nous nous contentâmes de regarder le liquide à odeur de poivre qui la remplissait.

Dans les villages plus civilisés on remplace les dents de ces demoiselles par une vulgaire râpe ; c'est peut-être moins couleur locale, mais c'est plus appétissant, bien que j'aie entendu affirmer par certains amateurs de *kawa* que la salive développait en ce nectar un parfum et un arome qu'il n'a pas sans cela.

Le lendemain, dans la soirée, nous levions l'ancre. Nous étions allés le matin, L... et moi, faire notre provision de fruits frais chez Samou-Samou et Faasisilla. Nous avions été reçus par le père, qu'un énorme éléphantiasis des jambes clouait dans sa case.

Élevé par des missionnaires anglais, il jouait dans le village le rôle de pasteur protestant, apprenant à lire et à écrire aux enfants de bonne volonté. Il nous déballa avec fierté la Bible, l'éternelle Bible des pays protestants, traduite en samoan, et un dictionnaire anglo-samoan, le tout édité à Londres.

Un grand nombre de pirogues assistaient à notre départ. L... était à son poste d'appareillage sur la passerelle; je le rejoignis, et du coin de l'œil je lui montrai nos deux feelings qui se hâtaient dans une pirogue et nous faisaient un brin de conduite.

— Très drôles, n'est-ce pas, nos petites sauvages? Et entre deux commandements je l'entendis siffloter ironiquement le gracieux air de l'idylle du *Petit Duc*.

L'hélice bat la mer, en route pour autre chose.

— Un troisième pour le whist! cria L... en dégringolant les marches de la passerelle et en s'engouffrant dans l'escalier du carré.



Devant Apia, dans l'île d'Upolu, sont à l'ancre une douzaine de goélettes ou de bricks, et de tous côtés nous voyons hisser le pavillon allemand. Du mouillage, assez mauvais, peu protégé de la houle du large, trop petit et encombré de récifs, il nous semble être devant une petite ville relativement importante où d'assez gracieuses constructions en bois se mêlent aux cases plus primitives des indigènes.

Derrière la ville, le sol s'élève en pente douce jusqu'au massif central de l'île; le tout recouvert d'une couche uniforme de verdure sur laquelle tranchent en vert plus clair de grands espaces défrichés où l'on voit paître

des troupeaux et où s'élèvent quelques maisons de colons européens ou américains.

Quand on descend à terre, on s'aperçoit vite qu'Apia est beaucoup moins considérable qu'on pouvait se l'imaginer d'après l'aspect qu'il offre de la rade; car ce que l'on voit de la mer est à peu près tout, tandis que l'on a une tendance naturelle à supposer derrière la ligne des quais une ou plusieurs rangées de maisons; or il n'en est rien.

On retrouve là ces « stors », ces magasins où l'épice côtoie la cotonnade et où le fromage de Hollande marie son parfum à celui de l'eau de Cologne; des tavernes s'y décorent du nom d'hôtel, tandis que, dans de jolis jardins, s'élèvent les cottages des principaux colons anglais, allemands ou américains. Partout à ces constructions s'entremêlent les cases indigènes, ce qui contribue à donner à la petite ville un aspect suffisamment pittoresque.

Dans le cercle étroit des courses que j'ai faites aux environs, j'ai pu voir d'assez belles routes où l'herbe pousse drue et qui ressem-

blent pas mal à des pelouses bordées de buissons d'orangers. Un de mes meilleurs souvenirs d'Upolu est un bain délicieux dans une large rivière où une eau limpide et fraîche coule sur un fond de roches et de gravier, entre deux rives verdoyantes et bordées de beaux arbres dont les branches viennent former une voûte élevée et légère au-dessus de l'eau.

Quand on s'enfonce un peu dans l'île, on trouve d'immenses forêts coupées par de profondes vallées où tombent et ruissellent mille cascades qui vont se perdre en ruisseaux sous le feuillage.

Les villages voisins d'Apia ne diffèrent pas de ceux de Pango-Pango.

Nous ne fîmes qu'un très court séjour à Apia et nous partîmes sans regret, trouvant la ville un peu insipide.

Cosmopolite et banale, nous allions retrouver ses pareilles dans toutes ces îles des Samoa, Tonga et Viti, où Anglais, Allemands et Américains ont, avec la Bible, apporté leurs constructions moroses, leurs magasins, leurs

« stors » sans goût, ni cachet, ni propreté, et où s'entassent, dans une promiscuité qui ne flatte ni l'œil ni l'odorat, les marchandises les plus disparates. Les rues ensoleillées, poussiéreuses et chaudes y suintent l'ennui, et le soir, quand, par deux fois, nous descendîmes du bord, nous errâmes dans l'obscurité, ne nous heurtant qu'à quelques Samoanes en quête d'aventures.

O Papeete, où étais-tu, avec tes rues ombreuses et fraîches, tes parfums de gardenias et d'orangers, tes visages gais et tes éclats de rire ?

II

La passe d'Ouvea, une des Wallis, est très étroite ; un fort courant porte sur les coraux ; on peut dire que tout navire qui s'y engage est pour quelques instants en danger, et, pour

que nul n'en doute, on voit encore sur les coraux à fleur d'eau, à droite du chenal, la lamentable épave du *Lhermite,* un aviso de guerre qui vint se briser sur le récif, il y a environ quinze ans.

L'archipel d'Ouvea ou des Wallis se compose de plusieurs petites îles assez basses, enveloppées dans une même ceinture de coraux, et dont les baies et mouillages sont aussi encombrés de récifs.

La population y est assez dense : environ cinq mille habitants, tous catholiques et absolument soumis aux missionnaires français, qui y résident au nombre de cinq ou six, et qui sont les rois de l'île.

Depuis mon passage, la vieille reine qui était la souveraine de ces îles est morte, et un résident français a été installé, notre occupation ayant été jusqu'à ce jour beaucoup plus nominale qu'effective.

L'intérieur de la grande île d'Ouvea est inhabité ; toute la population se presse sur les bords de la mer, où sont de nombreux villages.

Il y a dans l'intérieur trois ou quatre petits lacs aux abords marécageux, rendez-vous des canards, des pluviers et des poules d'eau. De belles routes en tous sens parcourent l'île comme de grandes allées dans un beau parc verdoyant. Malheureusement, l'eau douce manque ou est très rare, et il faut recueillir l'eau de pluie avec soin.

Les cases des indigènes sont à peu près semblables à celles des Samoa, ne différant que par la disposition des faisceaux de joncs qui forment les cloisons et qui s'entre-croisent en formant des dessins géométriques.

Le type de la population est le même que celui des Samoa ; le costume n'en diffère pas davantage, si ce n'est que les jeunes filles laissent généralement croître leurs cheveux et les ébouriffent de façon qu'elles semblent avoir une tête énorme ; c'est tout simplement affreux. Quand elles se marient, elles coupent cette ignoble toison et portent alors les cheveux comme les hommes, relevés en brosse et courts, décolorés en tout ou en partie par la

chaux. Si bien que parfois, grâce à une certaine analogie de costume, on ne sait trop de quel sexe est l'individu qu'on a devant soi.

La population n'a pas ces allures fières, cette attitude digne que nous avons rencontrées aux Samoa et surtout aux Tonga; elle a l'air un tant soit peu abêtie, et cela tient peut-être, sans vouloir en médire, à la longue habitude de s'humilier devant la « race sacrée », comme se font appeler les missionnaires.

J'avoue que je ne voyais pas sans une certaine répugnance que souvent le premier mouvement de l'Indien que je rencontrais était de fléchir le genou et de me baiser la main.

Non pas que je trouve le procédé de domination et d'assimilation plus mauvais qu'un autre, au contraire; je ne déteste en effet rien tant, je l'avoue, que cette manie que nous avons de faire de nos doctrines de liberté et d'égalité un article d'exportation, comme s'il était logique et raisonnable d'inculquer à des races inférieures, qui ont des siècles de barbarie, des idées que nous-mêmes compre-

nons à peine après des siècles de civilisation.

Je dis seulement que je leur ai trouvé, aux Wallis, l'air un peu plus ahuri qu'ailleurs. Cependant, il est certain que c'est un avantage indéniable pour ces bonnes gens d'être les humbles mais tranquilles sujets des missionnaires catholiques, plutôt que les sujets de leurs rois fantoches et cruels. La famille est organisée, plus unie ; le mariage considéré plus sérieusement; enfin, fait presque unique en Océanie, la population des Wallis s'accroît; tout de même, je crois qu'il eût été préférable d'apprendre aux élèves ouvéens à dire « bonjour, monsieur », au lieu du « vale, Domine » singulièrement grotesque avec lequel ces braves jeunes sauvages nous accueillaient d'un air grave et onctueux de séminaristes.

Pourquoi tant de latin et si peu de français?

Les missionnaires de Tahiti et des Marquises apprennent au moins le français aux indigènes. Est-ce parce qu'ils n'appartiennent pas au même ordre religieux?

Au surplus, je ne critique ici que la méthode

de la mission, reconnaissant tout le premier son mérite et son dévouement par ailleurs. Ce qui éclate dans toute l'Océanie, c'est, il faut malheureusement l'avouer, la facilité de la religion protestante à s'adapter aux mœurs des différentes populations; plus simple, elle pénètre plus profondément; l'esprit protestant et anglais les imprègne, esprit intolérant, sectaire et étroit s'il en fut, bien plus encore que l'esprit catholique le plus fanatique. Et pourtant, entre les missionnaires protestants, wesleyens ou autres, et les missionnaires catholiques, il y a une différence de valeur qui est toute à l'avantage de ces derniers : même et surtout au point de vue de la « respectability ». Mais les uns ont une arme meilleure que les autres; et enfin dire missionnaire anglais, c'est dire agent anglais, tandis que missionnaire français ne signifie pas toujours assez agent français. Le premier travaille pour la religion, pour les affaires et pour l'Angleterre, le second travaille pour les affaires de la mission d'abord et surtout.



Il y a encore de beaux jours pour la musique à Ouvea, et il nous fut donné à plusieurs reprises de jouir de concerts en plein vent.

Un d'eux m'a plus particulièrement frappé les oreilles. Un jour, P... et moi, après nous être baignés sur la plage, nous suivions la route du bord de la mer, sablée de fins débris de coraux et bordée d'habitations disséminées par groupes sous la verdure, quand notre attention fut attirée par un groupe d'une dizaine d'indigènes accroupis près d'une case, et portant presque tous des morceaux de bambous de diamètres différents et d'un mètre de hauteur environ.

Il ne tenait qu'à nous d'écouter les symphonies du Wagner de là-bas.

Nous nous avançâmes, malgré les efforts d'une bande de chiens qui, nous jugeant sans doute profanes et incapables de comprendre

les beautés du concert, cherchèrent sans succès à nous repousser.

Un vieux à figure toute joyeuse et aux façons obligeantes sortit de la case, suivi de sa moitié non moins joyeuse et non moins obligeante; on nous offrit d'entrer et de boire l'inévitable *kawa*, qui décidément tourne à l'état de scie nationale maorie.

Nous les suppliâmes de n'en rien faire et leur donnâmes à comprendre que nous n'avions soif que d'harmonie; alors, se hâtant tous les deux, ils nous glissèrent une malle de camphrier au premier rang pour nous servir de siège, se replongèrent, toujours affairés, dans leur demeure et en sortirent bientôt l'un avec des cigarettes canaques, l'autre avec un tison.

Pendant ce temps nos chanteurs ont pris place, chacun tenant verticalement devant lui son gros morceau de bambou, tandis que devant l'artiste du milieu est posé à plat sur le sol un faisceau de bambous plus petits, plus courts et de différentes grosseurs enveloppés dans une même peau bien tendue. Armé de

deux baguettes, l'indigène s'apprête à battre de ce tambour d'un modèle encore inédit.

Le signal est donné, les bouches s'ouvrent pour laisser jaillir les sons les plus discordants, les bambous s'élèvent et retombent sur le sol avec un bruit sonore et voilé à la fois, tandis que les baguettes font leur office en perçant l'ensemble d'une pluie de petits sons grêles qui nous font passer de désagréables frissons le long du dos.

Les bouches béent, les yeux fixes se noient dans l'inspiration et l'extase, les veines du cou se gonflent, les visages se congestionnent d'une façon inquiétante, et les gros bambous montent et descendent, et cela ronfle, éclate, grince, mugit, et notre tympan vibre à nous faire bondir.

Nous nous regardâmes avec angoisse, et à la première « embellie » nous lançâmes avec autorité et conviction quelques obligés « marié, marié, iva » (bravo, bravo, bien) ; et nous nous enfuîmes, tandis que derrière nous cette atroce musique recommençait de plus belle.

A côté de cela, les chants lugubres des Marquises sont enivrants, et vous, ô doux et harmonieux himenés de Tahiti, où étiez-vous?

III

D'Ouvea, en route pour l'archipel de Tonga et en particulier pour l'île de Vavao. Malheureusement, le mauvais temps se met de la partie, et il nous faut sept jours pour faire cent quarante lieues. Le septième jour, nous nous engageons dans un dédale d'îles assez peu élevées, nous passons devant le port Refuge, petite anse qui semble médiocrement mériter son nom, car nous y apercevons, émergeant, les trois mâts d'un grand navire allemand qui s'y est perdu récemment. Nous défilons devant les établissements de colons anglais ou allemands qui, à notre vue, se hâtent de hisser leurs pavillons, devant quelques villages ton-

giens, et nous allons mouiller en face du grand village de Neifo, dans l'île de Vavao.

Il faisait un temps gris, presque froid, à averses, et assez triste; autour de la rade nous découvrions, disséminées çà et là, les demeures en bois des colons, la demeure du roi Georges, en bois également, et la foule des cases tongiennes.

Vavao est peu élevée; cependant le sol se relève en longues ondulations couvertes de verdure et de végétation. Pour le moment, arbres, maisons, cases et collines, tout avait pris une teinte grise uniforme derrière un épais rideau de pluie que tordaient par moments de violentes bourrasques.

Un cyclone avait ravagé l'île quelques jours avant notre arrivée, abattu des arbres, ruiné des plantations entières et renversé des maisons.

Le village de Neifo, assez peuplé, s'étendait dans un grand espace de terrain déboisé en partie, mais où croissaient encore de nombreux cocotiers, maiores, bananiers et autres

arbres, avec des buissons de ces gardénias dont les jolies fleurs blanches si parfumées ornent les cheveux des Tahitiennes.

De grandes et larges voies, envahies par l'herbe, traversent le village dans tous les sens, et celui-ci est entouré entièrement du côté de l'intérieur par une sorte de palissade. Le mot de village ou de ville appliqué à tous ces groupements, plus ou moins considérables, de cases indiennes, est assez inexact, car il éveille l'idée d'habitations plus ou moins serrées les unes à côté des autres dans un alignement qui forme des rues ou des ruelles. Là, au contraire, chaque case est placée selon la fantaisie de son propriétaire, sans ordre aucun, de-ci et de-là.

J'ai déjà décrit, à propos des Samoa, le genre des cases de tous ces groupes d'îles; j'ajouterai à ce sujet que dans leur construction il n'entre pas le plus petit morceau de fer, même pour réunir les différentes parties de la charpente. Tout est ajusté et relié avec des cordes en fil de cocotier d'une solidité à toute

épreuve et qui sont disposées de façon à former différents dessins.

Toutes ces cases sont généralement très propres à l'extérieur comme à l'intérieur.

L'ameublement ressemble beaucoup à ce que nous avons déjà vu : des nattes par terre; pour le *kawa* national, un grand plat de bois à trois pieds et au fond nacré par l'usage; des éventails en paille tressée; de la *tapa;* un coffre pour les vêtements, et le petit bambou gros comme le bras, monté sur deux pieds, sur lequel le Tongien appuie la nuque quand il s'étend pour dormir; de l'igname, des cocos dans un coin, des lanières d'aubier macérant dans l'eau et destinées à la fabrication de la *tapa*, une petite glace, quelques récipients pour l'eau potable, et au milieu de tout cela quelques marmots nus, la tête rasée, marchant à quatre pattes et se roulant sur les nattes.

De la rade, et à plus forte raison en descendant à terre, j'avais été fort étonné par un bruit persistant de marteaux frappant sans relâche et de tous côtés, sans que je visse un

seul de ces ouvriers infatigables; et, étant donné le cyclone récent, je supposais qu'on travaillait avec ardeur à reconstruire les maisons abattues par la tempête. Or, de chaque case devant laquelle nous passions sortait le même bruit : on fabriquait de la *tapa;* nous touchions à la fin de la saison à laquelle on recueille l'aubier destiné à cette fabrication, et chacun se hâtait de faire ses provisions d'étoffe.

Le Tongien a une réputation méritée d'esprit batailleur et de fierté; c'est un peuple de conquérants qui a autrefois soumis le Viti et pour qui un Fidjien ou un nègre est un être de race inférieure.

C'est aux Tonga que j'ai vu les plus beaux types masculins de la Polynésie; ils sont grands, vigoureusement bâtis, peu foncés de peau, le visage d'un ovale un peu allongé, le nez ferme, long et fin, le front haut, large, bien limité aux tempes, la bouche bien faite, la barbe généralement taillée en pointe, et de beaux yeux aux regards assurés et intelligents.

C'est là le type le plus fréquent, mais, comme chez nous, on trouve aux Tonga des types très variés, presque tous les visages ont un air remarquable d'intelligence, de dignité et de mâle beauté.

Pendant les trois jours que nous restâmes à Vavao, la pluie fut la compagne habituelle et désagréable de nos promenades, qui s'en ressentirent et durent être très bornées.

Deux jours après, nous étions devant la grande île de Tonga, Tonga-Tabou, l'île sacrée, et devant sa capitale, Mafuga.

Quatre ou cinq bricks ou trois-mâts étaient mouillés dans cette vaste baie hérissée de récifs; nous avions devant nous une terre basse et plate, et en face nous apercevions l'église et les bâtiments de la mission, autour desquels s'était groupé le petit village catholique.

Un peu sur la droite et s'étendant assez loin, la ville, avec ses maisons de bois démontables, apportées toutes faites de Nouvelle-

Zélande ou d'Australie et toutes construites sur le même plan, le palais (?) du roi, en bois également ; plus loin, sur une éminence, le temple protestant, et à ses pieds l'immense village tongien avec ses cases éparpillées de tous côtés, et coupé par de larges voies parallèles à la mer ou s'enfonçant dans l'intérieur de l'île.

Peu d'arbres et de verdure, si ce n'est au loin derrière le village où on devine un fouillis inextricable de végétation.

Là encore, le jour de notre arrivée, nous retrouvons la pluie, mais vers quatre heures elle cesse, un peu de bleu se montre au ciel, et, en attendant la nuit, nous allons du côté de ce qui nous semble être une petite ville. De loin, c'était quelque chose ; de près, ce ne fut presque rien ; nous trouvâmes une vingtaine de maisons en bois rangées sur le bord de la mer et une dizaine d'autres disséminées çà et là, à un ou deux étages, paraissant posées là avec un air bizarre de choses dépaysées et pas à leur place, constructions hâtives et comme passagères.

En revanche, quand nous eûmes gravi la petite colline où s'élève le temple protestant, nous vîmes s'éparpiller de tous côtés les nombreuses cases tongiennes.

Nous avions croisé, dans le cours de notre promenade, quatre ou cinq dames anglaises on allemandes, mises à la dernière mode de Sydney ou d'Auckland, et dont le costume détonnait singulièrement dans un tel milieu. Il y avait déjà longtemps que nous n'en avions vu de pareils, les rares Européennes ou Américaines de Tahiti ayant, en général, des vêtements simples en rapport avec le climat. Aussi nous arrêtâmes-nous pour regarder les larges chapeaux à longues plumes, les robes collant aux hanches et les gants à vingt-six boutons avec la même curiosité que nous avions eue en arrivant en Océanie pour les costumes tahitiens.

Quand nous passons devant l'école, la classe vient de finir, et par la porte s'échappe bruyamment, comme une bande d'oiseaux à qui l'on vient de donner la clef des champs, une troupe joyeuse de jeunes filles tongiennes de

dix à quatorze ou quinze ans. Tout ce monde-là s'égrène gaiement dans tous les sens, et, à notre aspect, les exclamations étonnées ou moqueuses se croisent; elles nous examinent avec un petit air effronté, dans des attitudes pleines de coquetterie mutine. Les unes, sur notre passage, s'écartent timidement; d'autres s'arrêtent en souriant, nous montrant deux belles rangées de dents blanches, et répondent franchement à notre salut; la glace est rompue, tout un joli groupe nous entoure et nous laisse, avec de petits rires, feuilleter les livres et interroger les ardoises et les cahiers.

Elles portent toutes le même costume, le costume tongien : un pagne serré à la ceinture, et sur les épaules un court vêtement fait simplement d'un rectangle d'étoffe troué au milieu d'une ouverture pour passer la tête et tombant à demi flottant en avant et en arrière; il laisse ainsi les bras nus et permet d'apercevoir les lignes d'une gorge généralement irréprochable.

Ces vêtements sont de toutes étoffes et de toutes couleurs : en mousseline, en cotonnade,

en soie, voire même en velours, et blancs, rouges, bleus, bariolés, verts, etc.

Elles s'en allaient, les plus petites courant et jouant, les grandes par groupes de deux ou trois se tenant enlacées par la taille.

D'autres, seules, marchaient gravement, crayonnant encore sur leur ardoise.

Il y avait là de superbes filles de quinze ans et de gracieuses fillettes de huit ou neuf ans.

Tous ces visages étaient intelligents, vifs, ouverts, avec un petit air de fierté coquette qui leur seyait à ravir; et, avec leurs costumes clairs de toutes nuances, leurs épaules, leurs bras et leurs jambes nus aux tons chauds, leurs jolis minois et leurs grands yeux noirs si expressifs, elles formaient un tableau original et charmant.

Elles se dispersèrent peu à peu de tous côtés avec cette démarche droite et cadencée, ce balancement un peu nonchalant des hanches de toutes les femmes maories.

Et nous rentrâmes à bord.

Nous tentâmes, le lendemain, d'aller faire une promenade vers l'intérieur de l'île, et nous suivîmes une grande et large voie qui paraissait s'enfoncer dans cette direction.

Malheureusement, le sol était détrempé par les pluies des jours précédents, et, après avoir pataugé pendant environ une lieue, nous nous décidâmes à revenir sans avoir atteint aucun village. De chaque côté de la route une broussaille inextricable courait, par-dessus laquelle les liserons avaient jeté leurs longues tiges contournées et qu'émaillaient leurs nombreuses corolles roses ou bleues. Des milliers de *cana* sortaient leurs tiges d'un vert tendre toutes couvertes de fleurs d'un rouge éclatant ; des groupes de bananiers balançaient doucement à la brise leurs grandes feuilles délicates que le vent de la veille avait déchirées, tout en haut les têtes des cocotiers entre-choquaient leurs pennes, et de grands arbres au feuillage sombre jetaient leur ombre sur l'épais fouillis d'où s'élançaient quelques lianes venues s'enrouler à leurs premières branches.

Sur notre route, nous croisâmes plus de deux cents Indiens qui revenaient par groupes vers le grand village, avec leurs petits chevaux chargés d'ignames ou de feuilles tendres de bananier enveloppées avec soin.

Les chevaux sont très nombreux dans l'île et à bon marché. Presque tous ces hommes en menaient un ou plusieurs.

Ils paraissaient venir de loin et étaient couverts de boue; comme ils nous dirent que le village le plus proche était encore assez éloigné et que la route devant nous s'étendait de plus en plus boueuse, nous fîmes volte-face et revînmes vers la capitale.

Nous y rentrions quand l'inévitable pluie se mit de la partie; à l'abri de l'arbre sous lequel nous nous étions réfugiés, nous cherchions du regard une case à mine hospitalière, quand dans l'encadrement d'une porte se détacha le joli visage d'une jeune fille qui riait de notre embarras et qui de la main nous appela.

Un brave père de famille était assis sur une natte, occupé à fabriquer ces petites cordes en

fil de cocotier dont ils se servent pour mille usages. Il avait une tête assez avenante de vieux patriarche, et nous offrit gracieusement une place sur la natte en attendant la fin du déluge.

Dans la case étaient avec lui une femme d'une cinquantaine d'années, deux jeunes filles de seize ou dix-sept ans et une enfant de huit à dix ans.

Les deux jeunes filles étaient toutes deux fort jolies, bien qu'il eût été difficile de trouver deux types plus différents. L'une, la fille de notre hôte, de taille moyenne, admirablement faite, bien qu'un peu forte, avait de longs cheveux noirs bouclés, des traits assez réguliers et accentués, de grands yeux noirs au regard à la fois moqueur et hautain, la lèvre sensuelle et dédaigneuse, la voix brève, les gestes un peu brusques, et un air de fierté boudeuse d'enfant gâtée. L'autre, de même taille, était svelte, sans être maigre, avec des épaules et des bras d'un modelé gracieux. Les traits du visage un peu allongé étaient fins et purs, la

bouche un peu grande avec de jolies lèvres au sourire intelligent et doucement sérieux : une tête remarquable par la finesse et la pureté des lignes.

Après quelques minutes de conversation assez difficile entre gens qui ne se comprennent même pas à demi, et pendant qu'au dehors la pluie continuait à crépiter sur les larges feuilles des bananiers, nous prîmes une ardoise et nous fîmes les maîtres d'école.

Nous fûmes bien un peu étonnés. Ces petites sauvages rencontrées par hasard vous bâclaient une multiplication sans broncher; elles avaient une écriture ferme, courante, presque élégante, et, quand nous arrivâmes à la géographie, elles nous montrèrent une carte et une géographie de l'Europe, en tongien, éditées à Londres.

Paris et Londres étaient pour elles les deux capitales du monde, et ces deux fillettes avaient des idées très exactes sur beaucoup de choses dont nous n'aurions jamais supposé qu'elles pussent même soupçonner l'existence.

Quand nous visitâmes plus tard le village catholique groupé autour de la mission, nous ne pûmes nous empêcher de relever un trop violent contraste.

Notre leçon valait mieux qu'un fromage; on nous offrit le *kawa*. La fille de notre hôte écrasa la divine racine, non avec ses dents, mais avec une pierre, et prépara le breuvage.

Au dehors, le déluge continuait; mais le crépuscule venait, et nous nous retirâmes; la maison de notre hôte était tout au bout du village sous les cocotiers, au milieu des maiores et des bananiers. De grandes flaques d'eau çà et là coupaient la route dont le gazon s'enfonçait sous nos pas, les feuilles des bananiers trempées d'eau penchaient vers le sol, et sur nos têtes les longues feuilles barbelées des cocotiers, agitées par le vent, joignaient leur averse à l'ondée du ciel.

Nos jolies et rieuses amies d'une heure nous accompagnèrent un instant, puis nous regagnâmes notre baleinière. Sous la pluie, la mer était d'un vert sale, et à un demi-mille, à

moitié voilées par l'ondée ruisselante, se profilaient avec un air lamentable la silhouette et la masse sombre de notre croiseur.

Dans ces pays du soleil, je ne sais rien de triste et de mélancolique comme la pluie.



Nous avons reçu hier une invitation de l'évêque de l'Océanie centrale pour aller faire une promenade au grand village de Moa, où se trouve une autre mission catholique.

Comme Moa est éloigné de près de vingt-cinq kilomètres de la capitale de Tonga-Tabou, nous y sommes allés en baleinière à travers les récifs.

Au milieu du village s'élèvent la mission et l'église, sur une place où croissent d'énormes banians séculaires. Le plus beau s'était écroulé quelques jours auparavant, dans un ouragan. De six qu'il y avait autrefois, il n'en reste aujourd'hui que deux.

C'est sur cette place que Cook eut plusieurs

rendez-vous avec les chefs indigènes, et c'est là aussi qu'il faillit être massacré. On lui avait offert une fête à la fin de laquelle les blancs devaient tous être tués. Les rôles avaient été distribués, mais Cook, ennuyé de la longueur de la fête, partit avec son escorte avant que le signal eût été donné. Il leva l'ancre le lendemain matin sans se douter du danger qu'il avait couru.

La *great attraction* de la journée était, pour changer, un *kawa* et des danses.

Auparavant nous allâmes visiter le cimetière tongien avec ses tumuli en corail blanc et la tombe du dernier *tuitonga*, c'est-à-dire du dernier roi de Tonga-Tabou, car le roi actuel n'est, comme tant d'autres, qu'un vulgaire usurpateur (1).

Cette tombe est assez curieuse; elle est disposée comme la coutume l'exigeait pour les *tuitonga* : on les enterrait généralement sur une éminence, et tout autour, dans un rayon

(1) Le roi Georges, dont il est question ici, est mort depuis que ces lignes ont été écrites.

d'une vingtaine de mètres, on entassait d'énormes blocs de roches de forme rectangulaire que l'on apportait des Wallis sur de grandes pirogues accouplées, car on n'en trouve pas aux Tonga. Pour arriver au sommet de l'éminence, il nous fallut escalader les gros blocs que leur poids et la pluie enfonçaient peu à peu dans le sol et entre lesquels quelques lianes épineuses avaient poussé. La place où est le corps est marquée, selon la tradition, par du sable blanc et des débris de coraux.

A deux heures, la foule commença à envahir la cour de la mission. Les danseuses arrivent avec leurs jupes de *tapa* qu'elles font bouffer et qui paraissent raides comme du carton ; sur les épaules elles ont le léger vêtement habituel, puis des colliers de feuillage, d'énormes défenses de cochons sauvages suspendues au cou, et, piqués dans les cheveux, des plumes rouges, des fleurs d'ibiscus rouges et des gardénias blancs. A peu près ce que nous avons vu à Pango-Pango, avec cette différence qu'ici nos danseuses sont beaucoup plus vêtues.

Elles se groupèrent en bas de la véranda où nous nous trouvions; une dizaine de Tongiens, chargés de les accompagner de leurs chants et de battre la mesure en frappant des mains, se placèrent derrière elles.

La foule des curieux se groupa à gauche, et dans l'espace vide qui séparait les deux groupes, en face de nous, deux ou trois hommes sérieux comme des pontifes en train d'officier gardaient le plat de *kawa,* la coupe de coco et l'éponge en bourre de coco.

En bas des marches de la véranda, un énorme cochon rôti étalait son ventre doré sur lequel le foie avait été piqué.

Pendant les danses un peu monotones, à peu près les mêmes qu'à Pango-Pango, bien que plus convenables à cause du caractère éminemment respectable de nos hôtes, Gou, le fils du roi, arriva dans une voiture à deux chevaux, la seule qu'il y eût dans l'île probablement. C'est un grand gaillard d'au moins six pieds, un peu gros, et d'une allure qui ne manquait pas d'une certaine dignité.

Il était vêtu d'une simple tunique à raies blanches et bleues, serrée à la taille, lui tombant jusqu'aux genoux et laissant les jambes et les bras nus. Il se présenta sans embarras et nous offrit ses hommages dans un anglais très correct. La tête est singulièrement expressive et intelligente : le front haut, le nez aquilin, les lèvres fortes et sensuelles, la barbe et les cheveux noirs abondants. Les jambes un peu grosses dénotent un commencement d'éléphantiasis.

Nous vîmes aussi passer sur la route devant la mission trois ou quatre chefs qui venaient s'asseoir un peu à l'écart de la foule. Une dizaine d'hommes les suivaient à quelques pas, leur faisant escorte.

Nous fûmes tous frappés de la démarche hautaine et fière de ces chefs simplement vêtus d'un pareo ou d'une tunique, mais que distinguait un visage aux traits réguliers et fermes, d'un ovale qu'allongeait encore une barbe courte taillée en pointe.

En passant devant Gou, ils regardaient de

son côté et le saluaient de la main, inclinant légèrement la tête.

La fête se termina par le *kawa* qu'on distribua solennellement. Un vieux chef descendit au pied de la véranda, et, à haute et intelligible voix, il désignait celui à qui la coupe devait être offerte; le maître des cérémonies vous la présentait gravement, et, avant de la prendre, l'étiquette voulait qu'on frappât non moins gravement d'un air solennel deux coups dans ses mains.

La veille de notre départ des Tonga, les missionnaires nous amenèrent à bord une cinquantaine de Tongiens qui nous exécutèrent encore quelques danses, avec accompagnement de casse-tête et de hurlements. Toutes ces danses de guerre, tant aux Tonga qu'ailleurs, nous ont généralement paru insignifiantes; elles ressemblent beaucoup à celles que les montreurs d'ours font exécuter à leurs élèves : des cris, des hurlements, des bonds, des gesticulations, des roulements d'yeux plus ou moins féroces, voilà tout; qui en a vu une les

a vues toutes, et qui ne les a pas vues ne perd pas grand'chose et peut se les figurer aisément.

Vers dix heures du soir, tandis qu'à bord les sauts continuaient et finissaient par nous fatiguer plus que les danseurs, traînant notre ennui sur le pont, un de nous eut l'idée d'aller voir le village tongien « effet de lune ».

Nous accrochâmes deux Indiens, sautâmes à cinq, y compris les susdits, dans une espèce de coquille de noix et nous allâmes à terre après avoir failli chavirer vingt fois : un désert, ou plutôt une vaste nécropole, chaque maison prenant un air de sépulcre. A la lumière de la lune nous voyons les cases se découper en noir sombre sur le ciel étoilé; parfois passe à travers les murs de bambous un filet de lumière ou un bruit de voix, et nous errons au hasard, poursuivis par les aboiements des chiens, qui se multiplient à mesure que nous allons, et bientôt c'est dans tout le village comme une traînée grandissante de hurlements qui font entre-bâiller les portes où se devinent des figures effarées.

Nous regagnions tranquillement le bord, quand nous entendons des chants; nous allons de ce côté; ils partent d'une case dont la porte est entr'ouverte, et à l'intérieur nous apercevons, à la lumière douteuse d'une lampe posée à terre, une dizaine d'hommes accroupis sur des nattes, en train de se livrer à cet exercice.

Les profils se dessinent vaguement, et certaines têtes se perdent complètement dans l'ombre. Sans façon nous passons le cou par la porte entre-bâillée; les voix se taisent et Gou en personne nous fait signe d'entrer.

Nous nous étendons sur les nattes et prions de faire comme si nous n'étions pas là, de continuer les chants. L'un d'eux, à voix de baryton, conduisait le chœur où résonnait une superbe voix de basse.

C'était, comme tous les chants polynésiens, une mélopée lente et grave où certains mots revenaient régulièrement, quelque chose d'indéfinissable qui vous berçait doucement, vous emportant dans une vague et triste rêverie, à

moins que cela ne vous endormît pour tout de bon.

Gou avait un peu voyagé, en Nouvelle-Zélande et aussi, je crois, en Australie; il nous parla de la France, de l'Angleterre, avec des remarques généralement fort justes; il avait vu jouer *Il Trovatore*, je ne sais plus où, à Melbourne ou à Auckland, et en avait conservé une impression profonde. On sentait qu'il joignait à une intelligence remarquable un grand désir de connaître et qu'il comprenait à peu près la civilisation européenne.

Bien que fils du roi, il n'était pas héritier du trône, celui-ci passant non du père au fils, mais au frère, à la ligne collatérale, pour revenir ensuite au fils ou à ses héritiers.

IV

Le 2 septembre nous jetons l'ancre en rade de Levuka, dans l'île d'Obelau. Nous suppo-

sions que Levuka était la capitale des Viti; nous nous trompions; depuis quatre jours la susdite ville était décapitalisée. La chose n'avait entraîné ni émeute, ni soulèvement populaire : de simples mais importants intérêts commerciaux en étaient la cause; le centre du commerce se déplaçait et le gouvernement suivait.

Une demi-heure après notre arrivée, un trois-mâts allemand eut le bon goût de pavoiser pour l'anniversaire de Sedan. Avec lui étaient mouillés quelques cutters, une demi-douzaine de goélettes et un trois-mâts battant pavillon de la Nouvelle-Grenade, lequel avait un faux air de négrier qui ne trompait peut-être qu'à moitié.

La rade de Levuka est bien protégée par une ceinture de récifs qui entourent l'île; deux passes assez étroites y donnent accès. Sur le quai, sur une longueur d'un kilomètre environ, sont rangés les maisons et magasins des colons. Presque aussitôt, derrière la ville, monte en pente raide une ligne de hautes collines, à mi-

flanc desquelles s'étagent quelques habitations blanches tranchant vivement sur le vert sombre des bois.

Dans une petite anse, sur la gauche, les bâtiments abandonnés du gouvernement, bâtiments en bois que l'on va démolir et transporter à Souva, la nouvelle capitale.

Vue de la rade, la petite ville offre un aspect assez agréable, encadrée par une ligne de montagnes aux sommets peu élevés, mais fort pittoresques, et qui, en descendant vers la mer, se creusent en de nombreuses et fraîches vallées.

Le soir, avec ses « bars » et ses magasins éclairés, cette ville minuscule avait de petits airs coquets et sur les quais se rencontraient quelques promeneurs : dames anglaises, américaines ou allemandes, à moins qu'elles ne fussent australiennes, à la mise la plus correcte et la plus élégante, strictement gantées, bien serrées dans leur robe blanche ou noire. Quelques hommes allaient raides et le nez au vent, l'air affairé ; des Fidjiens à demi nus erraient

nonchalamment par les rues; des enfants aux cheveux blonds ou rouges passaient accompagnés de quelque servante indienne; on croisait des nègres des Nouvelles-Hébrides ou des Salomon, bien différents des Fidjiens par le ton de leur peau, leur plus petite taille et leurs membres grêles. Les magasins étaient ceux que l'on voit dans toutes ces villes : un entassement de toutes les choses les plus diverses, de même que dans les rues se rencontrent les types de toutes les parties du monde.

Devant un comptoir, une blonde et pâle Anglaise tâtait une robe, tandis qu'à côté d'elle de noires Fidjiennes, les épaules et les bras nus, dépliaient quelque mauvaise cotonnade aux tons criards.

Dans un bar, deux ou trois gentlemen en manches de chemise buvaient debout, tandis que la « bar maid », une grande fille d'un blond roux, attendait d'un air distrait ou ennuyé, appuyée sur un coude, l'air las, regardant dehors avec des yeux vagues. La mer, qui venait directement de la passe, battait bruyam-

ment les quais; dans la rade obscure on voyait une grosse houle courir et monter confusément, et par moments, tandis que nous suivions le bord du quai, une lame plus forte nous jetait ses embruns au visage; on entendait dans le lointain le grondement sourd et continu des brisants.

Le type fidjien est essentiellement différent du type polynésien; il n'appartient plus à la race maorie; la peau est noire et non cuivrée, le profil est celui du nègre, les cheveux sont crépus et courts ou ébouriffés en tête de loup, souvent rougis avec de la chaux. Les Fidjiens sont généralement bien bâtis. Leur costume ne diffère pas de celui des îles voisines, ils plantent quelquefois une plume noire dans leurs cheveux, et, apparemment, ne se trouvant pas eux-mêmes suffisamment noirs, ils se noircissent encore, avec je ne sais quoi, tout ou partie du visage.

Presque tous portaient à la ceinture ou à la main un énorme coutelas.

Dans une promenade, je suivis avec B... pendant quelque temps la route qui côtoie la mer; nous traversâmes trois ou quatre villages sur la plage, à l'entrée de belles vallées profondes. Tous ces villages, assez peu importants et fort sales, étaient entourés d'une sorte de talus, et aux alentours nous remarquions des tombes qu'indiquaient des amas réguliers de pierres.

Les cases fidjiennes sont peu élégantes à l'extérieur; les cloisons en sont faites d'un épais feutrage de faisceaux de roseaux secs et jaunis, qui, du dehors, ressemble à une grossière toison; le mode de construction est d'ailleurs identique à celui des Tonga et des Samoa.

L'intérieur est assez propre, de nombreuses nattes sont étendues sur le sol et constituent à peu près tout l'ameublement avec le traditionnel plat à *kawa,* un tas de racines de *kawa* dans un coin, d'igname dans un autre, et le coffre où sont serrés les vêtements et ornements de fête.

Nous avions ainsi traversé plusieurs villages

d'un aspect assez sale et où de nombreux cochons paraissaient vivre dans une douce intimité avec leurs maîtres. Par moments, les bords de la mer se transformaient en véritables marécages à palétuviers qui, à marée basse et par un soleil un peu chaud, répandaient une odeur infecte. Toute une génération d'animaux bizarres et d'insectes étranges aux brillantes couleurs y rampait et y grouillait, tandis qu'en un concert de grognements satisfaits des cochons s'y vautraient avec délices, tout couverts de vase noire et puante.

Un peu fatigués par la chaleur, nous nous arrêtâmes un instant ; un vieux Canaque, qui nous suivait sans mot dire depuis un quart d'heure, vint s'asseoir à côté de nous et engagea la conversation en nous demandant du tabac. Nous lui bourrâmes consciencieusement sa petite pipe en bois et nous tentâmes une conversation. Au bout de cinq minutes, nous parlions tous les trois sans nous comprendre ; mais comme il prononçait sans cesse le mot « fale », nous crûmes que *fale* devait

ressembler beaucoup au tahitien *fare* qui veut dire maison; de plus, comme il étendait la main du côté de la baie voisine et faisait le geste de manger qui se comprend dans toutes les langues, nous saisîmes qu'avec l'hospitalité la plus large il nous offrait les mets les plus variés.

Nous acceptons l'invitation et, après quelques minutes de marche à la suite de notre Fidjien qui s'absorbait dans la fumée de sa pipe qu'il tirait à petites bouffées, nous arrivons, en suivant le détour de la plage, dans une baie assez vaste au fond de laquelle on distinguait un grand village.

La case de notre hôte était tout au commencement de la baie; nous nous y glissâmes à sa suite.

L'intérieur était divisé en deux par un grand drap tendu en travers; la partie que nous ne voyions pas, plus élevée de quelques centimètres et rembourrée de cinq ou six nattes, était vraisemblablement le gynécée.

A notre arrivée, le rideau se souleva légère-

ment : deux têtes de femmes, une tête d'enfant et une tête d'homme apparurent, toutes noires, encadrées par le grand drap blanc. Les bouches des femmes se fendirent jusqu'aux oreilles pour ce qui voulait être un sourire de douce surprise, en nous montrant des dents d'une blancheur invraisemblable ; l'homme bâilla et se recoucha, reprenant son rêve interrompu ; l'enfant fit une horrible grimace, tous ses traits se contractèrent, et il éclata en sanglots.

Les femmes sortirent tout à fait, l'une d'elles ferma de son sein la bouche du marmot, qui, ne pouvant plus crier, se décida à teter.

Nous nous étions assis par terre, nous épongeant ; le vieux Fidjien finissait sa pipe.

La conversation ne pouvait que languir, mais nous avions soif, et nous attendions le *kawa* avec impatience ; une petite fille à mine de chat éveillé survint et nous offrit sur une feuille des *mapés* (sorte de châtaigne sauvage) mal cuites et de l'igname.

Le *kawa* vint, mais nous trouvâmes néan-

moins sa préparation un peu trop primitive : c'était en tout point le procédé des danseuses de Pango-Pango.

Aucun temps de l'opération ne nous échappa; les mâchoires allaient régulièrement, posément, montrant parfois leurs dents blanches, et avec leurs joues gonflées les deux femmes avaient l'air de vaches qui rumineraient. Et l'on nous servit là aussi solennellement, et là aussi celui qui recevait la coupe frappait deux fois dans sa main en s'inclinant vers l'hôte, et après avoir bu remettait la coupe en disant je ne sais plus quel mot.

Et nous bûmes, ce que je ne me rappelle pas aujourd'hui sans une certaine confusion; si nous n'étions pas papous, nous étions en train de le devenir, et rapidement.

Les hommes seuls boivent ainsi le *kawa;* comme il en restait un peu dans le plat, les deux femmes se mirent à quatre pattes et lappèrent le reste.

Cette petite scène de famille décrite, nous abandonnerons Obelau, non sans dire un der-

nier adieu à un coin ravissant où nous allions tous les soirs prendre un bain délicieux et frais : c'est, au fond d'une gracieuse vallée, une suite de petites cascades qui dégringolent bruyamment de roches en roches dans de jolies vasques assez profondes où l'eau s'amasse froide et limpide avec une transparence de cristal.

Souva, dans la grande île de Viti-Lebou, est une ville qui naît, qui se crée de toutes pièces et qui, à brève échéance, aura supplanté Levuka.

Levuka, outre les inconvénients de sa rade, est trop resserrée par sa ceinture de montagnes ; et enfin et surtout les grands travaux de défrichement et l'extension de la culture de la canne à sucre dans l'île de Viti-Lebou demandaient un débouché particulier au commerce de cette île.

Aussi, presque toutes les maisons de commerce s'y sont transportées, n'ayant plus à Levuka que des succursales ; et le gouvernement anglais a suivi le mouvement.

La rade de Souva est vaste et d'un accès facile, mais la sortie en est difficile pour les bateaux à voile, étant donnée la direction générale des vents régnants.

De tous côtés on défriche, et on a tracé des voies dans les hautes herbes et les bois. Dans la grande vallée de Reva, arrosée par un véritable fleuve et transformée en un immense champ de cannes à sucre, s'est montée depuis déjà plusieurs années une magnifique raffinerie.

Le terrain où s'élève Souva a été donné par une compagnie de Melbourne à laquelle appartient la sucrerie de Reva. Il est probable que c'est une générosité qui rapportera de gros intérêts.

Quel est l'avenir de la colonie naissante? Elle est abandonnée à ses propres ressources; il est vrai que plusieurs compagnies sont fort riches; mais, il y a sept ou huit ans, de grandes faillites avaient porté un rude coup au commerce des Viti. Le gouvernement anglais donne la sécurité et la stabilité; d'autre part,

le colon anglais est tenace; celui qui vient s'installer là ne vient pas pour faire rapidement fortune et repartir; il s'implante dans le pays, y apporte son « home », sans espoir de retour; on est fort dans de telles conditions : il faut réussir et l'on réussit.

Mais il me semble que dans ces pays-là l'air est plus lourd qu'ailleurs, les visages plus durs et plus inquiets; c'est l'âpre lutte pour la vie, sans trêve, san merci. La gaieté y est plus grosse, elle sent le « porter » ou le wisky. Nous levons l'ancre demain; nous retournons à Tahiti, et le navire a pris un air de fête, l'allégresse est générale, car là au moins les orangers embaument, les ruisseaux chantent, les femmes égrènent des rires clairs et légers, et chez tous, êtres et choses, se lit comme la joie de vivre et d'être.

FIN.

TABLE

PARIS, TYP. E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

